

AUGUSTIN CHAHO.

BIARRITZ

ENTRE

LES PYRÉNÉES ET L'OcéAN.

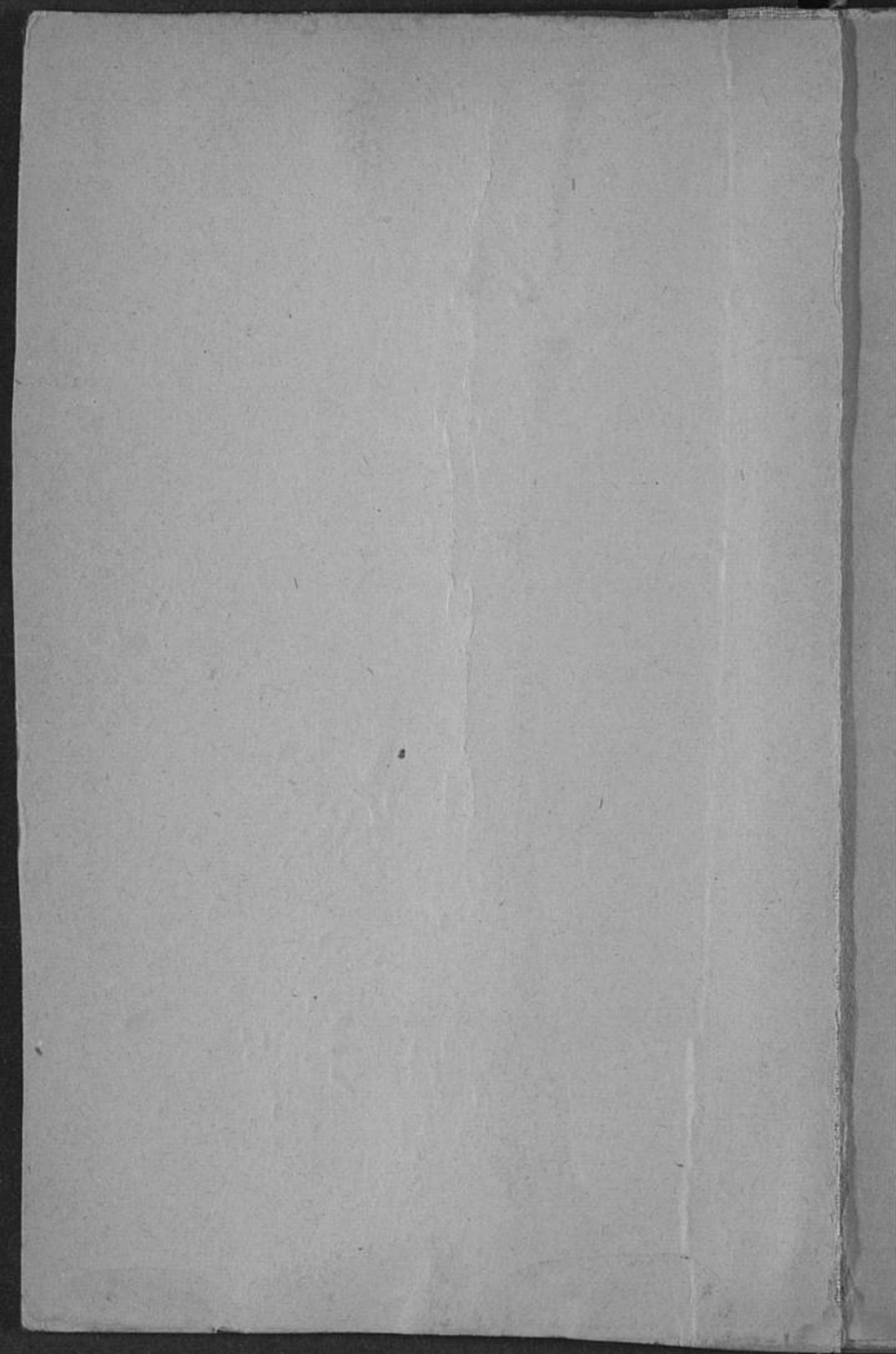
Itinéraire pittoresque.

Deuxième Partie.

BAYONNE,

A. ANDREOSSY, Lib.-Éditeur, rue Pont-Mayou, 42.

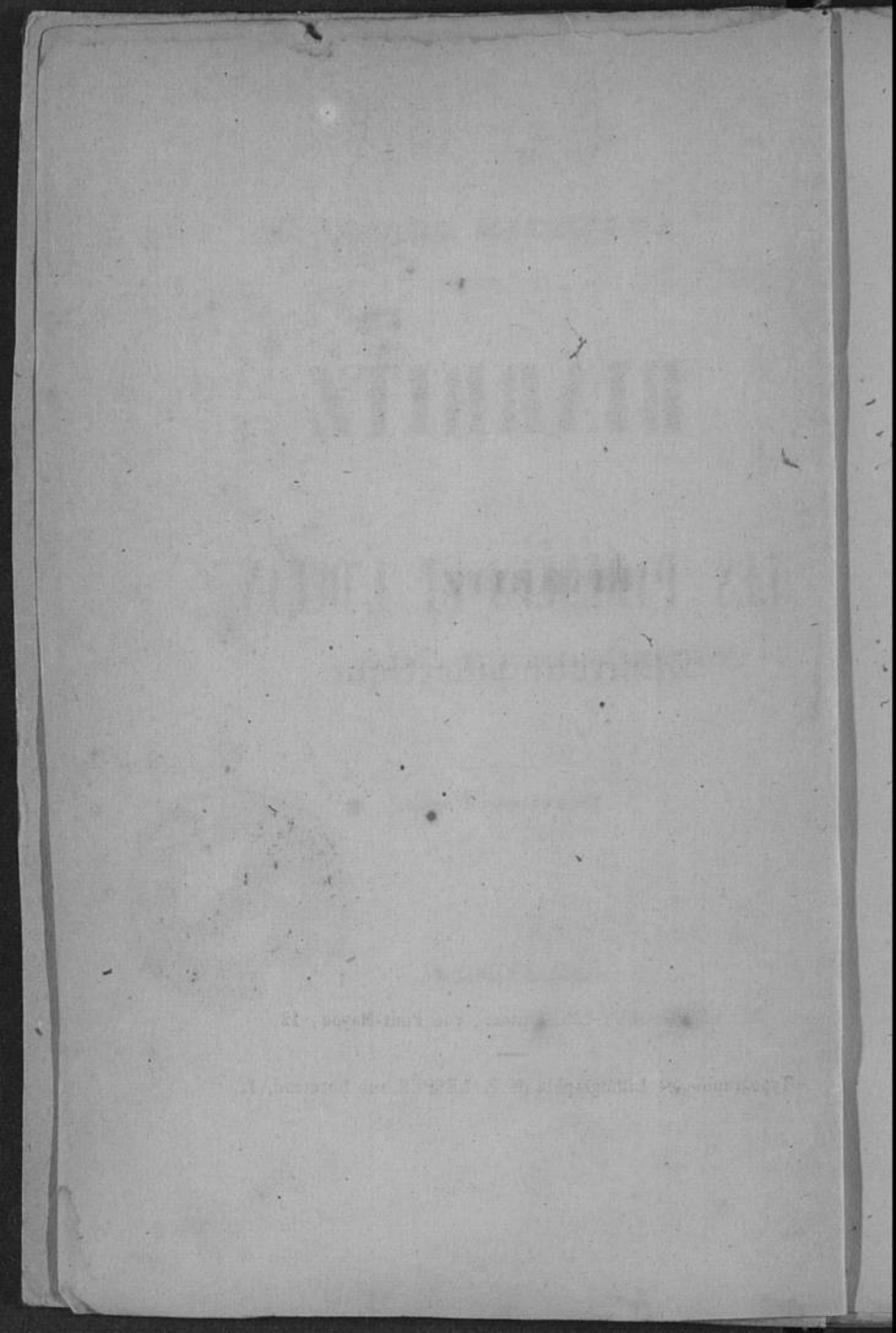
Typographie et Lithographie de P. LESPES, rue Lormand, 1.



30185

BIARRITZ

ENTRE LES PYRÉNÉES ET L'Océan.



30185

AUGUSTIN CHAHO.

BIARRITZ

ENTRE

LES PYRÉNÉES ET L'Océan.

Itinéraire pittoresque.

Deuxième Partie.

BAYONNE,

A. ANDREOSSY, Lib.-Éditeur, rue Pont-Mayou, 12.

Typographie et Lithographie de P. LESPÉS, rue Lormand, 1.



ATTEST

SECRETARY

1877

1877



XLVII. Chansons..... 107
XLIX. L'Amour..... 103

TABLE

des

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRES.	PAGES.
XXXV. La langue euskarienne.....	1
XXXVI. Les Proverbes basques.....	32
XXXVII. LEHEREN.....	68
XXXVIII. La Mascarade.....	84
XXXIX. La Barricade.....	93
XL. La Farandole.....	106
XLI. L'Ours.....	109
XLII. Le ZAMALZAIN.....	112
XLIII. BOUHAME-JAOUNA.....	118
XLIV. La Pastorale.....	122
XLV. Les Souletines.....	132
XLVI. La Répétition.....	143
XLVII. Les Bardes.....	155
XLVIII. Chansons.....	167
XLIX. L'Amour.....	175

L. Lettre cantabrique.....	195
LI. Lettre bayonnaise.....	205
LII. Saint-Jean-de-Luz.....	213
LIII. La Baleine.....	222
LIV. L'Amérique.....	228
LV. Ustaritz. — Le Bilzar.....	234
LVI. Un chanteur.....	244
LVII. Cambo.....	248
LVIII. Roncevaux.....	255
LIX. La déroute de Carloman.....	260
LX. Le P. Clément.....	263
LXI. Les Sorciers.....	275
LXII. Tréville.....	281
LXIII. L'Océan.....	290

Les bornes de l'itinéraire ne permettant pas d'y joindre la Flore euskarienne et l'histoire abrégée et méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles, poissons d'eau douce et salée, insectes, etc., des Pyrénées occidentales; ce travail sera publié séparément.

BIARRITZ

ENTRE LES PYRÉNÉES ET L'Océan.

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

CHAPITRE XXXV.



La langue euskarienne.

Les Euskariens descendent des habitants primitifs ou aborigènes de la Péninsule espagnole. Appelez-les Basques, Vascons, Cantabres, Ibères; dites-leur que les provinces qu'ils habitent et les pays longtemps possédés par leurs ancêtres s'appelèrent Ibérie, Cantabrie, Vasconie; ils vous répondront que ces noms historiques, dont ils se servent eux-mêmes quand ils parlent français, castillan, patois roman ou latin, n'appartiennent point à leur langue, quoique les Européens n'aient jamais su ou voulu leur en donner d'autres depuis trois mille ans.

Les Euskariens, avec ce mystérieux orgueil d'un peuple vénérable, quoique mal connu, confesseront que la nation la plus antique de l'Europe n'a jamais reçu son véritable nom dans l'histoire occidentale. L'Itinéraire ajoutera que les Euskariens n'ont jamais pensé à écrire leur histoire, ayant mieux à faire que cela; et parce que, satisfaits d'exécuter de grandes et d'héroïques choses, ils ont oublié ou dédaigné d'en parler à la postérité: ce qui est le signe providentiel des races indomptables et des hommes forts.

Les Espagnols donnent à la langue basque le nom de *Vascuence*; ils l'appellent encore *lengua vascongada*, langue vasconne ou des Vascons. Laissons de côté les noms que l'on fait porter à cette langue en Europe depuis la seconde antiquité: disons seulement que son extrême ancienneté la fait remonter jusqu'à la première jeunesse du monde. Elle est aussi vieille que tous les autres idiomes primitifs.

Nous entendons par idiome primitif, toute langue qui n'est point un dialecte de dérivation comme l'italien, le français, le castillan, le portugais, la langue romane et les patois qui descendent du latin.

Une langue mère ou primitive est celle qui ne procède que d'elle-même, celle qui n'a emprunté à aucun autre idiome les mots de

son vocabulaire et ses règles grammaticales. Sous ce rapport, les philologues accorderont sans difficulté à l'Itinéraire, que la plupart des langues actuelles de l'Europe ne peuvent prétendre à cette primauté d'origine de l'*eskuará*.

Nous avons écrit ce mot avec quelque hésitation, par deux raisons: la première, parce que nous nous permettons d'y mettre un *k* au lieu d'un *c*. En effet, la première partie du nom de la langue des Basques est *esku*, main, et si plusieurs dialectes disent *escua*, la main, il en est deux, fort jolis, qui disent *eskia*. Or, les bons linguistes ont retranché le *qu* de l'orthographe basque et le *q* de l'alphabet, exception faite des noms propres: l'Itinéraire en conclut que l'on doit écrire *esku*, *eskia*.

La seconde raison est que la langue basque a six ou sept dialectes, et qu'elle est appelée, selon le dialecte: *euskera*, *euskara*, *eskuara*, *eskara*, *hescuara*, *uskara*. Le lecteur pensera que cela revient à dire bonnet blanc ou blanc bonnet; en quoi nous sommes complètement de son avis.

La langue basque a une particule terminative qui est commune à tous les dialectes sans variété d'orthographe, mais non de prononciation, *dun*, qui a, qui possède: le Basque-Souletin dit *dun*, à la française et à la turque, et

les autres montagnards *doun*, à l'européenne. De *senhar*, mari, la langue fait *senhardun*, femme mariée, qui a maître et seigneur; de *zaldi*, cheval, *zaldun*, cavalier, chevalier. Les Basques n'ont jamais reçu en Europe, des peuples étrangers, le seul nom qu'ils se donnent entre eux, et qu'ils portent de toute antiquité : *Euskaldun*, *Euskeldun*, *Eskaldun*, *Heskualdun*, *Uskaldun*; et au vocatif pluriel, *Eskaldunac*, les Euskariens, les Basques.

Eskaldun n'est que la contraction de *eskara-dun*, par le changement usuel du *r* en liquide euphonique, *l*. Quelques bascophiles ont pris texte de là pour donner aux Basques le nom de Eskaldunais; pléonasme grammatical par terminatives. D'autres disent les *Eskaldunac*; ce qui revient à étrangler le Basque en deux langues, entre deux articles. Et si nous appuyons sur ces vétilles, c'est uniquement pour justifier le nom français que nous conservons aux Basques: il y a plus de quatre-vingts ans qu'il fut inauguré littérairement par quelques bons philologues de France. Puisque, de *euskara*, les aborigènes espagnols firent *Euskaldun*, il y a six mille ans, il nous semble permis que, de *euskara*, mot sacramental, on fasse en bon français, Euskarien, mot grammaticalement juste et traductif, harmonieux par-dessus le marché.

Nous soumettons cette question à l'acadé-

mie des Baigneurs de Biarritz ; sa décision fera autorité pour nous. C'est toujours par les contemporains que la postérité commence.

La science est chose tellement sérieuse, qu'il n'est pas défendu de l'aborder avec quelque gaieté ; ajoutons qu'elle n'est jamais difficile, quand on y porte la clarté.

Nous remarquons que les mots *eskuara*, *Eskuadun*, ne sont pas cités une seule fois, si nous avons bien lu, dans la *Dissertation* de l'abbé Darrigol couronnée il y a moins de trente ans par l'Institut de France. Il n'est donc pas surprenant que les auteurs grecs et latins aient ignoré ces noms il y a deux mille ans, ou qu'ils n'aient pas voulu les employer, comme entièrement rebelles au génie de la déclinaison des langues dans lesquelles ils écrivaient. Nous profiterons de l'occasion pour déposer une couronne philologique sur la tombe du savant et modeste abbé labourdin Darrigol, le seul des linguistes basques que l'on puisse consulter avec sécurité. Nous n'exceptons pas de cette exclusion Erro, Astarlóa et le jésuite Larramendi, vénérables sous d'autres rapports par leur talent et leur patriotisme.

De quelque manière que l'on interprète et traduise les noms véritables de la langue basque, en tout dialecte, par *escu*, *usha*, et par

era, *ara*, *kara*, ils désignent une langue éminemment claire et significative, dans laquelle les mots expressifs représentent l'idée des choses, aussi parfaitement que si on les faisait toucher de la main ou du doigt.

En un autre sens moins figuré, mais qui rentre dans la même étymologie, *eskuara*, *uskara*, signifiera une langue accompagnée de signes. Rien ne prouve, en effet, que les signes, faits avec la main, langue que l'abbé de L'Épée inventa pour parler avec les sourds-muets, ne servirent pas d'auxiliaire aux improvisateurs du langage, et qu'ils n'aident pas à compléter l'idiome euskarien, à l'époque primitive de sa formation ou établissement.

Voilà pour le mot *esku*.

Les mots *ara*, *era*, en tout dialecte basque, et sans recourir à la preuve de leur étymologie grammaticale, signifient l'air, la façon, la manière d'être des choses ou celle de les voir par l'esprit selon leur apparence. Au figuré, et dans le sens que comporte cette idée appliquée au langage, *ara*, *era*, signifient l'idiome lui-même. C'est ainsi que de *erdi*, moitié, demi, et de *ara*, langage, les Euskariens, il y a plus de quatre mille ans, firent le mot *erda-ra*, langue double, mixte, mêlée, corrompue; nom que les Basques donnent encore au castillan, au portugais, au français, en un mot à

toutes les langues de dérivation qui ne ressemblent point à la leur.

Il est hors de toute espèce de doute que ce nom d'*erdara* fut anciennement donné par les Euskariens-Ibères à la langue celtibérienne dans la Péninsule espagnole, parce qu'elle était mêlée d'euskarien et de celtique, après l'invasion des Celtes, leurs victoires, et le mélange des deux races en Celtibérie. A dater de cette époque, il n'y eut plus pour les Euskariens que deux langues en Espagne, dans les Gaules et en Italie: *Eskuara*, *Erdara*.

On demande humblement pardon aux grandes nations civilisées de l'Europe actuelle, si le montagnard des Pyrénées, toujours un peu sauvage, dit encore, par esprit de routine et par une habitude de quarante siècles, que leurs langues académiques ne sont que de magnifiques patois. Autant en disaient les Cantabres, de la langue de Cicéron et de Virgile.

Tout mot d'une langue signifie l'idée de quelque chose; mais, en latin, le mot signifier (*significare*) veut dire, dans le sens propre, faire signe, faire entendre par signes, indiquer du doigt et de la main; au figuré, vouloir dire: tous les linguistes du monde savent cela. Comment le mot peut-il faire signe à l'esprit, si ce n'est par la vérité de l'imitation et de l'expression?

Les mots de tout idiome naissant prononcés isolément, à l'état de radical ou de vocatif abstrait, forment un discours vague et décousu, dont la liaison grammaticale et les nuances expressives ne peuvent être suppléées que par des signes visibles, par le geste naïf ou savant des improvisateurs de la parole. C'est ainsi que furent parlés tous les dialectes primitifs, avec accompagnement de signes et de gestes, comme l'indique le mot grec-latin *idioma*, idiome, idiotisme ou locution particulière à une langue : du radical celle *id*, qui désigne la main.

— ESKU-ARA !

L'idée précède la parole chez l'homme qui n'a point encore appris à parler. Les enfants n'ont besoin que de la mémoire des sons et des articulations pour apprendre à parler la langue maternelle. Puisqu'il leur suffit d'entendre les mots qu'on leur adresse, pour en deviner la signification, il est de toute évidence qu'ils conçoivent par eux-mêmes toutes les idées que ces mots expriment ; sans quoi ils ne les comprendraient point et ils ne pourraient s'en servir à leur tour. Ce qui est vrai de l'enfant est vrai de tous les hommes. Ne parlons pas des dames ; elles devinent vite et comprennent mieux.

Les mots sont les noms des idées : en d'au-

tres termes, les mots de toute langue mère ou primitive sont les noms des idées du peuple à qui cet idiome appartient. Ils doivent être clairs et significatifs; ils font signe à l'esprit; ils représentent les idées que chacun, dans son esprit, devine et conçoit de lui-même. Ainsi chaque chose, l'homme étant le nomenclateur par excellence, aura son nom, en euskarien, *izena*.

Grammaticalement, *a* est la particule invariable que l'on traduit par l'article français le, la; *en*, autre particule déclinaive invariable, se traduit par de, du, signifiant appartenance; *iz* est le mot fondamental qui signifie l'existence, l'être.

Et comme les relations grammaticales de l'euskarien, langue synthétique, se traduisent à la lettre, de droite à gauche, en français, langue analytique, le mot que nous coupons en trois, avec des ciseaux d'or ou de diamant, fournit mieux qu'une étymologie; c'est une définition, une phrase grammaticale, compréhensible au paysan le moins lettré des sept provinces euskariennes :

IZ	—	EN	—	A
etre	—	du	—	le
3		2		1

C'est-à-dire, le nom, le mot expressif appartenant ou appliqué à toute chose, à

l'idée de tout être de la création, dans le langage.

Mais que fait l'homme quand il donne un nom aux choses? Il dit comment elles doivent s'appeler, il crée la parole, il invente des mots.

Et de *iz*, par analogie d'idées et par variété d'expression grammaticale, l'Euskarien fit *itz*, *hitz*, avec ou sans aspiration; *hitz-a*, le mot, la parole, le verbe. N'est-il point vrai, lecteur, que cette invention, improvisation ou création d'une langue est quelque chose d'ingénieux, d'admirable, tout ce que la nécessité peut faire trouver à l'esprit d'utile, de bon, de meilleur, *on*?

Aussi les Bardes primitifs, quand ils chantaient leurs paroles, quand ils improvisaient, composaient de beaux vers, donnèrent-ils à cet acte d'inspiration le nom de *ontze*, rendre bon, faire bien, mot qui se traduit littérairement et grammaticalement en français par imaginer, improviser, composer, appliqué à toute production poétique. En dialecte souletin *hountzia*, de *houn*, bon; dans les dialectes qui disent *on* et *un* sans aspirer, *ontzea*, *untzea*; et dans le dialecte qui syncope l'*e*, *ontza*, *untza*. A plus forte raison est-il permis de dire que le peuple qui imagine, invente, improvise, compose, crée une langue, est le poète

de la nature, l'improvisateur par excellence, barde fécond, doué de facultés sublimes, inspiré de Dieu.

Entre le mot *hitz* et le mot *ontza*, placez la particule déclinaive invariable *co*, signifiant en euskarien appartenance, dans le sens d'une préposition de lieu, vous aurez le nom euskarien *hitzcontza*, l'idiome, le langage, la langue :

HIZ	—	CO	—	ONTZ	'	—	A
verbe	—	du	—	improviser	—	le	
4		3		2		1	

C'est-à-dire l'improvisation merveilleuse et poétique du langage, le verbe primitif reflétant les pensées éternelles, la parole de l'homme puissamment électrisé répondant à son esprit inspiré de Dieu : l'homme, la plus belle des incarnations terrestres, la première et la seule intelligence de ce bas univers :

GU	—	IZ	—	ON	—	A.
Nous	—	être	—	bon	—	le.
4		3		2		1.

De ces étymologies inattaquables, il n'y a que la dernière qui prête à l'interprétation, en ce sens que les bascophiles pourront vouloir faire venir *guiz*, de *gauza*, chose. En tout dialecte, *gauza* et *gaiza* signifient un être sorti de la nuit et qui doit y rentrer : chose, ce qui est, et en général, tous les corps, tous les

êtres, avec la même signification qu'en français. *Gauza* emporte avec lui l'idée de l'infirmité des choses corporelles de ce monde.

En admettant que les dames aient joué le rôle d'improvisatrices dans la première société, et que ce soient elles qui donnèrent à l'homme euskarien le nom de *guizon*, on doit croire que ces vénérables ancêtres étaient des anges de bonté et de beauté, pourvus de toutes les qualités qui manquent aux hommes de ce siècle. L'Itinéraire ne saurait dire au juste à quelle époque ils devinrent insupportables, au point de forcer les dames à retrancher l'adjectif de vénération, pour dire avec humeur : *Oi guiza tzarra !* O le vilain homme !

Le mot *guiza* nous porte à croire que l'étymologie que nous avons donnée est la bonne. Le nom de la femme, *emaztea*, *emaztia*, exprime la bonté du lait maternel, ou une faculté particulière de divination, d'inspiration, et par-dessus tout l'idée d'une douceur comparée à celle du miel : c'est la nourricière et le bon génie de l'homme.

La langue euskarienne n'admet point la distinction des genres grammaticaux, également ridicule et embarrassante dans les langues qui reconnaissent deux genres et dans celles qui en ont inventé trois. En quoi, s'il vous plaît, le genre masculin, grammaticalement, est-il plus

noble que le genre féminin, et tous les deux plus nobles que le genre neutre? L'anarchie des grammaires analytiques se révèle dans ces vaines subtilités, où l'on reconnaît le génie de l'improvisation des Celtes. L'on fera le soleil du masculin, et la lune sera changée en déesse en Italie; tandis que, dans l'Hindoustan, la lune est un dieu adoré par vingt-sept bayadères célestes, auxquelles il fait les yeux doux et montre les cornes : ingénieuse façon de poétiser le calendrier.

Revenons à l'*eskuara* : cette langue fut ainsi appelée parce qu'elle est claire, significative, et parce que le langage auxiliaire des signes de la main et du geste ne fut pas inutile aux patriarches improvisateurs, à l'époque, aujourd'hui si lointaine, des créations des premières sociétés historiques. Toute langue qui a traversé les siècles sans se mêler à d'autres, sans s'altérer ni se corrompre, immuable, parce qu'elle était grammaticalement correcte et parfaite, est la vivante histoire du peuple qui la composa par la grâce et sous l'inspiration de Dieu.

Entre toutes les langues de l'Europe, l'euskarien est peut-être le seul idiome qui ait cet avantage.

Tel dialecte basque, pour différencier des mots qui sortent du même radical, et qui ont

une signification différente, aspire quelquefois les voyelles. Tel autre, comme le dialecte biscayen ou guipuzcoan, ne les aspire jamais, et préfère à la clarté de quelques mots un peu rudes une grande suavité de prononciation. Le Basque-Espagnol dit *erri*, le Navarrais de France, *herri*, pays, pour désigner un pays habité, un village, une province, un royaume, et au besoin l'une des parties du monde.

Si vous demandez à un Basque comment ses ancêtres appelaient le Nord de l'Afrique, l'Espagne, le midi de la Gaule ibérienne, que les Euskariens possédèrent avant l'arrivée des Celtes ; le montagnard vous répondra que ces vastes contrées portaient le même nom que les sept provinces occupées aujourd'hui dans les Pyrénées occidentales par les tribus vascocantabres : *Eskual-herria*, le pays des Euskariens. Il serait difficile de trouver une géographie plus primitive que celle des Basques.

Un peuple primitif ne peut devoir son nom qu'à la langue qu'il parle ou qu'il va parler. Remontons jusque-là. Le nom de la langue basque, on l'a déjà vu, dénote sa haute antiquité et le mode de sa formation. Ce nom de langue devient le nom de tous ceux qui l'ont créée et de ceux qui la parleront dans l'avenir : c'est un nom d'homme plutôt qu'un nom de peuple ou de race : *Eskaradun*, et par substitution d'une consonne liquide dans une syn-

cope euphonique, *Eskaldun*, *Euskaldun*, qui a, qui possède, qui parle l'idiome euskarien; ce signe distinctif d'une grande et antique race.

La terre que ces hommes habitent et tous les pays où ils se répandront en se multipliant, soit qu'on les laisse vivre paisiblement, soit qu'on les détruise en grande partie, par des conquêtes injustes et des guerres cruelles, ne porteront que le même nom, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours : *Euskal-erria*, pays de l'euskarien, des Euskariens.

Et comme cette dénomination ne peut entrer grammaticalement dans aucune autre langue de l'Europe, il ne faut pas s'étonner qu'elle n'ait jamais figuré dans la géographie grecque, latine, arabe, castillane et française. La part de gloire militaire qui se rattache aux noms de Cantabrie, Vasconie ou Navarre, pendant la dernière période de vingt siècles d'héroïsme et de douleurs, s'éclipse et disparaît devant ce majestueux horizon d'antiquité patriarcale.

Eickhoff a constaté la parenté de l'idiome euskarien avec les langues africaines, Wiseman a prouvé qu'il était en communauté de termes avec l'égyptien antique. Le moyen de douter que les Euskariens aient habité, à une époque des plus reculées, le nord de l'Afri-

que, lorsque nous trouvons dans ces contrées des tribus d'*Ainherrites*, d'*Aphotomites*, de *Chourites*, de *Muturgorres* (faces rouges), et des centaines de villes dont les noms sont aussi évidemment euskariens que ceux de Châteauroux, de Fontenay-sous-Bois et Fontenay-aux-Roses sont des noms français (*).

<i>Arzabal</i> ,	ville de la roche large.
<i>Arbaca</i> ,	ville des rochers épars.
<i>Arrachotu</i> ,	ville des rocailles.
<i>Archile</i> ,	ville de la roche percée.
<i>Arragain</i> ,	ville de la roche haute.
<i>Arripa</i> ,	ville sous le rocher.
<i>Urbara</i> ,	ville de l'eau dormante.
<i>Eiharzeta</i> ,	paysage desséché, brûlé.
<i>Zubia</i> ,	pont-ville.
<i>Zubiur</i> ,	ville de l'eau du pont.
<i>Zubiri</i> ,	ville du pont.
<i>Sugarra</i> ,	ville du feu, des flammes.

En entendant ces noms, un Basque labourdin croira qu'on lui parle du village de *Ziburu*, un Navarrais, de *Zugarramurdi*. Nous omettons *Uzarra*, *Uzargala*, *Saraguina*, *Saraca*, *Buthuriz*, *Buthura*, et tant d'autres cités africaines, dont les noms recueillis par Strabon et Ptolémée, se conservent encore, appliqués

(*) *Histoire primitive des Euskariens-Basques. — Lettre à M. Xavier Raymond sur les analogies qui existent entre la langue basque et le sanscrit* (1836), par l'auteur de l'itinéraire.

à des sites et paysages, des vallées, des villes ou villages, dans le pays basque espagnol et français.

Il ne convient pas de glisser dans un modeste itinéraire de Biarritz, sous prétexte de géographie basque, l'histoire des analogies qui existent entre la langue euskarienne et le sanscrit. L'auteur, néanmoins, persiste à croire et à dire que la civilisation des Euskariens précéda dans l'Hindoustan la venue des *Maha-Sagatay*, c'est-à-dire des Massagètes ou grands Scythes, comme elle précéda en Espagne, dans la Gaule et l'Italie, celle des Celtes et des Illyriens: ce qui la reporte forcément aux siècles les plus reculés de l'ère primitive et patriarcale, plus haut et plus loin que le polythéisme et les fables mythologiques.

Le sanscrit, par son vocabulaire et par sa grammaire analytique, est un dialecte celte ou scythique: il dit avec le latin, en changeant l'a en i, *piter*, *miter*, au lieu de *pater*, *mater*, père, mère; et ailleurs *agnia*, feu, pour *ignis*. Un Brahmine intelligent découvrira tout d'abord que le nom du roi des dieux italiens *Ju-piter*, signifie Dieu le père. Mais le sanscrit a conservé les mots euskariens *puru*, tête, chef, origine, *ata*, *tata*, père, *ama*, mère, *argui*, lumière, et *su*, feu; radical auquel nous avons compté chez lui quarante-neuf dérivés. Le *suargam* des Brahmines, le paradis



olympique, le firmament étoilé, a un nom que tout Basque traduira par *suarguia*, la région où brillent les feux célestes.

L'Hindoustan des Grecs, comme l'Ibérie espagnole, avait son *Arguri*, ville de la lumière, ou du soleil ; et *Zubiri*, *Zubura*, Pont-Ville, Cap-de-Pont. Mais quand un Basque entendra ces noms, il croira qu'il s'agit de quelque localité des provinces espagnoles, ou de la banlieue de Saint-Jean-de-Luz, et non de la géographie ancienne des Indo-Dryophilites et des Indo-Ibériges.

Promenez-vous, — un lecteur d'Itinéraire en a le droit, — chez ces Indo-Ibériges, Lymirices, Chartes, Ichthyophages, Caspires, Lestares, Marandes, Ariaces, Hanbestes, Paropamises et Randamarcottes d'il y a deux mille ans, sur la carte de la géographie de Strabon; prononcez tout haut les noms de *Arramagora*, *Aganagora*, *Sokharangora*, *Salanburu*, *Arthoarta*, *Arretacharra*, *Agara*, *Astobalazarra*, *Mandagara*, *Ormenogara*, *Larreagara*, *Liguinara*, etc., etc.; — tout paysan basque qui vous entendra lire ces vieux noms hindoustaniques, sera convaincu que vous lui parlez des villages et des montagnes de son pays.

La meilleure preuve de la haute antiquité des Euskariens est la langue basque elle-même; il n'en faut pas d'autre aux

hommes d'intelligence; elle dispense de recourir au témoignage de l'histoire écrite et à celui des traditions. A ceux qui ne comprennent pas les hautes révélations de la linguistique ou que leur goût ne porte pas à s'y enfoncer, il reste la ressource de feuilleter l'histoire et d'interroger les souvenirs. Ils ne trouveront rien dans les livres, qui ne confirme hautement tout ce que nous avons dit.

Il y a deux parties à examiner dans la langue euskarienne, son vocabulaire et sa grammaire synthétique. Le vocabulaire est pauvre, il faut le dire, de tous les mots que les arts et les sciences des civilisations modernes ont créés par milliers, à l'aide du latin et du grec, ou de chaque langue nationale à leur défaut: technologie immense, indispensable à toutes les grandes nations de l'Europe, et dont on ne découvre pas trace dans le vocabulaire euskarien.

Si jamais elle exista, elle ne pouvait être conservée par un petit peuple illettré, pauvre, et toujours en guerre avec les conquérants ses voisins, depuis le jour où les tribus euskariennes se retranchèrent dans les Pyrénées occidentales, après l'invasion des Celtes et la chute des civilisations ibériques; grande révolution européenne dont la date, aujourd'hui, remonte à plus de quatre mille ans.

La grammaire euskarienne se distingue entre toutes par une admirable simplicité, et par une régularité invariable, qui n'admet aucune exception à ses règles : on peut dire, et on le prouvera ailleurs, qu'elle réalise l'idéal de la perfection philosophique, rêvé dans cinquante académies par les philologues et les grammairiens anciens et modernes.

Tous les mots d'une langue sont les noms de l'idée que l'homme conçoit de chaque chose, de chaque fait ; ils expriment et signifient, soit la forme apparente, soit une ou plusieurs qualités de cette chose, de ce fait. Tout le langage humain roule dans le même cercle. Il est de principe que tous les mots d'une langue philosophique sont des qualificatifs et qu'ils peuvent être pris adjectivement en déclinaison : il n'est pas moins certain, en outre, que l'idée de toute qualité, de tout fait, de toute chose, doit être exprimée en cette langue par un nom substantif grammatical.

C'est ainsi que procède la langue euskarienne. A part le petit cortège des particules grammaticales et le verbe unique être-avoir, elle ne reconnaît qu'une seule classe grammaticale de mots : les noms, *iz-en-ac*. Traduisez de droite à gauche (voir page 9).

Débarrassé de l'attirail des prépositions et

des règles qu'elles traînent à leur suite, l'euskarien supplée à cela par une déclinaison que l'on peut appeler modèle et sans rivale dans la linguistique connue. Elle a un mode indéfini, abstrait, et les deux modes du singulier et du pluriel ; en tout soixante terminatives à peu près, que l'on peut apprendre de mémoire en quelques heures. Ajoutez-y trois ou quatre règles d'euphonie, pour le plaisir de l'oreille ; et dès que vous saurez décliner un seul mot basque, vous saurez les décliner tous, sans exception.

Tel est le privilège inappréciable d'une langue synthétique, dont la simplicité parfaite égale l'invariable régularité.

Admettons, lecteur, que vous avez une très-mauvaise mémoire, ou que vous êtes paresseux de corps et d'esprit ; l'un va avec l'autre. Avec un tableau de la déclinaison euskarienne, cinq ou six pages en tout, à cause des variations euphoniques, et un dictionnaire qui vous dira la signification des mots, vous serez en état de traduire toute phrase basque d'un bout à l'autre, sauf le verbe qui s'y trouve mêlé.

Le verbe ! Mais il n'y en a qu'un, en deux formes conjugatives. Et si, par hasard, votre vocabulaire contenait toutes les formes de ce verbe, en tout dialecte, alphabétiquement, comme les contiendra le Dictionnaire quadri-

lingue dont on s'occupe ; lecteur, vous pourriez, le même jour, prendre un texte basque et le traduire mot par mot, à livre ouvert, sans jamais avoir appris la langue des Euskariens, sans en avoir jamais entendu parler que dans cet Itinéraire.

Et vous le traduiriez sans vous tromper : ce texte pourra ne contenir que des pensées vulgaires, être sans style et médiocrement écrit ; mais il sera toujours clair et correct ; car le Basque est condamné par sa langue à parler comme il le doit, sous peine de ne dire rien. Cette langue est peut-être la seule en Europe que tout le monde parle avec une correction égale, invariable, dans toutes les classes de la société. L'Euskarien le plus ignorant des sept provinces, sous ce rapport, est digne de faire partie de l'Académie nationale, quand on en fera une.

Les ancêtres de la vieille race avaient quelque génie ; ils ont pourvu à tout.

Mais le verbe ? Ah ! voilà le travail ; mais ceci ne regarde que l'imprimeur chargé de typographier avec intelligence le Dictionnaire quadrilingue. Quant à celui qui voudrait s'amuser à traduire les textes d'une langue qu'il ne sait pas, il n'aura qu'à fenilleter son livre et à chercher les mots alphabétiquement.

Il decouvrira avec grande surprise, que

tous les noms euskariens, c'est-à-dire tous les mots de la langue, déclinés avec ou sans terminative particulière, sont conjugatifs, conjuguables, et qu'ils jouent le rôle des infinitifs et des participes des langues analytiques : ce qui revient à dire qu'il y a en euskarien autant de verbes que de mots, richesse qu'aucune langue connue ne partage avec cet idiome. Le sens actif, neutre ou passif de la conjugaison est déterminé par le verbe auxiliaire dans la phrase.

<i>Guizon-tu,</i>	devenu, fait homme.
<i>Emazte-tu,</i>	devenu, rendu femme, efféminé.
<i>Haur-tu,</i>	devenu enfant, tombé en enfance.
<i>Sugue-tu,</i>	devenu serpent, changé en serpent.
<i>Guizon-tze-a,</i>	le devenir ou rendre homme,
<i>Emazte-tze-a,</i>	le devenir ou rendre femme.
<i>Haur-tze-a,</i>	le devenir enfant ou tomber en enfance.
<i>Sugue-tze-a,</i>	le devenir serpent, ou être changé en serpent.

Le sens de la phrase, avec tous les mots de la langue, qui sont conjugatifs sans exception, peut varier à l'infini et s'appliquer à toutes les combinaisons imaginables de l'idéalité, en tant que la logique et le bon sens, dans les limites de la puissance divine et des merveilles de la création terrestre, ne relèguent pas l'idée dans le domaine de l'absurde ou de l'impossible.

Par la même règle, et si l'on voulait rendre des idées empruntées à la folie des méta-

morphoses orientales, l'euskarien peut exprimer avec une clarté parfaite et une irréprochable régularité grammaticale, le fait ou l'action de transformer toute chose, de se transformer soi-même en arbre, rocher, fontaine, oiseau, serpent, etc., myriades de conjugaisons dont on ne trouve pas trace dans les langues analytiques du vieux monde.

Grammaticalement, l'euskarien n'a d'autres bornes d'expression que celles de l'idée humaine, de la logique, du bon sens ; il se prête à tous les caprices de la fantaisie, à tous les écarts poétiques de l'imagination. Le langage humain, on l'avouera, ne saurait aller plus loin.

Reste à savoir comment un nom décliné peut remplacer un participe de la langue analytique. Nous resterons, en ceci, dans le domaine de ces conjugaisons de métempsycose orientale, qu'aucune langue européenne ou asiatique ne saurait imiter. Inutile de dire que quelques-unes d'entre elles ont leur sens propre, aussi bien que leur signification fictive et de convention. La langue euskarienne, sans contredit, est la plus riche de toutes en diminutifs, approximatifs, augmentatifs ; tous les adjectifs, tous les mots de la langue pris qualificativement en ont chacun vingt-cinq ; paradigme qui a été imprimé il y a vingt ans. Rien n'est donc plus simple que de conjuguer,

pour dire que le serpenteau devient serpent.

Sugue-tu-z, en devenant serpent, en transformant en serpent : par devenu, transformé en serpent.

Sugue-tze-z, même participe : par transformer ou se transformer en serpent.

Sugue-tze-a-n, même participe : dans le transformer ou se transformer en serpent.

Sugue-tze-a-rekin, même participe : avec le transformer ou se transformer en serpent.

Traduisez de droite à gauche :

SUGUE	—	TZE	—	A	—	N.
serpent	—	se faire	—	le	—	dans.
4		3		2		1

Quatre participes par terminative en déclinaison, pour le seul participe des langues analytiques.

Conjuguer signifie mettre sous le joug, joindre à, avec. La langue euskarienne, seule en Europe et en Asie, a une véritable conjugaison synthétique, aussi régulière et complète qu'il était possible à l'esprit de l'homme de l'imaginer. Elle conjugue tous ses noms avec le verbe être-avoir : et non-seulement les noms, mais les adverbess de lieu ou le mot qui les représente. Et non-seulement cet adverbe, mais ses diminutifs, approximatifs, augmentatifs, etc.; et comme on les compte par douzaines, cela fait pour chaque adverbe une douzaine de conjugaisons différentes.

Par exemple, de *hor*, là, *horra*, jusque-là, *horrat*, vers là, de ce côté là, par-là, l'euskarien, selon le dialecte, dira qu'on a mis telle chose, ou qu'on s'est mis soi-même, tant soit petit peu plus par-là.

HORR - AT - CHE - AGO —				Ñi —	TZE - A		
là —	vers —	un peu —	plus —	tant soit	peu —	aller —	le
7	6	5	4	3	2	1	

Il faut toujours traduire de droite à gauche: toute lettre, toute syllabe, en une synthèse grammaticale parfaite comme celle de l'euskarien, est comme les touches sonores d'un clavier; chacune d'elles rend un son intellectuel, une note, et joue son rôle dans l'harmonie de la pensée, avec autant de régularité que de clarté et de précision.

Maintenant, par les terminatives ou particules *en*, — par euphonie après une voyelle, *ren*, *co*, *tu*, *tze*, et *n*, déjà connues du lecteur (voyez pages 9, 11, 23, 25), nous ferons avec le verbe auxiliaire être-avoir, toute la conjugaison basque, par le mécanisme le plus simple, qui s'applique invariablement à tous les mots de la langue synthétique.

Nous écrivons pour des lecteurs intelligents qui savent leur grammaire française et qui ont des notions de grammaire générale; il ne sera pas besoin d'embarrasser de textes euskariens ces pages que nous ne voudrions pas rendre

pédantesques. Il suffira de dire que l'euskarien conjugue de cette façon, Je mets, je mettais, je mettrai, Je me mets, je me mettais, je me mettrai un tant soit petit peu plus par-là :

Horratcheagoñi-tze-n niz et dut, nintzan et nian.

Horratcheagoñi-tu-co ou tu-ren dut et niz.

Je suis, j'étais, en le fait de aller moi-même, ou en le mettre telle chose un tant soit petit peu plus par-là.

Je suis du mettre, ou pour le mettre telle chose, ou pour me mettre moi-même un tant soit petit peu plus par-là, etc.

Le lecteur conçoit que le Basque, qui a des verbes de ce genre par milliers, n'est pas embarrassé de conjuguer je mange, je bois, je dors.

Un aveu que nous avons à faire encore, c'est que la langue française, avec sa méthode, son admirable et son infaillible clarté, est peut-être la seule de l'Europe qui puisse cotoyer l'euskarien, et qui possède assez de ressources grammaticales pour le suivre pas à pas. Deux instruments bien différents cependant, mais qui produisent la même harmonie d'idées pour l'intelligence !

Et ce verbe unique, incomparable de l'euskarien ? dira le lecteur.

Ce verbe est l'un [des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; nous disons l'un, parce que

rien ne prouve qu'il n'y en ait pas plusieurs autres d'ensevelis dans les profondeurs de l'humanité; ruines séculaires et grandioses d'un monde social qui eut ses longs et brillants jours d'existence, et qui n'est plus.

Bornons-nous à la première personne de l'indicatif présent du verbe être : la forme être-ayant ou avoir, avec l'expression des régimes et des personnes, exigerait un trop long paradigme.

DIALECTE SOULETIN.

Ni, je ou moi.

<i>Eri Niza?</i>	Est-ce que je suis malade?
<i>Cerbait Baniza?</i>	Suis-je rien, quelque chose?
<i>Ni Niz.</i>	Je suis, c'est moi qui suis.
<i>Ni Nuzu.</i>	Je suis (vous singulier).
<i>Ni Nun.</i>	Je suis (toi féminin).
<i>Ni Nuc.</i>	Je suis (toi masculin).
<i>Eniza eri?</i>	Ne suis-je pas malade?
<i>Eniz eri.</i>	Je ne suis pas malade.
<i>Enuzu eri.</i>	Idem (vous singulier).
<i>Enun eri.</i>	Idem (toi féminin).
<i>Enuc eri.</i>	Idem (toi masculin).
<i>Eri Baniz.</i>	Si je suis malade.
<i>Eri Ezpaniz.</i>	Si je ne suis pas malade.
<i>Eri Beniz.</i>	Parce que je suis malade.
<i>Ezpeniz eri.</i>	Parce que je ne suis pas, etc.
<i>Eri Nizala.</i>	Que je suis malade.
<i>Enizala eri.</i>	Que je ne suis pas, etc.
<i>Eri Nizalaric.</i>	Moi étant malade, tandis que.
<i>Enizalaric eri.</i>	Moi n'étant pas malade.
<i>Eri Nizalacoz.</i>	A cause que je suis malade.
<i>Zoñen eri Nizan.</i>	A quel point je suis malade.
<i>Non Enizan eri.</i>	A moins que je ne sois malade.
<i>Eri Nizanez.</i>	Si je suis malade (ou non).
<i>Enizanez eri.</i>	Si je ne suis pas malade.

24 formes pour la première personne du singulier. Comptons maintenant proportionnellement les 46 relations entre les autres personnes.

Je vous suis, *vous sing.* Je te suis, *toi fémin.* Je te suis, *toi mas.* Je vous, *v. pl.*, je lui, je leur suis. Tu es, tu nous, tu m'es, tu lui, tu leur es. Vous êtes, *vous sing.* vous me, vous nous, vous lui, vous leur êtes. Il est; il me, il vous, *sing.*, il te, *f*, il te, *m*, il nous, *pl*, il vous, il lui, il leur est. Nous sommes. Nous vous, *s*, nous te, *f*, nous te, *m*, nous vous, *pl*, nous lui, nous leur sommes. Vous êtes, *v. pl.*, vous me, vous nous, vous lui, vous leur êtes. Ils sont; ils me, ils vous, *s*, ils te, *f*, ils te, *m*, ils nous, ils vous, *pl*, ils lui, ils leur sont.

En tout 1,045 formes pour le présent de l'indicatif, si nous savons bien compter : joignez-y toutes celles des autres temps du verbe être; calculez que le verbe avoir a un cortège beaucoup plus riche, à cause des relations de régime : cela vous donnera, en chaque dialecte, un contingent de plus de 10,000 formes grammaticales, pour le développement simple du verbe être-avoir. Réfléchissant que ces dialectes sont au nombre de cinq, qu'on peut en compter jusqu'à sept, vous aurez de 50 à 60 mille formes de conjugaison pour le seul verbe synthétique de l'euskarien.

Mais c'est un monde, un Olympe, que ce verbe; il faudrait les épaules d'Atlas pour le porter, et les yeux d'Argus pour y voir clair,

dira le lecteur. Point du tout. Tout enfant de dix ans porte légèrement son fardeau, en chaque dialecte. D'un dialecte à un autre, les variations sont euphoniques, également régulières partout. Une fois le tableau du verbe basque alphabétiquement imprimé, tout homme intelligent pourra traduire, à livre ouvert, un texte basque qu'il verra pour la première fois de sa vie, dans une langue dont peut-être il n'aura jamais entendu parler jusque-là.

Pour vous, promeneur de Biarritz, vous ne feuilleterez jamais de dictionnaire euskarien ; vous aimeriez mieux mourir que d'être condamné à apprendre de mémoire ce verbe synthétique de l'euskarien, si vaste et si merveilleux. Faites mieux : mettez-vous à l'inventer, à le deviner, à l'improviser. La recette est dans l'itinéraire. Prenez, par exemple, les 24 formes de la première personne *Ni*, je ou moi ; retranchez les six relations qui ne peuvent s'appliquer au pronom de la seconde personne ; après quoi, cherchez les 18 autres : vous n'aurez qu'à changer le *ni* en *hi*, le *n* en *h* aspiré :

<i>Baniza</i> ,	<i>Bahiza</i> ,	suis-je, es-tu ?
<i>Niz</i> ,	<i>Hiz</i> ,	je suis, tu es.
<i>Eniza</i> ,	<i>Ehiza</i> ,	ne suis-je pas, n'es-tu pas ?
<i>Eniz</i> ,	<i>Ehiz</i> ,	je ne suis pas, tu n'es pas, etc.

Et de même que l'on établit cette partie

du verbe euskarien , on les débrouille , on les classe toutes dans son esprit ; et les dix mille formes admirablement régulières de chaque dialecte , et les cinquante mille de l'idiome entier : dès lors on est en état de conjuguer imperturbablement tous les mots de la langue : plus de cent mille conjugaisons. Avec une langue grammaticalement parfaite , la bonne méthode est de deviner, d'inventer, d'improviser, lecteur ! car c'est ainsi que l'on compose et que l'on apprend le mieux les belles langues de Dieu et des premières civilisations terrestres.

CHAPITRE XXXVI.

Les Proverbes basques.

Le génie grammatical de la langue basque, qui se prête à une rare concision, en sous-entendant le verbe ; le caractère particulier de ce verbe, dont toutes les inflexions sont invariablement les mêmes pour toutes les conjugaisons ; la régularité de la déclinaison, qui emploie toujours les mêmes terminatives pour tous les mots de la langue, et le tour d'esprit que ce génie de l'idiome ne peut manquer de donner à un peuple, ont d'abord ceci pour résultat, que la langue euskarienne est peut-être celle dans laquelle on trouve le plus facilement une rime pour tous les mots, et que tous les proverbes basques, même ceux qui n'expriment qu'une simple affirmation ou antithèse en deux mots, sont rimés.

Les proverbes basques ont tous été improvisés et rimés poétiquement, comme un couplet de chanson, avec cette différence qu'on les dit et qu'on ne les chante pas ; mais telle est l'originalité de leur forme, que la sentence prononcée, ou le trait malin, satirique, une fois lancé, stéréotypé, il n'y a pas à craindre qu'on les oublie ; ils ne peuvent plus sortir de la mémoire du peuple.

Les Basques ont beaucoup de proverbes, et de jolis proverbes, qui perdent singulièrement à être traduits en français. Ajoutons que, dans la conversation, l'Euskarien n'abuse pas de cette ressource comme le bas peuple castillan, ridiculisé en ce point par l'immortel Cervantès dans la personne de Sancho Panza. Pour citer un proverbe, comme pour chanter un couplet de chanson, le Basque doit être en belle humeur ; ou le mot sera si bien placé, qu'il n'y aura rien à redire à cette façon de faire intervenir en sa faveur les oracles du bon sens et de la sagesse des nations. Le proverbe est aussi de mise quand on est en colère.

Oihenart, le Souletin, est le seul auteur qui ait eu la bonne idée de recueillir et de publier, comme il le fit au dix-septième siècle, les plus jolis proverbes basques. L'auteur de l'Itinéraire se donnait le plaisir de les copier pour son usage, en 1831, sur un exemplaire

complet qui est à la Bibliothèque impériale de Paris. C'est de là qu'il tira les deux vers mis comme épigraphe, en 1836, en tête de la *Lettre à M. Xavier Raymond*, sur les analogies qui existent entre la langue basque et le sanscrit.

*Hour tchortac, ardur' arduratuz,
Harria chila zirozu.*

« La goutte d'eau qui filtre et tombe sans
» jamais tarir, peut creuser jusqu'au rocher
» le plus dur. »

Nous confessons que cette traduction libre ne rend pas la justesse et l'énergie du texte; car il s'y trouve un mot grammaticalement intraduisible en français : *ardura*, souvent, *arduratu*, devenu fréquent, *arduratuz*, par devenir fréquent. — *Ardura arduratuz* : aucune langue analytique ne remplacera cette forme d'un adverbe métamorphosé en participe décliné, et jouant les deux rôles à la fois dans la phrase.

Notre traduction des proverbes n'est pas quelquefois plus heureuse; si nous n'avons pas reproduit celle d'Oihenart lui-même, c'est pour éviter des locutions et des tournures qui ont vieilli.

J'ai reçu du même coup l'aboiement et la morsure.

Vieil ami, compte récent.

Il faut éprouver son ami dans les petites choses et l'employer aux grandes.

Fais-toi des amis, non pas lorsque tu en as besoin, mais pour le jour où il t'en faudra.

Fais de l'ami comme de l'or : ne le prends pas avant de l'avoir reconnu, éprouvé.

Le riche qui vit sans amis, est endormi à *Picatu* (nom d'un rocher des Pyrénées pendant en précipice).

Tiens-toi avec Dieu, Dieu sera avec toi.

Celui qui disait peut-être, ne se trompa pas.

A l'effronté (au parasite, au flatteur, dans un festin) les perdrix rôties. Que reste-t-il à l'humble, au discret? Des croûtes de pain.

Que les valets de la bergerie s'entrequerellent (et se disent leurs vérités), on découvrira les voleurs de fromage.

Le fréquent bâillement est le messenger de la faim ou du sommeil.

Vouloir apprendre au canard à nager.

Aussi longtemps que la bouche fonctionne, le ventre est joyeux.

Faisons le pont pour quand il nous viendra des chèvres.

A père avare, fils prodigue.

Marie ta fille lorsqu'elle le désirera, et ton fils quand il en sera temps.

Après que ma fille est mariée, les époux, les prétendants, courent à ma suite.

Quand la fille est mûre pour le mariage, elle n'est point facile à garder.

Donner à plein tablier et à plein crible (abondamment).

Si ma mère avait de la farine, elle en ferait des gâteaux.

Mère trop faible rend ses enfants teigneux.

Qui ne veut point obéir à sa mère, obéira à la marâtre.

Marâtre, dis-moi *Tiens*, et non pas *En veux-tu*.

La marâtre, fût-elle pétrie de miel, n'est jamais bonne.

Devenir amoureux, pour les jeunes gens c'est fleurir, et pour les vieillards, c'est démence, folie.

Le trop manger et le trop boire m'ont réduit à ceci (à cette pauvreté).

Ancho fait des aumônes; il donne aux pauvres les pieds du cochon qu'il a volé.

C'est pour lui-même que le prêtre dit le dernier mot (de son sermon).

Boucher, tué la vache, et donne-moi pour un denier de fressure.

C'est à la chèvre que la brebis va demander de la laine.

A bonne âme (à l'honnête homme qui meurt) temps pluvieux.

Poursuis la chèvre, elle te jettera dans un buisson.

Dès le troisième jour, il faut jeter le poisson et mettre dehors l'hôte étranger, à cause qu'ils sont aigres.

Les gros poissons mangent les petits.

L'hôte ne travaille point, et il t'empêche de travailler.

L'âne est un âne (il agit en conséquence).

L'ânon va à reculons.

Celui qui refusa l'âne en don, fut obligé après de l'acheter.

L'âne, en riant et en montrant les dents, se noie dans la rivière (à l'endroit où l'eau est profonde).

La femme du berger est belle le soir (elle se pare pour le retour de son mari).

Il a mangé la soupe par dessous les choux qui la couvraient (allusion aux supercheries d'un domestique : l'anse du panier).

De la semence, le grain (on récolte selon qu'on aura semé).

Celui-là est assez riche et bien approvisionné, à qui rien ne manque en son logis.

L'étranger a la main rude.

La vache de l'étranger a le pis gros.

Le sac de l'étranger est troué.

Pays d'étrangers, pays de loups.

La satiété souvent amène la famine.

Au dernier qui mourra, le payement des dettes.

La mort pour l'infortuné n'est point une mort, mais la guérison.

La chair est plus près de l'homme que sa chemise (la chemise touche, la chair tient).

Sois immobile, ferme, contre la mauvaise fortune, et attends la bonne.

Une limite est bien placée entre les champs de deux frères.

D'ici à l'année prochaine il y aura beaucoup de soleils (beaux jours) et de pluie (de jours pluvieux).

Nourrissons nos enfants cette année; l'an prochain on cardera les laines.

La misère a pour écuyer le plaideur.

Plaideur, salarie bien ton avocat, ou ton bon droit pourrait bien ne pas triompher.

Vieille, es-tu pressée de mourir? Va-t-en vivre en pays étranger.

Quoique le renard change de poil, il ne dépouille pas son mauvais naturel.

Quoiqu'il me répugne d'aller sarcler les champs de ce meurtrier de mon mari, après

tout, il m'est impossible de vivre si je ne mange pas.

Tous les faiseurs de fagots courent vite au hêtre, quand il est tombé.

Vicomte de Baïgorry, c'est la lâcheté qui produit la honte.

La vaisselle est de terre à Baïgorry; et quand je projetais d'y aller (me marier), elle était d'or.

Le jeûne se fait avec trois bons repas (le souper de la veille, le dîner du jour et le déjeuner du lendemain).

Ils en sont, l'un à boucher les trous, l'autre à en faire.

L'un blesse, l'autre nous endureit au mal.

Un homme en vaut (peut en valoir) cent; cent hommes n'en valent pas un (quelquefois).

Il en est de si malheureux, que les vers se mettent jusques dans leur salière.

Qu'il sache nouvelle du bien et du mal, celui qui est chargé de gouverner un pays.

Il ne faut qu'un œil au vendeur; cent yeux ne sont pas de trop pour l'acheteur.

Garde-moi de l'eau dormante; je puis me garder moi-même de l'eau rapide (du torrent qui fait du bruit).

Le coup de pied de la cavale n'est pas senti par l'étalon.

Celui qui ne regarde pas devant soi, risque de glisser en arrière.

Nécessité engendre noise.

Sois le premier à écouter, le dernier à parler.

Le besoin est un grand ouvrier.

La nécessité fait aller le vieillard au marché.

La pauvreté est semblable à la peste ; elle nous prive de parents et d'amis.

Celui qui donne au pauvre, ne donne pas ; il sème.

L'écouteur, celui qui est aux écoutes, entend dire de lui plus souvent du mal que du bien.

Ne laisse pas échapper l'épervier que tu as sur la perche, dans l'espérance d'un autour qui est destiné à venir.

La peur est un coursier agile.

A la charogne (vont) les corbeaux.

A celui qui ose, vienne l'ours ; celui qui ne s'aventure pas ne prendra pas même une lente (*lens*, œuf de vermine).

Trop tard on va au conseil, après qu'on en est venu aux mains avec l'ennemi.

Le tard-venu est d'ordinaire mal couché.

Qui peut faire pour soi, qu'il n'aille pas le faire pour autrui.

Que celui dont la maison est de verre
n'aille pas jeter des pierres sur le toit de son
voisin.

Nul n'a de mal volontairement.

Qui pourrait donner la santé à celui qui
prend plaisir à être malade?

Celui qui n'épargne pas son bien, qu'il se
recommande aux mauvaises années.

Il aperçoit un pou sur la tête d'autrui, et
il ne voit pas quel goître il a lui-même.

Le bras malade doit reposer sur la poitrine,
la jambe malade, dans le lit.

Serviteur loyal et diligent, quoiqu'on lui
paie ses gages, est toujours créancier.

Une paille même est à charge en un long
voyage.

Toutes les choses sont à vendre dans une
maison où manque la provision de grain.

La langue est l'ouvrière du cœur.

Le panier du chien qui a deux maîtres est
placé très-haut.

Vis bien avec les bons, et ne te brouille
pas avec les méchants.

Celui-là pratique le jeûne malgré lui, qui
n'a rien à mettre sous la dent.

Il ne convient pas d'aller enfourner le pain,
à celui-là qui a une tête de beurre (les lâches
ne doivent pas se présenter au combat).

C'est par la tête que le poisson commence à se gâter (pour dire que la corruption des mœurs et des lois dans un pays vient toujours des chefs qui donnent l'exemple).

Colombe hors de la maison , corbeau au logis.

C'est de race que le lièvre est peureux.

Secret confié derrière le buisson ne laisse pas de devenir public à la fin.

La chère trop grasse amaigrit le maître et fait dépérir la maison.

Le malheureux n'a pas d'autre ami que sa bourse.

Chéris ton ami pour ses bonnes qualités, et ne l'abandonne pas pour quelque petit défaut, car chacun a le sien.

La Fortune dit : Que l'on me recherche.

Le bétail et le fourrage à celui qui a du bonheur; celui qui n'en a point, n'a pas même de la paille.

La bonne fortune a deux sœurs; l'abondance des biens et la foule des amis; la mauvaise en a bien davantage : tous les maux qui existent sur la terre.

Comme la Fortune est elle-même aveugle, elle rend aveugles tous ceux qui la suivent.

La nuit surprend le malheureux à Ciçurre

(village à deux kilomètres de Pampelune, capitale du royaume de Navarre).

Le don fait sollicite quelque chose de meilleur (en récompense).

Dominique, prends femme et dors sur les deux oreilles; elle aura soin de te réveiller.

Il n'y a que celui qui en a, qui mette du poivre à ses choux (à son potage).

Le supplément d'eau que l'on met au pôt gâte le potage.

Belle, (donc) fainéante.

A chaque oiseau son nid paraît beau.

Endure et patiente, afin de vaincre.

Ce qui est fait est fait (à chose faite, conseil pris).

Celui qui coupe son bois de chauffage en lieu escarpé, aura à le porter sur ses épaules.

A cent chevaux il faut cent selles.

Le moulin est bon tant que la meule tourne, et non quand elle reste immobile.

Que celui qui s'est arrêté au moulin trop longtemps, se hâte et coure en chemin.

Le plus proche de l'église est le plus éloigné de l'autel.

Donne mesure comble, on te rendra mesure rase.

Donne à plein panier; tu ne pourras recouvrer qu'à poignées.

Les présents (que l'on donne) brisent les rochers (lèvent tous les obstacles, apaisent tous les ressentiments).

Celui qui prend femme chez les grands, ne sera pas sans noise au logis.

Pour quiconque prend une femme par la seule considération de la dot, le lendemain de la noce est jour de repentir, à cause du mal qui lui en revient.

Celui qui se fit châtrer par dépit (de la méchanceté) de sa femme, fut enterré avec les cornes.

Toute accouchée est vaine.

Eneco, ne lâche point l'ours, afin que j'aie le temps de fuir.

Celui qui trompe le trompeur mérite plutôt salaire que châtiment.

Montre-moi tes compagnons, après quoi je te dirai quelles sont tes mœurs.

Le sot est trompé souvent, le sage ne peut l'être qu'une fois.

La sottise est un mal incurable.

L'idée fixe d'un fou est de se croire sage.

Il suffit d'un fou pour jeter un quartier de roche dans un puits; il faut six sages pour le retirer de là.

L'abeille qui a envie de s'en aller de la ruche ne fait ni miel ni cire.

Celui qui est terrassé (va encore) à nouvelle lutte.

Dis la vérité, et tu seras pendu.

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Il est plus facile de lâcher ce que l'on tient, que de reprendre ce que l'on a lâché.

Le corbeau reproche à la corneille d'avoir la tête noire.

Nourris le corbeau (le vautour), il te crevera les yeux.

L'œil qui ne te voit point ne te pleurera pas.

A celui qui est reconnaissant, mesure comble.

Le jour du mariage, lendemain du bon temps.

L'une main lave l'autre, et toutes les deux lavent le visage.

Ni l'étoupe près des tisons, ni la jeune fille près des garçons.

Ni grain d'un lieu marécageux, ni bois d'un lieu qui est à l'ombre.

Ne prends point vanité de la fortune, Ismène; car bien souvent le croissant porte sur ses épaules le déclin.

L'impossible a plus de force que le serment.
Il n'est bon que par impossibilité de nuire.

Il n'est pas donné à tous les pieds de porter des souliers rouges.

Il n'y a pas de montée qui n'ait sa descente.

Il n'y a point à se fier à ciel étoilé, ni à femme qui pleure.

Qu'elle n'aille point au lavoir, celle qui a des pieds de sel.

Il ne sert de rien d'affirmer avec serment la vérité, à celui qui n'est pas bien aise de l'entendre.

Ne cajole pas ta chambrière, de peur qu'elle n'en tire vanité, comme si elle était la dame et maîtresse de la maison.

Châtie ton enfant pendant qu'il est en bas âge, de peur qu'il ne devienne plus tard un misérable vaurien.

Il faut couvrir le feu de la maison avec les cendres du logis.

La maison vide est pleine de noise.

La poule domestique chasse la poule sauvage.

Le pauvre a l'haleine mauvaise.

Ce qui est pire que le mal, le fait oublier.

Malheur, sois le bienvenu, pourvu que tu viennes seul.

Celui qui te hait te fera rire, et celui qui t'aime, soupirer.

Il n'y a pas de mal qui n'ait son pire.

Un même couteau sert à couper le pain et fait une blessure au doigt.

C'est Béhorlegui (un petit village) qui porte la peine de Garazi (province navarraise).

Le Carême et la potence ont été faits pour le misérable.

Un méchant connaît l'autre.

Le chat fait sa pêche sans se mouiller les pieds.

Avec la femme d'autrui jusqu'à minuit ; et toutefois, non sans crainte (ou danger).

Jeunesse oisive produit vieillesse nécessaire.

Il n'y a point de laides amours pour celui qui aime.

C'est un pesant fardeau que la royauté ; et néanmoins je ne saurais vivre sans elle.

L'avenir est perclus de la moitié de son corps.

Pour demain : c'est le refrain du fainéant.

Au bien à venir, meilleur en espérance, je préfère le bien présent.

Que mérite le menteur ? C'est de n'être pas cru ou d'être démenti quand il dit vrai.

Tourne le dos au mauvais temps.

Fuis comme peste l'homme imberbe et la femme barbue.

Le rieur, d'ordinaire, est un fainéant ou un sot.

Le jeune homme coureur de filles usera sa vie dans la misère.

L'homme impotent veut griller son fromage, il le laisse tomber dans la cendre; il faudra qu'il s'en passe.

A l'homme selon Dieu, le séjour de Biriatou (petit village) et celui de Saint-Sébastien (charmante capitale du Guipuzcoa) sont également agréables.

Il est malaisé de joindre et d'ajuster le dur avec le dur.

Ciel rouge au matin, signe de pluie; ciel rouge au soir, présage d'un beau jour.

Arc-en-ciel du matin annonce des torrents de pluie pour la soirée.

On donne un baiser au soc, pour l'amour de la charrue.

Celui qui s'élève trop haut par effronterie, risque d'être précipité avec ignominie.

La faim tient lieu de pitance (à celui qui est au pain sec).

Notre dame est rieuse; elle a la cuisse fort chatouilleuse.

Il est dans la nature du sage , de boire peu et de croire peu.

Pour quand le nid a été fait, l'oiseau est déjà mort.

Tel tonneau , tel vin.

Si l'orgueil n'est pas le génie du mal , le diable , il en a tout l'air.

Les grands, selon qu'ils le désirent; les petits, selon qu'ils le peuvent.

Tout bon chien est pour les loups.

Pierre qui roule n'engendre point de mousse.

Qui prend s'engage.

Nourris-moi de la viande d'aujourd'hui, du pain d'hier et du vin de l'année passée; et que les médecins s'en aillent de chez moi.

L'éducation des enfants est achevée ; alors viennent les soucis et commence la gêne.

Je n'avais mangé qu'un seul enfant , et je m'entendis dire : mangeur d'enfants !

Celui qui a des enfants a besoin de beaucoup ; la pénurie de celui qui n'en a point est dans son âme , dans son esprit.

Celui qui a des enfants ne garde pas pour lui-même les meilleurs morceaux.

Celui qui n'a point d'enfants est exempté du mal et des soucis qu'ils donnent.

Élevé en enfant chéri, tu pourrais bien, plus tard, user ta vie misérablement.

L'enfant nourri trop délicatement, ne sera plus qu'un paresseux quand il aura grandi.

Enfant qui a bonne envie de pleurer, se met à tirer la barbe à son père.

Celle qui couche avec les enfants ne se lève pas tous les jours avec une chemise propre.

La cicatrice reçue étant enfant, s'amointrit et disparaît pour le temps de la jeunesse.

Donner le couteau et le bassin (c'est-à-dire tout pouvoir).

L'esprit de la femme est semblable au vent du midi.

Ne vous mettez pas en peine de faire votre testament, à la première fièvre tierce qui vous viendra.

Quand un seigneur a recours à la prière avec son vassal, il fait des signes d'intelligence au bâton.

Chaque pays a sa loi, chaque maison a sa coutume.

Le changement de climat est la mort pour les vieillards.

Tu es de noble race et moi fils de châtelain : quel est celui qui viendra nous fendre ce bois (dont nous avons besoin tous les deux) ?

Tu fais mine de frapper ; moi je porte le coup.

Tout le mal que tu me diras de celui que je hais, je le croirai, quoique invraisemblable, incroyable.

Ne laisse pas faire à d'autres le travail que tu peux faire toi-même.

Meurs, et l'on consentira peut-être à faire ton éloge,

Le mort, à la fosse; les vivants, au banquet des funérailles.

L'accouchée du premier avril fait la malade jusqu'au premier mai (durant tout le mois).

Celui qui fit don de ses biens avant le temps de mourir, se prépara une rude vieillesse.

Le mal qui t'arrive n'est pas sérieux, pourvu que le bruit n'en vienne pas aux oreilles de ton voisin.

C'est à toi que je le dis, ma fille ; écoute bien, belle-fille.

Trois *peu* et trois *beaucoup* perdent le monde. Peu avoir et beaucoup dépenser. Peu savoir et beaucoup parler. Être de peu et croire être beaucoup.

Douce parole ne blesse pas la langue.

J'aime mieux avoir un œuf en paix, qu'un bœuf avec la guerre.

Il vaut mieux se taire que de mal parler.

Mieux vaut n'avoir que peu de bien et ne rien devoir, que d'en avoir beaucoup, mais noyé de dettes.

Mangeons du son, plutôt que de mâcher à vide.

Ce n'est pas à coups de pierre que l'on apprivoise le chien.

Le chien ne mange pas lui-même le son, et il ne vent pas le laisser aux poules.

Là où le chien sent son mal, il y porte la langue.

Chien qui a faim se rassasie à dormir.

Cela est bien dit, mais amène-nous quelqu'un qui le fasse.

Le froid ne dédaigne pas un habit rapiécé, ni la faim le pain mal sassé.

Le froid fit mourir le mois de mai; c'était pour me donner l'abondance.

Quoique Dieu soit lent à punir, il n'est pas oublieux.

Quoique Dieu soit bon ouvrier, il veut qu'on l'aide.

On fléchit Dieu avec des prières et la nécessité par le travail.

Le paresseux se leva pour allumer le feu, et il mit le feu à la maison.

Le froid qu'on a en sortant de table (signe de santé), ne réjouit pas le médecin.

Quel est le plus rude des maîtres? Le parvenu.

La prière des grands se change en étrivières pour ceux qui disent non.

Le singe en habit de soie, n'en est pas plus beau pour cela.

Jauregui a couvert son pourpoint de galons, mais le dedans n'est rien qu'étoupe.

Jaurégui dédaigne et méprise tout ce qu'il n'est pas en état de comprendre.

Le présent de l'homme de qualité traîne à sa suite quelque demande.

Sous une méchante cape se trouve souvent le bon sauteur.

Le génie industriel surpasse la force.

Jeannette a une robe de drap fin, des fèves pour toute pitance et un bouillon de lessive.

Il y a du haut et du bas dans la carrière du joueur; il s'élève jusqu'à mi-colline, sa chute le précipite au plus bas.

Le meilleur jeu est celui qui dure le moins.

Le sarcloir veut aller de pair avec la bêche.

Celui qui élève le bœuf pourra le mettre au joug.

Quand le bœuf aurait lieu de gémir, c'est le charriot qui crie.

L'épée du lâche n'a ni pointe ni tranchant.

J'ai vu fouetter par l'alguazil le voleur d'épingles ; et le voleur d'une bourse pleine d'or nommé Alcalde.

La besogne faite à la faveur de la nuit paraît au grand jour.

La meilleure réponse est de faire la besogne commandée.

La fourmi ne reçut des ailes que pour mourir, et non pour être changée en oiseau.

Celui qui a des noix à manger ne manquera pas de pierres pour les casser.

Le visage qui ne sait pas sourire est le témoin accusateur d'un mauvais cœur.

Notre dame a fait provision de beau linge à force de filer, et non en restant oisive.

Friste nom que celui de *J'ai été, Je fus* (et non je suis).

Je me fis moine par dépit, et je restai au couvent par mauvaise honte.

Celui qui ne fut pas soigneux de mettre une gouttière au toit, perdit sa maison.

La mer n'a point de bras (ni de branche à quoi l'on puisse se cramponner quand on se noie).

La femme du marin, souvent, a un mari le matin et se trouve veuve pour la nuit.

L'aveugle voudrait que tout le monde fût aveugle comme lui.

Aveugle est celui-là qui ne voit pas au travers d'un crible.

Mieux vaut être borgne qu'aveugle.

Qu'il veille à ses bons yeux, celui qui craint de devenir aveugle.

Compagnon beau parleur tient lieu de monture en voyage.

Travail payé d'avance, s'enfuit.

Beau est le travail fait avec lenteur.

On s'en va à Castro, fuyant le travail; mais, là non plus, les alouettes ne tombent pas toutes rôties dans la bouche.

Travail qu'on fait par force est toujours mal fait.

Feu de paille, feu passager.

Le flatteur est le proche parent du traître.

La trop grande hâte cause le retardement.

Des nouvelles qui viennent de loin, la première est la vraie.

Janvier, ne sois point glorieux (pour quelques beaux jours), février te suit de près.

Celui qui tarde et prolonge, ne tranche pas (les questions, les affaires).

Quoique la faucille soit recourbée, elle coupe le chaume de droit fil.

Le vin bu avec mesure fortifie les faibles; bu avec excès, il affaiblit les forts.

Pluies de mai, riche moisson.

L'amour se paie avec l'amour.

Dis-moi quel est ton père, mulet. — La plus belle jument des Pyrénées fut ma mère.

Si ta gouvernante te demande de ton argent ou de ton grain pour autrui, donne-lui d'un tison par quelque endroit.

Marteau d'argent brise les portes de fer.

Celui qui menace avec grand bruit, veut conserver ses mains (il n'a pas envie de frapper).

Je pris pour messenger le paresseux; il partit tard, marcha lentement et s'en revint les mains vides.

Ce qui me perd, c'est de trop parler.

Le doux parler ramollit souvent les cœurs les plus durs.

Le bon serviteur demande le salaire mérité, même quand il garde le silence.

Ce monde ressemble à la mer; celui qui ne sait pas nager va au fond et se noie.

Celui-là devient de maître valet, qui découvre son secret à un serviteur.

Le paresseux est toujours affairé.

Si tu veux vivre exempt d'infirmités, ne mange pas sans avoir faim.

Ton compétiteur, ton rival, n'est pas ton ami.

Celui-là va à la foire quand il lui plaît, qui a l'âne et le bât à sa disposition.

Il n'est point de vie en ce monde, sans douleurs.

Plaisir qu'on fait à contre-cœur, se change en tristesse.

La peine qu'on a à gagner, apprend à bien conserver.

Le plus difficile pour chacun est de se connaître.

Fille de mauvaise vie tient en main le ciseau fatal (de la Parque).

Fille qui reçoit se vend ; celle qui demande est fille perdue.

L'ordre que je donne à mon chien, il le transmet à sa queue.

Je fais lever le gibier, et c'est toi qui le prends.

J'étais moi-même la cellière du logis, et on le voit à ma taille (ronde et grasse, comme celle de toute gouvernante qui a soin de se traiter aussi bien que son maître).

Là où l'on se fie, on se perd.

Là où est le trésor, là est la cervelle (l'âme, l'esprit) de l'homme.

Là où il trouve du bouillon, il a soin de tremper sa soupe.

Pour qui travailles-tu? Pour celui qui dort (l'héritier).

A chacun le sien : c'est le bon droit.

Le sang bouillonne sans feu.

Souffre une injure, il t'en arrive une autre.

C'est au moment où on l'enfourne que le pain se fait ras ou cornu.

Il voudrait qu'on lui donne autant de fromage que de pain.

Il est rare qu'une gerbe de blé soit sans ivraie.

A pain dur, des dents aiguës.

Va chez ta tante, mais n'y va pas trop souvent.

Ne recherche dans la courtisanne que sa beauté, et dans ta fiancée, la vertu.

DIALOGUE. *La jeune fille.* Je suis cachée sous le lit, vous ne sauriez me trouver. *Le jeune homme.* Je ne le puis en effet, car je n'irai pas vous y chercher.

Voler un larron, c'est gagner les pardons, les indulgences.

Celui qui fut nourri dans les bois ne parle que de forêts.

Ce qui perd les femmes et les poules, c'est de trop courir.

Poule promeneuse devient la proie du renard.

Vieille poule fait bon bouillon.

Chaque fois qu'il remue le pied, nouvelle idée (qui lui vient).

Le bien avec le mal (qui en est inséparable).

L'homme de bien trouve plus difficilement son pareil, que le méchant le sien.

Le bon au bon, salut et compliments (c'est-à-dire de bons souhaits et des vœux sincères de bonheur).

L'on n'apprécie les biens qu'après qu'on les a perdus.

Qu'il est difficile à l'homme de bien de vivre heureux dans le pays des méchants !

L'Avarice, ayant tué un homme, se réfugia dans l'Église ; elle n'en est pas sortie depuis lors.

J'eus de l'amour pour notre vieille, et elle me parut comme au printemps de sa jeunesse.

Tandis que le chaudron est pendu à la crémaillère, le cerf court en liberté dans les bois.

Celui qui échappera à une mauvaise heure, en esquivera cent.

Plus le charriot est délabré, plus il fait de bruit.

L'oiseau d'Orhi se plaît à Orhi (haute montagne).

Le médisant connaît tout le monde, et ne se connaît pas lui-même.

Celui qui est l'ami de tout le monde n'est l'ami de personne.

Il est difficile d'agir au gré de tous.

Ce que tout le monde dit, est, ou bien sera.

En voulant tout avoir, on perd tout.

Fiez-vous à tous, et soyez en garde contre tous.

L'aiguille qui habille tout le monde, reste elle-même toute nue.

Le loup s'est fait gardeur de brebis.

Le loup mange de toute chair, excepté de la sienne.

Quand tu as le loup pour compagnon, appelle le chien à ton côté.

Là où l'on parle du loup, il se montre.

Celle qui a le loup pour mari regarde du côté de la forêt.

Le meilleur avocat du loup, c'est lui-même.

Le loup croit aux morceaux qu'il dévore, en les avalant.

Ce que fait le loup plaît à sa louve.

Tout est bon à sauver de la gueule du loup,
ne fut-ce qu'un gigot.

Je fuyais le loup, je me trouvai face à face
avec l'ours.

Loup affamé est toujours en mouvement.

Ne te couvre pas de la peau du loup, si tu
ne veux pas être appelé loup.

Celui qui doit être pendu à Pâques, trouve
le Carême bien court.

Telle est la pie, tel est son petit.

Cidre reçu en don, a meilleur goût que le
vin qu'on achète.

Ne prête pas à celui à qui il te faudrait re-
demander ton argent le chapeau à la main.

Fils de courtisanne, s'il est bon, l'est par
hasard ; si, mauvais, — c'est de race.

Vivre avec les courtisannes, c'est prendre
le chemin de l'hôpital.

On allume la chandelle en soufflant ; on
souffle aussi pour l'éteindre.

Vante le côteau, achète la plaine.

Chaque buisson a son ombre.

Les buissons ont des oreilles.

A buisson touffu, serpe tranchante.

Qui mari a, seigneur a.

Celui-là appelle la faim, qui ne prévoit pas
l'avenir.

Le rieur, s'il est gracieux, enchante ; s'il est grossier, dégoûte.

Dans la maison du ménétrier, tous sont danseurs.

Le renard est cauteleux de race.

On ne peut pas faire de feu en une caverne si profonde, que la fumée n'en sorte.

Né coupé (avec les dents) ensanglante le museau (allusion au mal que l'on se fait à soi-même en mordant les autres).

Corde de mandore que l'on tire trop, finit par se rompre.

Le sac prend toujours parti pour le rapiécetage.

Perdre le grain de dedans le sac ou la farine de la poche, la perte est la même.

Paroles de vieillards, paroles de sages.

C'est parce qu'il ne fut point redressé quand il était petit arbrisseau, que l'arbre est devenu tortu.

Cheval dangereux a le poil doux et luisant.

Chevalier, fais de ton fils un duc ; il ne te reconnaîtra plus.

A vieille plaie, nouvelle blessure (mal sur mal).

L'avare a toujours soif de richesses.

Châtie celui qui est bon, tu le rendras

meilleur ; châtie le mauvais , il ne deviendra pas bon pour cela.

A celui qui ne veut pas porter la selle, qu'on lui mette le bât sur le dos.

Celui qui est aux écoutes entendra le mal qu'on dit de lui, aussi vite que le bien.

Lequel est le plus riche de tous ? Celui qui se contente du nécessaire.

Chacun a sa contenance, chaque pays sa coutume.

Que celui qui ne veut pas entendre le son de la cloche n'aille pas en tirer la corde.

Tant que sonne la cloche, la clochette ne s'entend pas plus loin que le collier où elle est attachée.

Que dit celui qui se tient au coin du foyer ? Ce que dit celui qui est assis devant ce foyer.

Clochette qui n'a point de battant, s'use en restant attachée à la muraille.

Accepte en paiement l'avoine d'un mauvais débiteur, quand même il n'y en aurait pas assez pour acquitter toute sa dette.

Ouvre ta porte au bonheur, et attends le malheur de pied ferme.

Celui-là est fou à son dam, qui cherche la clarté dans les choses obscures.

Vieille dette cause des douleurs nouvelles.

L'ormeau a un magnifique branchage, mais il ne porte point de fruit.

Plus le bois est poreux, plus le ver s'y enfonce.

Du bois vient le copeau (ils sont de même nature).

La maison du charpentier est faite de tronçons de bois, et encore, de tronçons écourtés.

Le mauvais droit a la clameur fort grande.

Que sait faire le malotru ? Défaire ce qui est bien fait.

Celui-là se trahit lui-même, qui cache la vérité à celui dont il attend les conseils.

Celui-là gagne beaucoup, qui peut oublier les femmes perdues et le jeu.

Tel tonneau, tel vin.

Uhalde, comment t'es-tu ainsi enrichi tout d'un coup ? Par la trahison.

Le tonneau le plus vide est celui qui fait le plus de bruit.

Mauvais vase, celui dans lequel se gâte le vin.

Ce qui avait résisté à la pluie, le torrent l'emporte.

L'eau qu'on mêle au lait le gâte, le trop d'importunité fait perdre les amis.

Pourceau affamé rêve au gland.

Pour avoir l'eau la plus claire, il faut aller à la source.

Avant de dire du mal de ton voisin, mets tes propres fautes dans ton sein (sous tes yeux).

Cent malfaiteurs trouvent leur sépulture dans la fosse d'un pendu.

Se noyer dans l'eau ou se brûler dans le feu, cela revient au même.

Un dur reproche décourage et rebute.

L'orgueil, après avoir pris son vol vers le ciel, se précipita dans l'enfer.

L'orgueilleux, aveugle pour lui-même, ne voit les autres qu'avec des yeux chassieux.

L'or revient à la mine d'où il fut tiré (la bourse des riches).

Ne prends qu'au grand jour l'or, la femme et le drap.

Une clef d'or ouvre toutes les portes.

La même année vit naître le mariage d'inclination et le repentir.

Mauvaise année a son terme ; une mauvaise renommée dure jusqu'au tombeau.

Celui qui a assez de maïs et de lard en sa maison, résiste gaillardement à une mauvaise année.

Ce qui n'arrive point durant toute l'année, arrive (parfois) en un clin d'œil.

Plus les nouvelles viennent de loin, plus on les fait grandes.

Servante de pays lointain a renom de demoiselle.

Chair qu'on aime ne se peut haïr.

Croyance n'est pas science.

Laisse le bon pour le meilleur.

Celui qui ne voulut pas faire dans son champ les semailles, de peur des oiseaux, se laissa mourir de faim pour le plaisir de les faire jeûner.

Le larron de l'an passé est celui qui fait pendre les voleurs de cette année.

L'âne de l'an passé commence à braire maintenant.

Plus le singe monte haut, plus il montre son derrière.

Le mendiant qui ne frappa qu'à une porte, mourut de faim.

L'ellébore est un poison pour les personnes qui sont en santé, et un antidote pour les fous.

Grand donneur, celui qui n'a rien, s'il avait de quoi.

Amuse le chien avec un os, la femme par une flatterie, un mensonge.

C'est chose rare que de prendre le renard au piège.

Chère tante, mon bien pour moi seule, et le vôtre pour nous deux.

Pendant que les entêtés sont en procès, les gens de loi font leurs semailles.

Donne au gueux du bouilli, il te demandera du rôti.

Un ami sincère vaut mieux que cent parents.

Les cartes, les femmes et le bon vin perdent les hommes en se jouant.

Tout arbre a quelque branche sèche.

Celui qui n'est rien à vingt ans, qui ne sait rien à trente, qui n'a rien à quarante, est celui qui ne sera, ne saura, ni n'aura jamais rien.

CHAPITRE XXXVII.

Leheren.

L'oiseau d'Orhi se plaît à Orhi, dit le proverbe basque : cette haute montagne souletine, dont le roc culminant, de forme un peu arrondie, ne permet pas qu'on lui donne le nom de pic, a presque autant d'élévation que le pic d'Aïnhie au-dessus du niveau de la mer. Le mont Orhi inspira une petite fable de deux phrases, un proverbe, aux Souletins du vieil âge. Ce sont deux oiseaux, dont l'un veut s'emparer du nid de l'autre : — Le soleil est bien chaud et brillant à Orhi ; il est agréable d'y être ! — Qui le sait mieux que moi ? répond l'oiseau prudent : c'est de là que je viens.

Le mont Orhi ne ressemble pas sous ce rapport aux autres pics des Pyrénées, où l'on ne peut faire d'ascension qu'avec une incroyable fatigue. Au savant, au voyageur qui aime à contempler, au péril de sa santé et de sa vie, les

sublimes horreurs de la nature, ces grands pics couverts de neige et couronnés de glaciers ; au touriste moins audacieux, qui se plaît à gravir de hautes montagnes plus riantes et non moins pittoresques, avec leurs torrents et leurs vastes forêts de hêtres, l'ascension au mont Orhi pendant l'été : ce point de vue est l'un des plus beaux des Pyrénées occidentales.

Le naturaliste Palassou, que la Gascogne s'honore d'avoir produit, attribue à la chute des torrents et à l'action érosive des eaux l'excavation des vallées des Pyrénées : Charpentier professe le même système. Pour concilier leur théorie avec la configuration actuelle des montagnes, ces géognostes supposent que la chaîne granitique, infiniment plus élevée dans le principe, formait, entre la Méditerranée et l'Océan, une longue montagne unie, terminée en dos de chèvre ; ce qui aurait fait donner aux Pyrénées, par les Euskariens, le nom général de *Ahuñe-mendi*, montagne du chevreau.

Ce talus immense présentait sur chaque flanc, selon Palassou et Charpentier, de grands creux ou réservoirs, de profondes blessures, d'où les eaux se frayant un passage, conformément aux lois de pesanteur et de résistance, auraient tracé, creusé, élargi toutes les vallées des Pyrénées, en donnant à ces montagnes les

formes pittoresques que l'on ne saurait voir sans admiration.

Ces savants géologues avaient observé que les parois de chaque vallée s'élèvent en amphithéâtre, par gradins horizontalement nivelés; ils en conclurent que ces similitudes étaient l'ouvrage des eaux, et que chacune des hauteurs où ils les avaient observées avait primitivement servi de lit aux torrents.

On respecte trop la science, même quand elle se trompe, pour se moquer de cette conclusion, mais on ne saurait l'admettre. Voici près de cinquante siècles que les rivières des Pyrénées n'ont guère changé de volume, et qu'elles roulent encaissées dans les mêmes rochers, ou sur des sables dont le niveau ne s'est pas abaissé d'un demi-pied: pour descendre d'une hauteur de deux cents toises, il leur aurait fallu des myriades de siècles, en dehors de tous les calculs de la géologie positive.

Il est difficile de comprendre comment les deux côtés d'un courant d'eau auraient pu laisser sur les parois de chaque vallée des formes et des contours identiques; comment les terrains auraient également résisté ou cédé à l'action des eaux. Cette prédisposition du sol prouverait seule une loi uniforme de soulèvement et de création, qui suffit pour expli-

quer l'architecture régulière des montagnes, sans recourir à la chute des eaux et à des courants imaginaires.

Si l'on réfléchit qu'en certains endroits les vallées ont plusieurs lieues d'ouverture, et que leurs plates-formes horizontales sont séparées par des distances considérables, l'on doit aussitôt supposer des fleuves immenses, à la place des réservoirs primitifs.

Où placerons-nous dès lors leurs sources inépuisables ? Sera-ce dans les crêtes les plus décharnées, ou dans les cataractes du ciel ? car il ne faut rien moins qu'un fleuve par vallée ! Resterait à concevoir la variété de leurs directions en sens contraire, et leurs croisements inextricables, de manière à creuser les grandes vallées rectangulaires, qui se prolongent des deux côtés, au nord et au midi, régulièrement disposées comme les côtes de l'épine dorsale ou les arêtes de certains poissons.

Admettons un instant le tissu de contradictions et d'impossibilités physiques qui compose le système de Palassou : faisons crouler avec lui la moitié des Pyrénées, après avoir élevé jusqu'au ciel leur cime pyramidale ; déchainons mille courants désordonnés, sillonnant au hasard cet amas de décombres et de ruines : qui ne s'attendrait à voir les eaux,

à la suite de ce bouleversement complet, laisser derrière elles, sur leurs traces, l'affreuse image de la confusion et du cahos.

Tout au contraire, de l'aveu de Palassou lui-même, à ce laborieux enfantement succèdent, comme par magie, une harmonie parfaite, une admirable régularité : la plus riche incarnation terreuse revêt symétriquement de ses couches variées le squelette granitique des montagnes; elle arrondit par de moelleux contours les rameaux capricieux, les jets fantasques de la stratification, et se pare au dehors de la végétation la plus brillante.

Une question mal posée est toujours mal résolue. Avant de rechercher la cause de l'excavation des vallées, il fallait se demander si l'excavation a eu lieu réellement, et si les vallées n'existent point par le seul fait du soulèvement et de la disposition primitive des montagnes.

Il faut distinguer deux sortes de vallées : les unes naturelles, résultant de deux montagnes parallèles qui font angle à leur racine ; les autres géographiques. Quelques-unes de ces dernières sont formées, dans les Pyrénées occidentales, par une division de la chaîne mère, et conservent la même direction sur une longueur de dix à quinze lieues. Les autres

grandes vallées sont rectangulaires et se trouvent renfermées entre les contre-forts ou chaînons latéraux qui s'élancent vers les plaines.

Il en est de ces ramifications granitiques, comme des branches d'un arbre : l'angle qui les rapproche au point de leur bifurcation commune, s'élargit à mesure que les chaînes secondaires se prolongent, en perdant graduellement de leur masse et de leur épaisseur, de manière à n'élever, à la proximité des plaines, que des collines fuyantes et de légères ondulations.

Les montagnes, rattachées les unes aux autres comme des anneaux, se rapprochent et s'écartent, tour à tour, d'un chaînon à l'autre ; elles forment ainsi, de distance en distance, des étranglements et des bassins, d'où les rivières, se précipitant par cascades, marquent, dans leur chute, les degrés de l'inclinaison du terrain jusqu'au niveau des plaines, où l'Ebre, la Garonne et l'Océan reçoivent leurs eaux.

Les Pyrénées orientales présentent la même configuration avec plus de symétrie et de régularité. Il est tout simple de croire que les courants d'eau, ayant peu changé de volume depuis le commencement de notre ère géogénique, n'ont fait qu'obéir à la disposition du

terrain et suivre invariablement le lit naturel qui leur était tracé. Bons géognostes, échelonnez d'abord les montagnes, et les vallées ne vous manqueront pas : vous serez dispensés de vous creuser la tête pour expliquer le mystère de leur excavation.

La base granitique des Pyrénées s'étend de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, avec des proéminences qui sont plus considérables et plus régulières dans la partie orientale de la chaîne. Rarement le granit perce les couches qui l'enveloppent et se montre à la crête des montagnes : il est indubitable que sa direction souterraine et ses formes primitives ont déterminé l'arrangement et la direction des roches diverses et des couches qui lui sont superposées.

Les partisans du système neptunien avouent leur impuissance pour expliquer cet ordre de création : le résultat de leurs observations et de leurs travaux se réduit à la description des strates et des terrains, ainsi qu'à leur classement et à leur nomenclature.

Un autre fait qui, pour eux, reste incompréhensible, c'est l'existence des roches contournées et les figures bizarres qu'elles affectent; tantôt roulées en spirale, en croissant; tantôt légèrement ondulées comme une chevelure, ou pressées les unes contre les autres

en couches minces, comme les feuillets d'un livre : phénomènes qui prouvent la mobilité la plus capricieuse dans les jeux variés de la stratification.

Ramond compare les Pyrénées à une mer soulevée par l'orage, écumante, effrénée, qu'une force magique fixerait soudain dans une parfaite immobilité, et dont l'agitation se peindrait encore dans ses ondes subitement pétrifiées. Mais le lecteur sentira que l'Océan, pris ici comme terme de comparaison poétique, ne saurait être regardé comme le créateur des montagnes ; il faut chercher dans un autre élément la cause de leur fluidité primitive et de la consistance qu'elles ont prise en se refroidissant tout-à-coup. Le même principe doit expliquer la direction uniforme du granit, des strates, des bandes et des couches terreuses, ainsi que l'ordre de leur superposition, suivant leur essence plus ou moins fusible ; enfin leurs formes apparentes et leur tendance à se développer en pyramide.

Les Euskariens voyaient dans le feu central du globe le principe créateur, conservateur et destructeur de la terre. Ce premier (*lehen*) et troisième et dernier (*heren*) feu ou serpent (*sugue*), LEHEREN, emblème des luttes de la nature, est le *Leheremus* ou dieu de la guerre des anciens Aquitains. En effet, l'œuvre de Dieu, ainsi que la comprenaient les Euskariens, et

que la comprennent encore aujourd'hui les Orientaux, n'a que ces trois phases d'existence : création, conservation et destruction : cercle éblouissant, incompréhensible, infini, de créations éternelles.

C'est *Leheren*, le Grand-Serpent, le grand ouvrier de Dieu, qui soulève les montagnes, et préside aux merveilles de leur structure, en rejetant les matières les plus fusibles à la surface. Parfois l'Océan, comme un voile à mille plis, cache cette création mystérieuse; et les montagnes, après avoir séjourné dans son sein, apparaissent tard, chargées des singulières dépouilles de l'élément au sein duquel elles prirent naissance. D'autres fois, les montagnes surgissent par enchantement, sur des continents unis et spacieux, et les éruptions répétées du lac infernal groupent rapidement leurs masses titanniques.

Les Pyrénées appartiennent à cette dernière classe. Une montagne située près de Salinas, en Guipuzcoa, est le seul point de la chaîne occidentale où l'on ait découvert quelques coquillages fossiles incrustés dans du marbre bleu veiné de spath.

La formation des Pyrénées fut secondaire et partielle, dans la grande ceinture granitique du globe terrestre : elle se conçoit par une traînée volcanique, dont le cours aurait successivement semé, comme dans un sillon, les

proéminences souterraines du granit primitif, et dont les feux croisés auraient disposé régulièrement, à droite et à gauche, les chaînons et les contre-forts rectangulaires.

Cette éruption du feu créateur paraît s'être effectuée d'orient en occident : en effet, les Pyrénées ont plus de régularité dans la partie de l'est; elles y sont en même temps plus élevées, puisqu'à quinze lieues de la Méditerranée leur chaîne acquiert déjà quatorze cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et ne se maintient à la même hauteur qu'à vingt-cinq ou trente lieues des côtes de l'Océan.

Les montagnes occidentales sont plus arrondies et plus basses; leur pente est plus douce; les tremblements de terre s'y font sentir avec moins de violence: les sources minérales qui jaillissent de leur sein possèdent moins de calorique; les substances alumineuses, ferrugineuses, pyriteuses, et les gaz, s'y combinent en plus petite quantité que dans les eaux de l'est, plus renommées et plus efficaces.

L'auteur de la *Géologie populaire* à la portée de tout le monde, appliquée à l'agriculture et à l'industrie, M. Nérée Boubée, est l'un de ceux qui ont contribué le plus à populariser en France l'idée et les preuves de l'existence du feu central de notre terre: il

n'était pas besoin de la prouver aux Euskariens antiques; elle était déjà, chez eux, à l'état de fable populaire et poétique.

M. Cordier a calculé que la chaleur de la terre, terme moyen, s'augmente d'un degré pour chaque 25 mètres que l'on gagne en profondeur; d'où il résulte, dit M. Boubée, qu'à 2,500 mètres (une demi-lieue) la chaleur est telle, même dans les climats les plus froids, que l'eau ne pourrait s'y conserver liquide, qu'elle y serait aussitôt réduite en vapeur; qu'à 2,750 mètres, le soufre serait continuellement en fusion; qu'à 6,000 mètres (un peu plus d'une lieue) le plomb n'existerait que fondu. Et si l'on suit ainsi les degrés de fusibilité des substances connues, on reconnaît qu'il n'est aucune pierre, aucun métal, si réfractaire, qui puisse rester solide à la profondeur de 20 à 25 lieues, et qui ne doive y être dans un état complet d'incandescence et de fluidité.

Quant à savoir si la masse intérieure du globe est dans un état de fluidité, ce que nient plusieurs, ou si des matières infusibles à la plus grande chaleur et qui nous sont inconnues, existent ou non au centre de la terre; ces hautes questions scientifiques ne sont pas des questions d'Itinéraire. Sans nous occuper de ce qui se passe au centre de la terre, parlons de ce que l'on voit à la surface : l'opinion

que le relief actuel des Pyrénées et la disposition de leurs vallées sont dus à un soulèvement et à des éruptions centrales, volcaniques, est celle qui prédomine aujourd'hui.

La théorie des soulèvements a été rendue classique par M. Elie de Beaumont ; c'est le second principe géologique qui sert aujourd'hui de base à la science. Il nous démontre, dit M. Boubée, que la plupart des montagnes ont été formées par des soulèvements de la terre, de bas en haut, par de véritables boursofflements.

Le premier principe, le principe fondamental de la géologie moderne, qui était aussi celui des Euskariens antiques, repose sur le fait de la chaleur centrale de la terre, sur l'existence de ce grand feu central, dont le *Heren* ou *Leheren-sugue* des Basques, le Grand-Serpent, n'est que le mythe ou symbole poétique. Après bien des recherches, les savants modernes ont fini par conclure que, primitivement, la terre fut tout entière en feu, globe incandescent, qui voyageait autour du soleil, beaucoup plus rapidement que la terre ne fait aujourd'hui, selon toute apparence.

Le refroidissement de l'œuf-monde à la surface, est un phénomène palpable qui n'a pas besoin d'être expliqué ; les fondeurs, les forgers, ceux qui fabriquent les boulets, le

verre, etc., et qui savent combien les grandes masses sont longues à se refroidir, concevront mieux que personne combien dut être lent le refroidissement de la croûte terrestre.

Le soulèvement de la chaîne des Pyrénées, dit M. Boubée, semble avoir séparé l'Océan de la Méditerranée : l'habile professeur attribue à des soulèvements de ce genre les grandes inondations ou déluges partiels qui nous sont attestés par l'histoire. Les traditions poétiques et mythologiques sont d'accord sur ce point avec les observations de la science moderne. Tout le monde connaît la fable de Deucalion et Pyrrha, que les Grecs semblent avoir reçue des Euskariens, en la défigurant, comme ils font toujours.

Leheren dormait, roulé sur lui-même, dans le lac intérieur, l'étang de feu ; sa respiration profonde faisait mugir les échos de l'Enfer (en latin *Inferi*, les lieux inférieurs) ; la coquille de l'œuf-monde qui lui sert d'enveloppe semblait prête à se briser aux mouvements convulsifs qui agitaient le monstre durant sa léthargie. Enfin, l'ange de Dieu laissa tomber dans l'Océan la soixantième goutte d'eau de sa clepsydre qui marque les temps ; il proclama la fin et la consommation des siècles et sonna des sept trompettes d'airain.

A ce signal, *Leheren*, le Grand-Ouvrier de

Dieu, se réveille en sursaut dans sa caverne, ouvrant sept gueules béantes d'où sortent les volcans : en dix jours il consume et dévore l'ancienne terre, et de sa large queue, plus adroite que celle du castor, il pétrit la terre nouvelle dans les eaux du déluge ; puis, son œuvre achevée, le dragon, semblable au ver soyeux qui bâtit sa prison, se roule derechef sur lui-même, et se rendort ; bercé jour et nuit par quatre génies (*), en attendant le réveil des siècles et l'aurore d'un âge nouveau.

Assise au bord du lac infernal, esclave, par la force d'une incantation qu'aucune parole humaine ne saurait rompre, une jeune femme de beauté ravissante porte sur ses genoux la tête du monstre endormi.

Cependant, une multitude d'hommes et de femmes, effrayés de la chute du monde, s'étaient réfugiés au haut des montagnes ; ils furent chargés en pierres (**).

Cette métamorphose dura dix siècles, après lesquels ils furent rendus à leur forme première par le chant divin d'un oiseau lumineux. Leur postérité repeupla, durant le premier âge, le nord de l'Afrique, l'Espagne, les

(*) Les quatre points cardinaux.

(**). En euskarien *arritu*, de *arri*, pierre, *tu*, devenu, changé, métamorphosé en ; au figuré, terrifié, pétrifié.

Gaules, l'Italie, et probablement la Grèce; elle dispersa ses colonies dans l'Hindoustan et jusque dans la Perse, qui reçut d'elles son nom primitif d'Iran.

L'auteur de l'Itinéraire pense que ces aborigènes occidentaux étaient les Euskariens.

Le docte et infortuné Bailly montrait sur l'horizon du genre humain primitif, bien loin au-delà des Celtes et des Scythes, conquérants hardis, ravageurs féroces, et maîtres de la terre pendant la seconde antiquité, une grande nation que le lointain des siècles avait déjà changée en mythe historique, sous le nom de race ou d'*Enfants du Soleil*.

Ce trait de la Fable, ce détail particulier à l'histoire héroïque et poétique du genre humain, ce soleil père des Euskariens, cet Agneau des anciens jours, n'est que le mythe et le symbole de leur civilisation primitive.

Pour tout homme qui pense et réfléchit, pour tout philologue, la langue synthétique conservée et parlée encore aujourd'hui dans toute sa pureté par les montagnards euskariens, est une belle et vivante preuve de cette civilisation, détruite il y a bien des siècles par les peuples du Nord, race de géants, conquérants terribles, dans tout le Midi. A qui-

conque traiterait de rêve et de chimère ces réminiscences d'une époque lointaine, tombée pour nous dans un oubli profond, l'Itinéraire conseillera de mieux étudier la grande loi qui a présidé jusqu'ici au mouvement des races asiatiques et européennes, et l'histoire générale de l'humanité.

CHAPITRE XXXVIII.

La Mascarade.

Le mot mascarade ou déguisement en masque, en français, emporte toujours l'idée d'un faux visage de carton, ordinairement hideux ou ridicule, au moyen duquel on se donne un air terrible ou grotesque, admirablement relevé par un costume assorti au rôle du personnage que l'on veut jouer.

Plusieurs auteurs assez célèbres, — Huet, Grofius, etc., font venir masque de *masca*, sorcière, vieux mot gothique et lombard ; sous prétexte qu'un masque ressemble au visage d'une sorcière ; mais comme les sorcières, à l'époque où il y en avait en Europe, étaient vieilles et laides, on a bien pu leur dire au figuré, par allusion à leur laideur et aux travestissements de la sorcellerie, à la mascarade du Sabbat : Je te connais, vilain masque !

Ceux qui font venir masque du mot italien *máschera*, sont plus raisonnables et plus ingénieux, quoiqu'ils décomposent l'étymologie aussi mal peut-être que les Espagnols, qui traduisent leur *mascara*, par *mas cara*, un visage de plus, un second visage.

Toujours est-il que l'étymologie, bonne ou mauvaise, donne l'idée d'un visage de carton, dont on se couvre la face pour se déguiser. Le Basque n'aime point à se cacher le visage, même pendant le carnaval; un enfant qui a le visage sale, comme si on le lui avait barbouillé de suie ou de noir de fumée, est appelé *mas-carò* par dérision.

La mascarade des Basques-Souletins est un ballet dramatique, dont tous les acteurs sont costumés selon le rôle qu'ils doivent jouer, en dansant, devant le public. Aussi les Souletins ne parlent-ils guère de leur mascarade qu'au pluriel, en disant *mascaradac*, les mascarades: c'est un ballet, un opéra comique en plusieurs actes.

Cette danse paraît avoir attiré l'attention des étrangers depuis plusieurs siècles. Les Anglais, à l'époque où les Basques-Souletins vivaient libres sous le protectorat de leurs rois, eurent l'idée d'introduire la mascarade souletine dans leur pays. Des voyageurs nous ont dit avoir vu exécuter dans le pays de Galles

des danses qui ont quelque ressemblance avec celles du carnaval souletin.

Aujourd'hui que les joies du carnaval disparaissent de l'Europe, et que Paris lui-même est menacé de n'avoir plus avant longtemps de Mardi gras ni de descente de la Courtille, il ne faut pas s'étonner que, chez les Basques-Souletins, beaucoup moins gais qu'ils ne l'étaient autrefois, les mascarades de village à village soient beaucoup moins fréquentes qu'il y a trente ans. Nous en avons vu de très-brillantes dans notre enfance. Aujourd'hui, le peuple, dans le pays basque comme ailleurs, ne s'amuse plus : le siècle est aux affaires tristes et graves, aux pensées sérieuses. Est-ce un bien, est-ce un mal : l'Itinéraire ne se permettra pas d'en juger.

Entre les villages qui composent les circonscriptions naturelles de la vallée souletine, il y avait grande rivalité pour les mascarades du carnaval. L'on s'arrangeait de façon à n'en faire que dans trois ou quatre villages par année, de façon à ce que chacun d'eux pût avoir son tour ; chacune des trois ou quatre mascarades allait donner une représentation à tous les villages de la circonscription géographique, dans un rayon de trois ou quatre lieues. Cette distance était réglée sur l'aller et le retour des danseurs.

Quelque modeste que fût le village favorisé de la représentation, et ne fût-il composé que d'un petit nombre de feux, chacun se faisait un point d'honneur de faire fête à la mascarade : chaque père de famille, pendant les entr'actes, avait grand soin d'amener chez lui les fils de ses amis, prétendants quelquefois des jeunes filles de la maison, ou disposés à le deviner. La vigueur, l'agilité, la bonne grâce d'un danseur, et son amabilité, dans les intervalles d'une solennité de carnaval où les acteurs de la mascarade ne cherchaient qu'à briller de tous leurs avantages, ne sont point choses qu'une jeune personne dédaigne dans le pays basque, ni dans aucun pays. Les danses qu'on avait vues et les paroles dites faisaient leur impression ; il y en avait pour les yeux et pour le cœur, et il est permis de croire que la mascarade ne fut pas toujours inutile à des projets futurs de mariage.

La vérité est que ce genre de spectacle, dans les acteurs choisis pour les rôles qui ne conviennent qu'à la jeunesse, est une assez rude épreuve pour quiconque n'a pas reçu de la nature une santé parfaite et des jarrets d'acier. Vigueur et souplesse : dons inappréciables de la nature, chez des hommes appelés à vivre de leur travail de laboureurs et de pâtres, dans un pays de montagnes comme celui-là ; qualités qui trouvent leur emploi,

en paix et en guerre, dans toutes les circonstances de la vie que nous menons ici-bas.

Un message des chefs de la mascarade annonçait au village choisi, quelques jours à l'avance, le jour de la représentation ; ou plutôt, le programme de tout le carnaval était fixé et publié dès le premier jour, afin que toutes les familles de l'endroit eussent le temps de faire quelques préparatifs de bonne réception. Les Basquaises, qui sont dames et reines dans leur maison, n'auraient point trouvé bon qu'on se permit de les prendre au dépourvu. Quand on se met en joie et que la jeunesse prend d'innocents plaisirs, elle n'en saurait trop prendre : nous espérons que cette morale d'une douce philosophie n'alarmera pas les scrupules des bons curés que nous aimons. Les danseurs eux-mêmes n'auraient pas été bien aises d'arriver dans un village sans y être attendus d'un peu loin, et sans que l'on se fût préparé à les bien recevoir.

Dès le matin, la principale rue et la place publique du village, théâtre du ballet, attendent avec impatience l'heure de la grande représentation ; impatience naturelle aux jeunes filles, même ou surtout quand elles n'attendent particulièrement personne ; impatience des jeunes hommes, très-curieux de savoir jusqu'à quel point sera surpassé par leurs amis du voisinage, leurs rivaux d'amour peut-

être, le talent dont ils firent eux-mêmes preuve l'année précédente, ou qu'ils se proposent de mettre en évidence l'année qui viendra.

Dans un pays de beaux danseurs comme était et est encore la vallée de Soule, ce n'est pas un petit honneur que celui d'être placé aux premiers rangs, sous ce titre, dans l'opinion féminine. Mais la gloire d'être le roi de la fête et des mascarades dans la province, est une de celles qu'aucune autre ne saurait éclipser. Quelques Souletins, nous en avons connu, ont fait des efforts surhumains pour l'acquérir; et, dans l'ivresse de leur triomphe, beaux jeunes hommes qui furent longtemps pleurés, ils ont imprudemment compromis et perdu la vie. Un coup d'air fatal, une fluxion de poitrine, n'épargnent ni la couronne d'or et de diamants d'un roi, ni la couronne de fleurs d'un danseur de village.

A midi, heure solennelle, le couvert est mis; les *etheckandere* ou dames de maison ont pourvu à tout; les bons vins du pays et ceux de la Navarre espagnole venus par contrebande en dépit des douaniers, sont rangés en bataille sur la table du festin, qui ne sera célébré que dans plusieurs heures. Le maître du logis est grave, comme cela convient à son âge, mais il sourit en pensant aux mascarades où il fut acteur dans sa jeunesse, il cite les

noms des acteurs qui s'y rendirent célèbres, il ne manque pas de dire qu'elles étaient plus belles dans le bon vieux temps que de nos jours : en quoi le cher homme a raison, selon toute apparence ; et ses fils, toujours modestes et respectueux, se gardent bien de ne pas être de son avis.

Les jeunes filles évitent de se parer comme aux grands jours de la fête patronale du village ; il ne s'agit, en effet, que d'un divertissement de carnaval ; mais, sous un air de négligence, elles n'ont rien oublié de ce qui peut servir à faire ressortir leur bon goût naturel et leur beauté naïve : chacune d'elles veut plaire à quelque danseur, et elles sont disposées à les admirer tous. Nous parlons des danseurs jeunes, car il y a de vieux masques dans la mascarade et qui ne dansent pas, par exemple monseigneur l'évêque.

Le lever de la toile est tout fait d'avance, puisque le spectacle aura lieu au grand jour, sans quinquets, avec le soleil pour lustre. La mascarade souletine serait à l'étroit dans la salle du grand Opéra de Paris ; il faut à ces danseurs primitifs l'air des Pyrénées pour respirer à pleine poitrine. Des perspectives de carton, des terrains d'ocre jaune, des rochers et un ciel d'outre-mer Guimet peints en décors et pittoresquement éclairés au gaz, ne con-

viennent pas à leurs yeux sauvages. *Bosmen-dieta*, les cinq montagnes, cimes crénelées, sont à l'horizon espagnol; le mont Orhi, Panthéon sourcilleux, au front de granit, domine la vallée. Midi sonne. C'est l'heure : le spectacle va commencer.

En ce moment le curé du village, maudissant en bon prêtre les pompes et les joies du carnaval à cause des péchés qu'on y commet, s'est enfermé pour réciter son bréviaire : ou peut-être est-il absent dès le matin après la messe, et se sera-t-il réfugié chez le curé du voisinage, son ami.

Les échos de la vallée ont une grande sonorité ; un ou deux tambours se font entendre, et l'écho répète à tous les horizons leur battement, musical cette fois par la cadence et la mesure, comme s'il y en avait dix. Les détonations de pistolet et d'arquebuse accompagnent ce bruit : c'est le Tchingare de la mascarade, le roi des Bohémiens, *Bouhame-jauna*, qui annonce sa venue. Au détour du vallon ou sur la colline, le long d'un chemin qui serpente sous les arbres, les danseurs au costume blanc et rouge ont été aperçus, on a vu flotter la bannière du paysan, *Laboraria*, ce gentilhomme du second ordre souletin : bannière blanche ou tricolore selon l'époque et la dynastie qui règne. Le rideau est levé. Ce

n'est plus qu'un cri des gamins du village : La mascarade arrive ! Elle arrive en effet , ils l'ont vue de près et ils en donnent des nouvelles , comme beaux petits diables qui ont couru à perte d'haleine : il n'y eut jamais de meilleurs courriers.

CHAPITRE XXXIX.

La Barricade.

Mais quoi ! le Basque permettra-t-il qu'on fasse invasion chez lui sans opposer de la résistance ? C'est peut-être un ennemi qui se présente, avec la pensée de gagner les cœurs et de conquérir tout le village. Il faut savoir avant tout de quoi il est capable, s'il est digne d'être admis, et s'il saura vaincre la résistance qu'on lui opposera. Ce sont les dames qui sont les plus menacées, et l'on sait qu'elles ne se rendent jamais sans quelque petit combat. A mascarade, barricade.

Les danseurs font une petite halte à la distance voulue : quand on vient de loin, il faut reprendre haleine et rajuster son costume avant d'entrer en scène. Allez ! Le pas de marche et de danse est vivement attaqué par

l'orchestre, tambours et violons, mais surtout le galoubet, le *tchurula* souletin, flûte à trois trous, fifre joyeux. Le ménétrier fait briller son talent par des fioritures, ayant au bras le tambourin, cette lyre antique et primitive dont les cordes sont montées en accord parfait, harmonique, et qu'il frappe avec intrépidité d'une petite baguette pour marquer la mesure et guider le pied des danseurs.

Tout aussitôt sortent du village une trentaine de jeunes gens armés de fourches, coiffés de quelques vieux chapeaux de paille, le visage barbouillé de suie, et portant les jupes de leurs vieilles tantes par-dessus le pantalon; car il est censé que la barricade est dressée par les femmes, elle demande à être forcée : elle le sera, à grands coups de fusil et de pistolet, avec le cri de menace ou de triomphe des Basques, *zinkha, irrintzina*; après quoi les vaincus, fuyant en désordre, iront organiser barricade nouvelle devant la porte des notabilités du village et des magistrats de la municipalité. C'est un avant-goût de la représentation qu'on leur donne, un défilé que la mascarade exécute sous leurs fenêtres pour leur faire honneur.

Et comme il est de règle entre Basques, que le premier acte de politesse et de bienvenue est d'offrir à boire au visiteur, c'est la dame de la maison ou ses filles qui président

à la buvette. Les jeunes danseurs ne boivent que très-peu, l'un après l'autre, car la danse va toujours son train et la mascarade, le pied une fois levé, ne s'arrête plus jusqu'à son arrivée dans la place publique du village. L'évêque, quelque paysan facétieux et voltairien, boit copieusement, *papaliter*; il est porté par son âne. Les deux mendiants, *Eskeliac*, image de la gueuserie organisée dans toute l'Europe au moyen âge, boivent en véritables gueux qu'ils sont, l'homme et la femme: on ne demande pas qu'ils aillent droit, ni qu'ils dansent avec élégance, mais ridiculement. Nous en avons vu, qui s'acquittaient de ce rôle à merveille: il aurait fallu le crayon d'un Calot pour les croquer.

Le défilé de la mascarade est vraiment original, pittoresque (adjectif favori que le lecteur nous pardonnera de faire revenir souvent, puisque nous y sommes condamnés tous les deux, et qu'il sert de titre à l'Itinéraire). Profitons de l'occasion de la passer en revue, sous le feu et les coups de fourche des barricadeurs; bientôt nous ne la verrons plus en scène que par groupes: le coup-d'œil d'ensemble n'est pas à négliger. La musique est au centre de la parade, derrière la bannière que fait flotter l'acteur-paysan, le *Laborari*.

Le premier qui s'avance est le *Tcherrero*. Petit chapeau ou toque emplumée, veste

bariolée, faite de pièces et morceaux de toute couleur; recousus en guise de mosaïque; ceinture de clochettes, d'où tombe en rond jusqu'à mi-cuisse, un chasse-mouche, cotillon volant, dont les franges voltigent avec le danseur; des bas, dont l'un est blanc, l'autre rouge, chaussure à l'avenant: tel est le costume du seigneur *Tcherrero*. Il a en mains un balai de crins à long manche: son rôle est de balayer en dansant le terrain que doit parcourir la mascarade. Les clochettes battent la mesure sur ses hanches, son balai a une puissance magique pour faire vider la place aux spectateurs, il devient magnifique quand l'acteur fait mine de balayer la barricade avec ses fourches. Le rôle du *Tchererro* n'est pas l'un des moindres de la mascarade; il y faut un beau danseur.

Vient un acteur qui ne danse pas: c'est le berger, *Artzaña*, en pannetière et houlette: un ou deux petits enfants, de blanc tout habillés, marchent à son côté: ce sont les agneaux, fleurs de la bergerie, ornement du bercail, dont la chair est tendre, et que l'ours indigène des Pyrénées, l'ours noir, aime tant à dévorer.

Derrière les agneaux, comme on sait, marche toujours l'ours: on ne voit point de loup dans la mascarade souletine. Le loup est un animal vil et féroce qui n'a rien d'artiste

dans son âme de loup ; on n'a jamais pu l'appivoiser ni lui apprendre à danser.

L'Ours souletin, *Hartza*, est toujours superbe ; — il faut voir comme il sait danser, celui-là ! Les Alpes n'ont pas de Savoyard assez hardi pour lui donner, à coups de bâton, des leçons de valse. L'Ours est un animal très-fort, l'acteur qui le représente est d'ordinaire l'Hercule du village, aux jambes torses, aux longs bras. Pauvre berger ! Pauvres agneaux ! Vous aurez là un ennemi redoutable, dans une mascarade qui ne reçoit pas de chiens.

Derrière l'Ours, contraste admirable, nous ne dirons pas s'avance, ni danse, mais voltige, bondit, pirouette en mesure, l'écuyer danseur, le *Zamalzain*. Toque indescriptible, coiffure de zéphir couronnée de perles et de stras imitant le diamant, ornée de rubans qui retombent sur les épaules et le long du dos à ce joli garçon, un danseur incomparable ; brodequins basques, chaussure élégante et légère, bas blancs à jarrettières rouges, culotte blanche et veste rouge : tout ceci n'est que le menu d'un costume traditionnel, dans lequel le pantalon blanc n'est admis que par abus : la pièce importante est le cheval qui porte le danseur.

Ce cheval d'osier a un poitrail et une croupe arrondie, que recouvre une housse rouge de soie à franges ; c'est un bidet aérien portant un grelot d'argent, avec sa petite tête noire

et sa crinière arquée ; il n'a point de jambes, mais des ailes. Les rênes que le danseur tient de la main gauche, et le fouet qu'il fait claqueter de la main droite, lui servent à faire caracoler la bête avec lui ; il danse, il tourbillonne, et toute la largeur du chemin n'est pas de trop pour les évolutions qu'on lui voit exécuter. La housse de soie va à la hauteur des genoux, on ne voit que les pieds du danseur, on les voit à peine, il semblent ne pas toucher terre ; le *Zamalzain* est toujours en l'air. Ce rôle, sur les planches de l'Opéra de Paris, et avec l'air souletin, accompagné comme il peut l'être, exciterait des applaudissements frénétiques : pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vu.

Le *Zamalzain* représente la chevalerie navarraise : il est suivi par le groupe des piétons, les masques du second ordre souletin, par les *Kukuillero*, dont le nom vient de *kukula*, crête, car leur toque enrubanée est une crête brillante que les longs cheveux des danseurs font ressortir : cheveux et rubans qui flottent de concert. Ce sont les vrais coqs de la mascarade. Vêtus de la même manière que le *Zamalzain*, ils dansent, ils gambadent à sa suite, deux à deux, au nombre de douze quelquefois, un léger caducée à la main. Les plus jeunes et les plus lestes sont choisis pour cet emploi.

Maintenant, voici venir gravement, la canne à la main, l'épée au côté, en chapeau français, en habit noir, culotte noire, bas noirs et souliers à boucles, en costume de cour de Licharre, le monsieur, le chef militaire et le juge-né du pays, l'homme de qualité, le gentilhomme du premier ordre souletin, c'est-à-dire un masque, le représentant des juges et chefs créés par la coutume de la province, *Jaouna*, avec sa demoiselle ou dame, *Anderia*.

A côté du *Jaoun*, l'aiguillon à la main gauche, signe distinctif de ses travaux agricoles, et portant au bras droit la bannière, symbole de sa vieille indépendance, du droit de paix et de guerre qu'il avait, et de sa valeur dans les combats, marche le paysan, *Laboraria*, avec lui la paysanne, *Laborarisá*.

Que reste-t-il à représenter, dans une mascarade où toutes les classes de la société d'un pays auront leurs acteurs? D'abord les seigneurs Bohémiens, car le Tchingare est le roi des vagabonds et des parias de la terre, *Bouhame-jaounac*, et les Bohémiennes, *Bouhamesac*. Puisque les Basques-Souletins en ont toléré quelques-uns dans leurs montagnes, ils ne pouvaient se dispenser de les faire figurer dans leur ballet dramatique.

Le Bohémien est plus criard que brave; aussi porte-t-il un sabre de bois, avec des barres



noires, marquées en croix par un fer rouge. Chacun des Tchingares a un fusil en bandoulière; c'est l'artillerie de la fête; car il n'y a point de bonne fête de carnaval pour le Souletin sans coups de fusil et sans tambours. L'air de la danse des Bohémiens est celui de leur chanson.

*Thochaz amoureux nintzanian,
Halzez nian espala.*

« Quand j'étais amoureux de Tocha, j'avais une épée en bois d'aune, un sabre de bois, une batte d'Arlequin. »

L'esprit militaire et un peu querelleur du Basque, se révèle jusque sous le masque d'un vil Zingaro. Les Bohémiens de la mascarade souletine sont des Arlequins métamorphosés en mousquetaires verts. Le *Jaoun* de la tribu, ce jour-là, est un Tréville, un d'Artagnan; ils sont trois ou quatre. Leur large bérêt est orné de broderies rouges et vertes : le havresac qu'ils ont au dos semblerait dire qu'ils jouent un rôle de maraudeurs plutôt qu'un rôle de soldat dans la mascarade; mais maraudeurs redoutables, de ceux-là qui détroussent les passants au coin d'un bois.

Rien ne saurait être comparé à l'air de forfanterie et de menace avec lequel ils brandissent leurs battes. Ils tirent leur coup de

mousquet, en gens qui n'ont pas peur que le fusil éclate par trop de poudre, et qui ont besoin de faire un terrible bruit.

Les Bohémiennes sont ravissantes, ayant eu soin de se faire raser de très-près; ce qui ne les empêche pas d'avoir un teint mâle et barbu. Elles ont deux poches à leur tablier; dans l'une, une brosse, pour brosser les passants, et dans l'autre un pistolet, qui joue souvent son rôle dans la mêlée. Les Bohémiennes, étant femmes, n'ont pas de galanterie à faire aux demoiselles du village; elles leur parlent avec tout le respect que doit une paria aux filles de bonne maison. Elles ne manquent de respect qu'aux hommes et aux messieurs. Ceci est un privilège de leur sexe.

Elles vous brossent d'un air caressant; il n'est pas défendu de leur donner une pièce d'argent pour la peine. Bohémienne prend de toute main. Que si quelqu'un, par caprice ou par avarice, voulait se dérober aux vergettes, il n'a que la ressource de fuir, avec la certitude d'être bientôt rattrapé. La Esméralda souletine est une grande coureuse.

Après les Bohémiens vient le maréchal-ferrant avec ses garçons. Le *Zamalzain* danse avec tant de furie, que son coursier agile aura bientôt besoin d'être ferré. Est-il un pied au monde qui puisse résister longtemps à ce rude

exercice? Mais, en attendant qu'il aille mettre un fer au cheval du *Zamalzain*, le Maréchal de la mascarade est tout disposé à vous rendre le même service. Et si vous n'avez pas l'intention d'en payer le prix, dites que non, cela suffira; ou fuyez, ce qui est plus carnavalesque: le Maréchal vous rattrapera.

Le lecteur comprend combien les scènes de ce genre sont de nature à faire rire les spectateurs de la mascarade, en un jour de folie.

Le Basque-Souletin n'a aucune vocation pour le métier de chaudronnier; cependant le chaudron est un ustensile de cuisine fort utile, surtout dans un pays de bergers, où le lait abonde et où l'on fait d'excellents fromages. D'estimables Auvergnats exercent cette profession dans le pays de Soule; ils estropient la langue basque à l'auvergnate, et parlent français avec l'accent de leur province natale. Le chaudronnier d'Auvergne est l'une des caricatures de la mascarade souletine.

Le français d'un chaudronnier de Chaint-Flour travesti par un Basque-Souletin, qui l'écorche doublement à sa manière, en carnaval, entre deux vins de Navarre, forme une de ces langues inénarrables dont le comique devient idéal, quand le masque a de l'esprit; il en a souvent. On a soin de choisir pour ce rôle l'individu le plus facétieux du village,

l'un de ces farceurs impayables de naïveté et de gravité, devant lesquels on peut se laisser mourir de rire sans qu'ils en perdent leur sérieux.

Les Basques, pendant les guerres aquitaines, ont défendu l'Auvergne contre les Francs; ils mirent garnison à Clermont, si l'Itinéraire a bonne mémoire. Forcés de se rendre ou de périr, les hardis Vascons mirent le feu à la citadelle et se précipitèrent dans les flammes de l'incendie, avec des cris, la hache à la main. C'est ainsi que les montagnards aimaient à poser les armes, toutes les fois qu'ils n'étaient pas victorieux. Vous voyez donc, lecteur, que le Souletin et l'Auvergnat sont de vieilles connaissances et de vieux amis. Pardieu! disait le Basque en ce temps-là: voilà des chaudrons très-bien confectionnés. Il m'en faudrait de pareils pour faire cuire mon lait et fabriquer mes fromages. Venez passer une saison de l'année dans notre jolie Soule; on vous paiera ce qu'il faut, et vous reviendrez en Auvergne, porter vos économies à votre femme.

Ainsi fut fait: les relations établies alors, durent depuis dix siècles. Le chaudronnier de la mascarade souletine a un large chapeau et de monstrueuses lunettes; il s'appelle monsieur *Obergni*; il est savant, il sait écrire et parle comme un livre; moins bien cependant

que l'énorme livre de comptes courants qu'il a sous le bras. Une corne de chèvre lui sert de plume, il prend son encre partout où le carnaval lui inspire d'en chercher, dans un verre de vin par exemple : il fait des chiffres. Quel arithméticien ! Vous me devez dix-huit francs et vous me remettez quatre pièces de cent sous : 5 et 5 font dix, et 5 font 15, et 5 font 20. Je retiens deux, c'est la règle, et je vous remets zéro.

Monsieur Obergni est toujours créancier de toutes ses pratiques ; il y a un compte arriéré qui fait son désespoir : c'est le prix de certaine réparation qu'il fit à certain chaudron fêlé, il y a quarante ans, et que les dames de la maison ont le mauvais cœur de ne pas lui payer. Cela n'est pas juste, car il avait consciencieusement travaillé : il s'en vante.

Viennent enfin, par groupes dansants, les différents corps de métiers.

L'Évêque sème les pardons et les indulgences ; il dit à chacun ses péchés, et déclare que personne n'est digne d'avoir sa bénédiction ; il en distribue cependant quelques-unes.

A vrai dire, pour notre part, nous n'avons vu qu'une seule fois ce rôle dans une mascarade souletine.

Les deux *Eskele* ou mendiants ferment la marche. Ils n'auront aucun rôle à jouer dans

le ballet ; ils ne sont là que pour faire nombre et représenter la gueuserie des derniers siècles et les pompes de la Cour des Miracles.

C'est ainsi que l'on arrive à la place publique du village. Le prologue de la pièce est terminé.

Vous croiriez que le *Zamalzain* doit être fatigué, car il a fait une entrée bien brillante. Qui pourrait dire jusqu'où il s'élève en dansant ! Quelquefois, et nous ne le dirions pas si nous ne l'avions vu faire à Tardets, il saute en cadence, ou plutôt s'enlève à la hauteur d'une fenêtre du premier étage, pour saisir avec les pieds un mouchoir de poche qu'une belle demoiselle tenait à la main. Imprudent jeune homme, il brilla si bien pendant ce long carnaval, et, dans son ardeur pour la danse, il abusa à tel point des forces dont la nature prodigue l'avait doué, qu'il tomba malade de fatigue et mourut phthisique un an après.

CHAPITRE XL.

La Farandole.

Les habitants du village, à leur tour, sont invités à danser par la mascarade : la danse que l'on choisit est la plus simple de toutes, elle a un caractère de fraternité publique, quelque chose de gai et de grave tout à la fois : *farandole* où les danseurs des deux sexes se tiennent tous par la main, et qui serpente en tout sens dans la place, au bruit des fifres, des violons et du tambourin. Le *Jaoun*, le seigneur ou gentilhomme de la mascarade, va inviter l'une des plus nobles demoiselles de l'endroit, pour ouvrir avec elle ce menuet populaire. Le *Laborari* ou paysan en fait autant de son côté, et va rendre le même honneur à l'une des premières jeunes filles du second ordre souletin : le *Zamalzain*, les *Kukuillero*, le

Tcherrero, les *Bouhame-jaoun*, tous les premiers rôles de la mascarade font aussi leur choix, toujours calculé selon les règles de la courtoisie, et les égards que l'on doit aux divers propriétaires du village. L'on s'arrange de façon à ce que tout le monde soit satisfait. Et lorsque le petit orchestre de la mascarade, avec le premier coup de tambour, marque le premier pas de danse, et que la farandole s'ébranle, s'agite, ondule, sans cris, sans autre bruit que celui de la musique, l'observateur charmé de ce spectacle, dira tout d'abord : — Voilà bien les Basques ! Ceci n'est qu'une danse de paix et d'amitié.

L'Ours danse avec majesté, le Berger n'est pas alarmé de ce voisinage ; les agneaux sont avec l'Évêque ; il n'y a que Sa Grandeur carnavalesque qui ne danse pas ; elle bénit la farandole.

Mais tout n'est pas fini : nous n'en sommes encore qu'à la première partie de la représentation. Le parterre est déjà au grand complet ; toutes les places réservées sont occupées, aux fenêtres des maisons voisines. Le ballet va commencer ; les actes vont se suivre dans le même ordre que le défilé de la mascarade. C'est le *Tcherrero* qui doit, le premier, marquer les limites de la scène, par une danse circulaire. Les détonations de la

mousqueterie des Bohémiens et l'orchestre donnent le signal ; il part d'un pied léger, saute, pirouette, en traçant un premier cercle à l'aide de son balai de crins. Le cercle s'élargit, à mesure qu'il continue cette évolution, menaçant les têtes d'homme, balayant les pieds des jeunes filles, sans négliger les plus jolies, avec des mines qui font rire, des pas galants qui le font admirer. Puis, quand le cercle s'est suffisamment agrandi, et qu'il n'y a plus à craindre qu'il se resserre, chacun étant bien placé, le *Tcherrero* revient au centre. A lui, en ce moment, de justifier sa réputation de bon danseur, car il en a une. Il est applaudi.

CHAPITRE XLI.

L'Ours.

Le second acte est plus dramatique : c'est peut-être celui qui impressionne le plus fortement une grande partie de l'assistance, car le sujet se rattache aux émotions les plus vives de la vie des bergers dans les montagnes souletines. *Artzaña* et ses jolis petits agneaux, *achouriac*, entrent en scène d'un côté, et de l'autre, messire Ours. Le pâtre a une hache sur l'épaule; c'est son arme d'attaque et de défense, toujours respectée dans la mascarade, parce que l'invention du ballet dramatique précéda de bien des siècles celle des armes à feu.

De peindre au lecteur la lutte qui s'établit endansant, entre l'ours et le pâtre, les feintes,

les attaques, les coups portés, les grognements formidables du *Hartz* irrité, affamé, et les petits agneaux blancs qui fuient ses atteintes, et le berger qui vient toujours à leurs secours, lesté, intrépide : le lecteur intelligent devine de lui-même tous les incidents de ce tableau. Le *Hartz* est vaincu, il bat en retraite, il s'enfuit. Mais, ô imprudence de la victoire ! Pendant que le berger célèbre son triomphe, l'un des agnelets s'éloigne de son protecteur : l'Ours, qui le guettait, s'élance sur lui, le prend, l'emporte et disparaît. Désespoir !

Au bout d'un instant, l'Ours a déjà regagné sa montagne, c'est-à-dire il grimpe par une fenêtre ou lucarne, sur le toit de quelque maison voisine. C'est là qu'on le voit, tenant entre ses pattes le pauvre agneau qui bêle, ou quelque gamin, caché dans le grenier, bêle pour lui. Cri terrible du berger, salve de mousqueterie bohémienne. Aussitôt le pâtre va au secours de son agneau par le même chemin que l'Ours. Les voilà tous les trois au haut du toit ; le combat s'engage, et, par malheur, l'agneau glisse, roule, tombe dans la rue. Hélas !

Heureusement ce n'est qu'une belle poupée habillée d'une peau d'agneau, un agneau de bois ou de carton. Cela soulage les spectateurs, et telle jeune fille qui prenait la chose

au sérieux, qui allait pleurer, éclate de rire. Tel est le dénouement du second acte. Inutile de dire que l'imagination des acteurs varie et change les incidents, à chaque représentation nouvelle de la mascarade. Il ne faut pas se répéter.

CHAPITRE XLII.

Le Zamalzain.

La danse des *Kukuilleros* et celle des divers corps de métiers n'a rien de dramatique dans la mascarade. La scène du *Zamalzain*, celle des Bohémiens et de l'Auvergnat, seules, sont exécutées sur un air particulier qui leur a été traditionnellement conservé par la musique souletine. Nous disons scène, comme si nous parlions d'un opéra comique euskarien ; on n'y danse pas seulement, on y chante des chansons, et monsieur Obergni, occupé à régler ses comptes, pendant que ses aides-chaudronniers travaillent à réparer des chaudrons, Dieu sait comme ! monsieur Obergni parle beaucoup. Son rôle ou son *papel*, comme disent les Espagnols, est embelli à chaque représentation. L'Auvergnat de la mascarade

souletine est un grand improvisateur ; il ne lui manque que des sténographes.

Nous avons dit musique souletine , comme si nous disions musique basque : ce mot n'est pas glissé sans intention. En effet , les Euskariens de l'antiquité avaient leur musique nationale, diatonique, primitive, dont les règles, s'il faut en croire quelques maîtres de la science , appartenaient à une méthode dont les Chinois, les Grecs, et après eux les modernes, n'auraient recueilli que les débris. L'abbé Roussier fait remonter cette méthode aux Egyptiens. Sans chercher à mettre ici une érudition plus ou moins conjecturale , en matière de mélodie et d'harmonie , disons que les anciens Basques n'étaient pas dépourvus d'instinct et de génie musical. Tous leurs airs, il est vrai , sont ramenés à une mesure de danse ; mais il y a tel *zorzico* biscayen ou guipuzcoan, que les grands compositeurs modernes n'ont eu besoin que de métamorphoser en andante majestueux , pour en faire un grand air de leurs opéras les plus célèbres.

Tandis que nous faisons cette remarque à Paris , de grands artistes espagnols la faisaient de leur côté à Madrid , et c'est par eux que l'observation faite nous a été confirmée. Les hommes de génie sont pillards ; ils prennent leur bien où ils le trouvent , et ils sont quelquefois plagiaires autant que créateurs.

Le Basque ne goûte pas volontiers ce que l'on appelle la poésie en prose ; dès qu'on rime les vers en mesure, pour le plaisir de l'oreille, il veut qu'on les chante ; du moment qu'il entend chanter, il a toujours envie de danser. C'est des bardes euskariens qu'il est vrai de dire, avec les poètes de l'antiquité classique : Je chante l'amour, les combats, etc.

L'air du *Zamalzain* est joué par l'orchestre de la mascarade souletine avec un entrain merveilleux ; l'on voit tout d'abord que la musique en est toute fière, et que l'assemblée s'attend à des prodiges de la part de l'acteur. Deux opérations partagent la scène du *Zamalzain*. Il a usé ses brodequins à force de danser ; il s'agit de le ferrer dans toutes les règles. Le Maréchal, le fer et les tenailles dans une main, le marteau dans l'autre, et ses deux aides qui le seconderont, se mettent en mesure de chausser l'hippogriffe. Mais il faut se baisser pour lui prendre les pieds, il faut s'éloigner lestement quand il fait des ruades en cadence ; dans ce jeu croisé de mouvements que font les quatre acteurs de la scène, le *Zamalzain*, effrayé, danse sur la tête de ses persécuteurs. Chaque fois que le Maréchal lui présente son large dos, l'hippogriffe va dessus, et s'élance en pirouettant, comme s'il allait s'envoler au ciel : quand il retombe,

chacun craint d'être écrasé. Ce jeu dure assez longtemps.

L'opération ne réussirait jamais, si le *Bouhame-jaoun* et sa bande, gens naturellement sorciers, maquignons et tondeurs de mulets en Espagne, ne venaient au secours du maréchal-ferrant. Ils viennent, ils arrivent, en tirant des coups de fusil. Au bruit de cette artillerie, le *Zamalzain*, effrayé, danse avec folie; mais il a beau faire, il faut plier devant la force et subir sa destinée : il doit être ferré, il le sera.

Tant de contrariété mérite une récompense. Le Maréchal lui présente l'avoine dans son tablier; il la dédaigne. L'hippogriffe a soif, il faut lui donner à boire; il boira. Et comme, ici, c'est une danse de triomphe qui va commencer, les *Kukuillero* se mettent de la partie; infanterie olympique, les dieux venant faire escorte dansante à leur cavalier. Un petit verre, rempli jusqu'aux bords d'excellent vin rouge, est placé au milieu de la scène circulaire. Le *Zamalzain*, les *Kukuillero* dansent autour de l'abreuvoir; le maréchal-vétérinaire danse avec ses tenailles, son bonnet de laine rouge et son tablier de cuir; le *Bouhame-jaoun*, carabine et havre-sac au dos, danse en brandissant son sabre de bois. Ce ballet devient charmant dans une mascarade bien composée.

Mais, désormais, personne ne chagrine le *Zamalzain*, tout le monde veut lui plaire, au point que les acteurs, faisant cercle autour de lui, ne font bientôt plus que piétiner sur place, pour ne pas distraire l'attention des spectateurs, pour laisser au *Zamalzain* l'honneur de danser seul, et pour l'admirer avec tout le monde. Il mérite d'être regardé.

Vous pensez bien, lecteur, qu'un cheval aérien ne boit pas son vin parfumé comme les chevaux de la montagne boivent l'eau du torrent. Celui du *Zamalzain* a une ronde croupe d'osier très-légère sous la housse de soie rouge qui la reconvre; sa petite tête noire, à grelot d'argent, et son encolure font avec la croupe soyeuse un mouvement de bascule, en bas, en haut, à droite, à gauche, balancement continu, que le *Zamalzain* dirige avec les rênes, en cadence, selon les règles qu'un goût naturel inspire à tout habile danseur, pour le plus grand plaisir des regardants. L'hippogriffe flaire plusieurs fois le verre; et comme si l'odeur du vin lui déplaisait, il se cabre: quels bonds! quels écarts! Lorsque la soif l'emporte, et qu'il est temps de boire, *Zamalzain* pirouette, tourbillonne, on peut le dire, sur le verre, sans le voir, mais avec des pas de danse si rapides, que c'est merveille de constater qu'il ne le brise pas vingt

fois entre les pieds. Il s'arrête enfin, prend le verre à la main et le porte à ses lèvres.

Battements de mains, cris d'enthousiasme, et quels cris ! salve de mousqueterie : *Zamalzain* boit !...

Aussitôt recommence le ballet général ; le Bohémien, le Maréchal, quatre des acteurs les plus grands et les plus forts de la mascarade présentent leurs mains ouvertes au *Zamalzain*. Il danse d'abord comme qui ne comprend pas, ou qui refuse de faire ce qu'on lui propose : il se décide enfin, les huit mains se rapprochent, se croisent ; l'hippogriffe, comme un cheval ailé qu'il est, se pose dessus d'un premier bond, enlevé du même coup par les mains robustes à hauteur des bras, et lancé dans l'espace, d'où il retombe en parachute de soie, quelquefois de vingt pieds de hauteur.

Roi de la mascarade et de la danse : *Zamalzain* !

Avec cette différence, que les rois montagnards de Navarre n'ont jamais exécuté de ballet que les armes à la main, pour faire danser les Arabes-Maures, c'est à peu près ainsi que les Ricombres les montraient au peuple, debout sur un bouclier, au moment de leur proclamation.

CHAPITRE XLIII.

Bouhame-jaouna.

Mais quel est cet air de danse, trivial, mais gai dans sa monotonie, que l'orchestre de la mascarade attaque avec des crescendo vraiment carnavalesques ? C'est le chant de la tribu du Tchingare tapageur ; elle fait invasion sur la scène avec toute sa bande de Bohémiennes, femmes adorables, quoique un peu libres. Pour le coup, Aldéboran peut s'attendre à ne pas vivre une minute sans querelle, et à être brossé, vergeté de la tête aux pieds. L'on verra des duels à grands coups de sabre de bois, et des mariages pittoresques. Tous les couples sont assortis. Au bout d'une longue perche est promené un pot d'argile, un pot-au-feu. On tire sur lui à balle, et si le coup ne réussit pas dans le tumulte d'une danse indescriptible,

on laisse tomber le vase à terre : gare dessous ! Le pot d'argile se brise en éclats ; on ramasse, on compte religieusement tous les morceaux : autant de fragments, autant d'années de sacrement. Ce mariage bohémien nous semble beaucoup plus moral que celui du treizième arrondissement de Paris, où les époux ont le droit de divorcer quand il leur plaît.

Ce ne sont plus que noces et festins dans le tohu-bohu des Tchingares. Nous le disons naïvement, et chacun conviendra de cette vérité, pour peu que le ballet soit exécuté tel qu'il nous est arrivé de le voir en bon train quelquefois : quiconque n'a pas vu quinze Souletins déguisés en Bohémiennes, sans masque, danser en jupons, le mouchoir à la tête, n'a rien vu.

Le Tchingare a les passions très-vives ; il n'y a pas de bonheur sans nuage en ce monde, ni d'amour sans jalousie. La Reine des Bohémiens, la fiancée du grand chef, a charmé un autre chef moins puissant, mais plus jeune ; elle penche pour celui-ci. Toute femme, ce dit le proverbe, est légère, et même la Bohémienne. Va-t-on se disputer la reine de la tribu, la batte à la main ? Non pas cela ; le mari est bon prince. Il offre à son rival de jouer sa femme avec lui, en roi qui se croit sûr de gagner la partie ; les fragments de pot cassé tiendront lieu de palets. Les Tchingares, tout en

dansant, jouent la Bohémienne, qui les jouera tous les deux : l'amant gagne la partie, ainsi que cela arrive quelquefois dans la mascarade humaine ; le mari, pour se venger, lui tire un coup de carabine dans la cuisse, le blessé tombe, mais il n'est pas encore mort.

Alors les lamentations orientales des Bohémiennes ! Alors les larmes d'Esméralda, beauté ordinairement très-brune. On relève le blessé mourant ; et c'est la Reine elle-même qui panse sa blessure, en lui serrant la cuisse avec un foulard vert. Et comme l'amour, en tout temps, fit des miracles, et qu'on lui attribue la vertu de ressusciter les morts, voilà le jeune *Tchingare* sur pieds, boitant d'une jambe, et bientôt dansant avec fureur comme tout le monde.

Ballet général.

La fête se termine par des festins et par un bal de village qui dure jusqu'à la nuit.

Cependant, il faut revenir chez soi ; la mascarade a quelquefois plusieurs lieues à faire, il y a des nuits sombres, les chemins de la Soule sont escarpés, et les rochers glissants. L'itinéraire n'a qu'un seul accident à donner en exemple aux mascarades à venir ; celui d'un *Hartz* qui avait trop bu d'un coup et qui n'y voyait plus clair. Il se laissa tomber dans la rivière Saison ; mais les agneaux

qu'il avait tant voulu mettre en pièces et dévorer, ayant jeté le cri d'alarme, on vint au secours, on le repêcha sans filets : ce qui le préserva de la noyade.

Nos lecteurs de Biarritz seront charmés d'apprendre quel fut l'heureux dénouement de cette chute d'un Ours vénérable de la Haute-Soule, sauvetage qui nous dispense de leur dire, les larmes aux yeux, en finissant ce chapitre :

— Priez pour lui !...

CHAPITRE XLIV.

La Pastorale.

L'auteur de l'Itinéraire, dans ce chapitre, ne fera que raconter ce qu'il a vu, il ne rapportera que les paroles que tout le monde peut entendre dans la Soule, chaque fois qu'il est question de jouer une tragédie dans quelque village.

Les Basques, parlant à leurs concitoyens, race d'hommes réputés nobles parce qu'ils étaient libres, les appellent toujours messieurs ou seigneurs, *Janac*. La parole est à un orateur de village souletin, présidant une assemblée de jeunes gens : c'est quelque abbé défroqué qui n'avait aucune vocation pour l'état ecclésiastique, et qui déserta le séminaire pour redevenir paysan. Il sait le latin, le grec, et fait quelquefois des digressions

historiques que ses auditeurs ne comprennent pas très-bien. Le Basque-Souletin, qui n'a pas lu l'histoire et qui n'a jamais rien étudié dans les livres, n'est pas fort sur la chronologie,

— Messieurs, dit l'orateur à ses amis du village, j'ai rêvé la nuit passée que j'étais un Juif illustre: j'ai été tour à tour Abraham et Moïse. Mon voisin de droite que voilà, avec une taille superbe et une barbe rousse, m'est apparu en songe, métamorphosé en bœuf. J'ai reconnu en lui le célèbre roi de Babylone Nabuchodonozor.

Éclats de rire.

— J'ai rêvé que mon voisin de gauche, gros et gras, qui a le teint le plus rouge et l'embonpoint le mieux fleuri, était Bacchus, le dieu du vin et le conquérant de l'Inde. Cet autre gaillard, que je vois en face de moi, était Astiage: mon petit cousin, qui n'a que quatre pieds de taille et qui penche la tête à gauche, était Alexandre-le-Grand.

Nouveaux rires.

— Pour vous autres, messieurs, vrais chrétiens et bons apôtres, qui êtes par-là derrière, vous représentiez saint Pierre, saint Jacques, saint Alexis, saint Roch et son chien.

On rit plus fort : un interrupteur dit à l'orateur :

— Tu n'as vu aucune sainte ?

— J'en ai vu plusieurs. Je passe sous silence sainte Agnès, sainte Catherine et sainte Hélène. Les malheurs de sainte Genviève m'ont arraché des larmes ; mais la sainte du paradis que je préfère à toutes, est sainte Engrace, parce qu'elle est Basquaise.

L'interrupteur :

— Et toi, tu seras Jean de Calais ou Jean de Paris.

L'orateur :

— Je serai tout ce que l'on voudra, et même je ne serai rien du tout, si vous trouvez que ce rôle me convient davantage. Mais voyons un peu : nous sommes ici pour prendre une délibération sérieuse. Quel est celui d'entre vous qui a envie d'être Clovis, roi de France ? On demande quatre frères de bonne volonté pour représenter les Quatre Fils d'Aymon ; ils auront le plaisir de voyager devant le public, tous les quatre montés sur le même cheval : c'est très-original et on ne peut plus agréable.

Hilarité générale.

— Nous n'avons que l'embarras du choix. Voulez-vous Thibaut, Godefroy de Bouillon,

Richard duc de Normandie? Préférez-vous les Tures? Vous avez Mustapha, grand sultan. Vous faut-il des empereurs? Prenez les douze Pairs de France, Charlemagne ou Napoléon. — J. P. Saffores, le Tardisien, et le plus distingué de nos auteurs dramatiques, nous servira de professeur : vous savez que sa réputation, dans notre pays, égale, si elle ne la surpasse, celle d'Agie de Tardets, de Goyhéneix d'Alçay et de Laxague de Lichans. J'omets les autres, dont les noms sont aujourd'hui oubliés, parce que leurs pièces n'ont pas été conservées avec tout le soin nécessaire. Peu de gens savaient écrire en Soule, il y a trois cents ans.

L'interrupteur. — Mieux vaudrait que l'on n'eût jamais rien écrit. Je préfère au papier une feuille de persil.

L'orateur. — Et moi aussi, surtout quand le papier est timbré. Mais il a son utilité. Par exemple, si l'on n'avait jamais eu de parchemin ni de papier, il aurait été impossible d'écrire des *pastorales* et de copier les rôles que l'on distribue aux acteurs de la pièce.

L'auditoire prend cette réflexion profonde en considération.

L'interrupteur. — Je ne sais pas lire l'écriture, et je crois que tous les camarades sont dans le même cas que moi.

L'orateur. — On vous lira vos rôles, afin

que vous puissiez les apprendre de mémoire.

Là-dessus, le jeune homme le plus naïf de la réunion fait une découverte :

— Tiens, tiens, dit-il, je comprends maintenant l'histoire du faiseur de songes. Il n'a fait que passer en revue les titres des pièces que nous représentons sur un théâtre. Tout ceci revient à dire qu'il y a aujourd'hui dans le village foule de jeunes hommes en état de jouer un rôle, et qui désirent briller dans cet emploi. L'on vient nous proposer de jouer une *pastorale*.

La *pastorale*, *phastorala*, mot que les Souletins ont francisé par navarrisme, ne peut se traduire en français par que le mot tragédie: il vient de l'adjectif latin *pastoralis*, pastoral ou de berger, de pâtre. Ce titre de la tragédie souletine, naïvement adopté par les montagnards, semble avoir été fourni par les Romains: il ne signifie pas que la pièce que l'on jouera, aura pour sujet les scènes de la vie champêtre, mais, simplement, que les acteurs chargés de représenter la pièce de théâtre seront tous des paysans et des bergers de village.

Guidé par la tradition locale, mais surtout par la nature et l'esprit des pièces qui composent aujourd'hui le répertoire du théâtre souletin, en parlant de cette littérature en 1836, l'auteur de l'Itinéraire n'a pas cru pouvoir la

faire remonter plus haut que le dixième siècle ; mais il est certain que l'art dramatique, dans la jolie province de Soule, date de beaucoup plus loin. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention au prologue des pièces souletines. Composé en quatrains de six, sept ou huit syllabes , dont quatre au moins, mais surtout les deux dernières, sont rendues brèves par le récitateur, dans une langue qui n'a aucune espèce de prosodie ni de règles de quantité, il est déclamé sur le ton et dans le même goût que la mélopée grecque. Ce prologue fait supposer que la représentation des pièces grecques et latines à Rome, donna aux Vasco-Souletins la première idée de leur tragédie, nous ne dirons pas bourgeoise, mais paysanne.

Reprenons le dialogue interrompu qui commence ce chapitre. Le compte-rendu fidèle d'une conversation de jeunes Souletins délibérant sur la question d'une *pastorale* à jouer, est préférable à une dissertation en pareille matière. Il sera facile de reconnaître l'orateur et le meneur de l'assemblée aux parolés qu'il dira.

— Messieurs, nous pouvons le dire ici : le dialecte souletin est le plus élégant et le plus correct, grammaticalement, de tous les dialectes basques ; il a une prononciation très-douce et les diminutifs les plus mignards de

la langue: c'est celui que je préfère à tous les autres.

— Chaque province en dit autant du sien.

— Oui, à peu près comme chacun de vous trouve que sa fiancée est la plus belle, quoique il y en ait quelques-unes auxquelles il serait difficile d'accorder le prix de beauté: je ne parle pas du prix de vertu. La question n'est pas là. Les Souletins sont les seuls Basques qui aient inventé la *pastorale*, et qui soient en état de la bien jouer; on n'en a jamais composé aucune qu'en dialecte souletin, parce que ce dialecte harmonieux est le plus littéraire de tous. J'en appelle aux connaisseurs. Si l'on veut changer de dialecte, on estropie tous nos vers. Les Basques-Labourdins ne joueront jamais de *pastorale*; l'ombre de la cathédrale de Bayonne n'est pas favorable aux représentations de ce genre. Les Basques-Espagnols n'en ont aucune idée, que je sache. Quant aux Bas-Navarraïis, quand ils se mêlent de représenter nos tragédies, ils s'en acquittent assez mal. N'est-il pas vrai?

CHORUS. — C'est incontestable!

— Parlez toujours comme cela; nous sommes des Souletins: la patrie avant tout. La vérité est que la tragédie souletine est célèbre. Il y a plus de quinze ans, un littérateur français de Paris, j'ai oublié son nom, assista

à celle qui fut jouée à Saint-Engrâce, et il en parla avec éloge dans les journaux ; il fut question de nous en Europe. Quant à ce littérateur, il prenait un tendre intérêt à la poésie basque, et à l'élection de je ne sais plus quel député, disait-on. Je vais vous raconter ceci en latin : *Regnante Philippo!* Ce qui veut dire, faire d'une pierre deux coups.

Rire souletin.

— L'important est de savoir aujourd'hui quelle est la *pastorale* que nous représenterons. Il ne me convient pas de vous la désigner, et nous ne serions peut-être pas d'accord sur le choix. Comment faire ? Le plus âgé d'entre nous a la parole.

— Il n'y a qu'à s'adresser au régent X^{***}, dépositaire des manuscrits les plus rares. Il copiera et distribuera les rôles, et nous enseignera à les réciter; il présidera aux répétitions générales, et servira de souffleur le jour de la grande représentation. Tout le reste, conformément à l'usage établi. Le régent-instructeur et directeur trouvera table ouverte pour sa nourriture, et on lui donnera une once d'or pour sa peine.

Adopté à l'unanimité.

— Messieurs, dit l'orateur-président, je vois que nous sommes généreux, et que nous

voulons faire les choses en grand. Et les frais de la représentation ?

— Selon l'usage établi. Comme il fera chaud ce jour-là, les spectateurs auront soif. Des trios de jolies filles du village iront offrir de l'eau sucrée et du vin rougi aux dames, du vin pur aux hommes. Au dernier tour de buvette, des trios de jeunes hommes, cocarde au béret, circuleront avec ces demoiselles au milieu de la foule, tenant en main un plat d'argent, où sera une superbe pomme-reinette. Cette pomme, posée sur un tas de pièces de 25 et de 50 centimes, sera lardée de plusieurs onces d'or, pour faire comprendre que nous ne sommes pas des gueux qui se sont mis en dépense, et pour donner aux spectateurs l'exemple de la générosité.

» Il faut se conformer en tout aux vieux usages. Chaque spectateur, selon l'état de sa bourse et le plaisir que lui aura fait le spectacle, voudra payer les rafraîchissements fournis et distribués au nom de la *pastorale*.

» Enfin, messieurs, il y aura la ressource ordinaire des *Sauts-Basques*, danse par laquelle on ouvrira le bal de la soirée, après la fin de la *pastorale*. Le privilège de danser la première sera mis à l'encan par les commissaires de la *pastorale* et du bal, entre toutes les communes de la vallée. Il y aura

concurrence et grande rivalité : les jeunes gens de chaque village se cotiseront pour être les plus offrants. Je gage que le premier tour des *Sauts* sera payé trois onces d'or. Deux onces pour le deuxième, une once ou demi-once pour le troisième : en voilà plus qu'il n'en faudra pour les frais généraux. Quant aux frais particuliers de chaque acteur, ceci ne regarde que sa bourse. »

Les acteurs improvisés se séparent en déclarant des vers de tragédie.

Voilà de quelle façon l'art dramatique est cultivé dans le petit pays de Soule, depuis près de deux mille ans.

CHAPITRE XLV.

Les Souletines.

L'auteur de l'Itinéraire l'écrivait il y a vingt ans, et il faut bien le redire en toute humilité : le théâtre souletin n'a subi aucun changement et n'a fait aucun progrès depuis son origine. Son allure chevaleresque retrace parfois avec bonheur l'élan des passions et la dignité de l'histoire ; il révèle, dans les Souletins, une vocation artistique dont il serait facile de tirer un immense parti, grâce à la beauté de l'idiome euskarien, dans lequel on prononce tous les mots très-exactement comme on les écrit : prononciation large et naturelle, qui n'a aucune règle d'exception, et qui, peut-être, est plus simple et beaucoup plus facile à imiter que celle d'aucune autre langue de la terre.

Les épisodes empruntés à la Bible, au Christianisme, à l'histoire ancienne et à l'histoire de France, les souvenirs des Croisades et de la guerre des Maures, dont les auteurs ont fait des Turcs en dernier lieu, forment le sujet des *pastorales* souletines. Leur marche est très-simple, et ne fait que reproduire, suivant l'ordre historique, la vie d'un grand homme ou les événements d'une époque. Ce n'est que de l'histoire en action et en tableaux; car le Basque, toujours assez dédaigneux envers les pures fantaisies de l'imagination, ne recherche et n'aime que la vérité des faits dans toutes les productions artistiques. C'est ainsi que la vie de Napoléon I, partagée en trois tableaux, le Consulat, l'Empire, Sainte-Hélène, a fourni le sujet de trois *pastorales* souletines.

Le barde souletin, le Vascon, revenait de Rome payenne lorsqu'il conçut la pensée de la première *pastorale*; il l'écrivit en quatrains rimés, et il adopta pour la récitation des rôles la mélodie ou déclamation notée: ce qui rend le dialogue monotone à la longue. Ce petit inconvénient est bien racheté par l'avantage de donner une règle immuable de débit à chacun des acteurs. Ce sont les mêmes airs parlés que l'on chante en déclamant, le même couplet qui revient toujours par quatrains. Les acteurs n'ont qu'à s'exercer au débit de

quatre phrases invariables , sauf l'accent particulier qu'on leur donne et le geste qui les accompagne, selon la signification du quatrain.

Si l'on veut bien réfléchir à quel point est difficile l'art de la bonne déclamation , et combien il faut d'études et de dispositions naturelles pour y briller ; si l'on fait attention que la France , en trois siècles , n'a pas produit plus de trois grands acteurs tragiques, et que presque tous les autres héros de théâtre ont été piloyables de médiocrité ; le lecteur comprendra que les poètes souletins firent preuve de sens et d'habileté, lorsqu'ils suivirent les errements de la tragédie antique pour leurs *pastorales* , destinées à être représentées par des paysans et des pâtres, sur un théâtre en plein vent , au grand air.

Déclamation monotone et sauvage, dira quelque bourgeois qui veut tout franciser. — Réflexion d'ignorant, qui ne sait pas à quelles conditions on peut rendre populaire l'art dramatique, répondront l'artiste et le penseur.

Voyez plutôt ce que deviennent les chefs-d'œuvre de la scène française, dès que les paysans de la province se mêlent de les représenter. Nous n'irons pas chercher Voltaire sur un théâtre de village en Bretagne et en Alsace ; mais dans la patrie des troubadours, par exemple en Béarn, pays d'Henri IV, pays de gens

d'esprit et de politesse aristocratique. C'est Zaire qu'on représente.

L'ACTEUR.

Zère, bous plurez !...

L'ACTRICE (Aparté en patois).

Bat crei bien, salop; que mas hicat lou dit à l'oueïl !

Je le crois bien, malotru ; tu m'as fourré le doigt dans l'œil !

Les spectateurs rient à tout rompre, et l'ombre de Voltaire rit plus haut que les spectateurs.

Les Basques n'admettent pas la promiscuité des sexes sur leur théâtre ; c'était le seul moyen de couper court aux inconvénients et aux abus qui n'auraient pas manqué de se glisser dans la *pastorale* souletine. Dans presque toutes ces pièces, où l'on ne voit que des soldats, des chevaliers, des princes, empereurs et rois, avec M. Satan et ses deux aides, il n'y a presque pas de rôles de femme.

Ces rôles, que le sentiment religieux et le pathétique de la situation environne d'une auréole éblouissante ou sinistre, sont joués toujours par de jeunes garçons. Ils s'en acquittent selon les règles de l'art, avec solennité, majesté : quoique l'acteur ne porte point sur son visage le masque de la tragédie antique,

masque qui riait d'un côté et pleurait de l'autre, son rôle est pris au sérieux.

Un peuple grave et naïf, dans son respect pour l'art qui cherche à le captiver, ne ressemble point à un parterre de vaudeville parisien : le sort d'une vierge et martyre que des payens vont brûler, ou celui d'une princesse de Babylone à qui une horrible disette a donné la male-rage de la faim, au point de lui faire dévorer son enfant, ne laisse pas aux spectateurs le loisir de rire, en pensant que ces rôles sont joués par un jeune garçon et non par une actrice.

Mais voici bien une autre histoire : le beau sexe a ses privilèges en pays euskarien. Les Basquaises, en temps de guerre, savent jouer de la carabine, elles portent des vivres aux milices de la province et tirent des coups de fusil à l'ennemi qui les poursuit ; il n'est pas rare de les voir s'organiser par escouades en *guerrilla féminine*, dans ce périlleux exercice d'approvisionnement.

La représentation d'une *pastorale* ne présentait pas les mêmes risques à courir aux jeunes Souletines ; mais la prévoyance des mères et la prudence des vieillards ne pouvaient leur permettre de se mêler aux garçons sur le théâtre en qualité d'actrices, dans les *pastorales* où le grand sens national ne tolérât

pas les rôles de femme. En pays euskarien, femme mariée qui voudrait jouer un rôle dramatique sur le théâtre, serait déshonorée à tout jamais ; son mari et le public penseraient qu'elle est devenue folle. La proscription des jeunes filles était une question de principe, en vertu de ce proverbe national, qu'il ne faut pas mettre l'étaupe trop près des tisons, ni les jeunes filles trop près des garçons : il y a à craindre un incendie.

Cependant les Souletines ont des goûts artistiques ; elles sont naturellement spirituelles et très-hardies, malgré leur extrême douceur. Elles eurent une idée et prirent une résolution. L'Itinéraire est au désespoir de ne pas connaître la date de cette délibération importante. Comme elle remonte à plusieurs siècles et qu'il n'en est fait mention que dans les fastes de la *pastorale* souletine, manuscrit désormais introuvable, l'auteur n'a d'autre ressource, pour remédier à cette lacune, que de rapporter ce que les Souletines se disent aujourd'hui en pareille circonstance, pour laisser deviner ce qu'elles ont dû de se dire autrefois à propos de *pastorale*.

Les Basquaises se donnent toujours entre elles le nom de *andere*, que l'on traduit également bien par les mots dame et demoiselle.

— Mesdemoiselles, vous avez assisté à la

dernière représentation de la *pastorale*. Convenez que nos messieurs ont assez mal joué quelques-uns de leurs plus beaux rôles, et qu'ils tirent trop vanité du succès qu'ils ont obtenu. Ce qui m'indigne, c'est de leur voir jouer des rôles de femme. Il faut leur rendre la pareille, et ne pas souffrir qu'on nous fasse plus ridicules que nous ne sommes. Cette princesse de Babylone, coiffée d'un chapeau de marquise, était la plus horrible mangeuse d'enfants que l'on puisse voir. Enfin la *pastorale* a été mal jouée : et puisque les jeunes hommes s'acquittent mal de leur devoir, c'est aux jeunes filles à leur en donner des leçons. Jouons aussi notre *pastorale* !

Applaudissements enthousiastes. Il n'y a qu'un cri : Jouons !

Les exclamations féminins se croisent avec une rapidité électrique ; la pièce est choisie, les rôles sont distribués, sans attendre l'avis de monsieur le régent du village. Ces demoiselles ne veulent pas de professeur de déclamation, bien convaincues que le talent de la parole est naturel aux femmes.

— Je serai roi chrétien. — Je veux être empereur. — Moi sultan. — Marguerite, avec sa belle face de prospérité, représentera le Pape. — Catiche jouera le rôle de Satan, elle est assez endiablée et assez bonne danseuse

pour cela. — Que nous faut-il? — Des pantalons blancs et des culottes noires, des vestes rouges, des couronnes d'or et des turbans à panaches, des chaînes d'or, des épées et de grands sabres. — On les trouvera. — Et monsieur le curé, que dira-t-il? — Tout ce qu'il doit dire. — Et nos parents? — Rien : cela les amusera, de nous voir jouer une *pastorale* d'hommes.

Et les Souletines jouent leur *pastorale* : Armide changée en Renaud, Angelique déguisée en Roland et défiant les Maures, qui lui répondent à peu près dans les mêmes termes que l'Arioste met dans la bouche de Sacripant et de Ferragus, devant trois ou quatre mille spectateurs.

Le lecteur français conviendra qu'une tragédie de ce genre, double mascarade dramatique exécutée par une trentaine de jeunes filles, dans une vallée de montagnards que l'on prend pour des sauvages, est un spectacle très-pittoresque et passablement original.

Nous avons dit que chaque quatrain du dialogue est déclamé musicalement et noté selon les règles de la mélopée antique. Le couplet du payen, ou celui des Turcs ennemi des Chrétiens, a son récitatif provocateur, insolent. La phrase des rois chrétiens a quelque chose de grave et de mélancolique. Le

souvenir du long martyre historique auquel fut condamné le Basque, et le souffle du catholicisme ont passé par là. L'esprit martial des montagnards se révèle dans le plaisir que leur procure l'image des combats. Le ton général des *pastorales*, où l'on ne voit que conseils de guerre, défis outrageants et batailles sanglantes, est celui des héros d'Homère qui se menacent avant d'en venir aux mains.

Plus d'un mois avant la représentation de la tragédie souletine, vous n'entendez, sur les collines, au haut des montagnes, qu'acteurs répétant le rôle qu'ils doivent jouer : le Sultan des Turcs appelant au combat le Roi des Chrétiens.

*Aguer adi , aguer,
Erregue urgullutsia !
Egun behar duc umiliatu ,
Baï edo galdu bizia.*

Montre-toi , parais enfin.
Orgueilleux monarque !
Aujourd'hui tu vas t'humilier,
Oui , ou bien perdre la vie.

Et lorsque , par un beau jour d'été, après le coucher du soleil , quand l'air, raréfié dans un ciel pur, augmente la sonorité des vallées; lorsque cette voix au timbre métallique, ce cri du montagnard se fait entendre, défi puissant, répété de loin en loin, quelquefois à

deux kilomètres de distance, par l'écho, — un pareil retentissement donne à réfléchir au philosophe. L'on dirait le génie des montagnes euskariennes rappelant au Navarrais les luttes héroïques dans lesquelles il fut acteur pendant les dix derniers siècles de son histoire :

Roland tué, Charlemagne vaincu à Roncevaux ; Almanzor battu par Garcie-le-Trembleur et se laissant mourir de faim et de rage à Médina-Céli ; Mamoud-le-Vert, le dernier des Califes arabes, chassé d'Espagne par Sanche-le-Fort et les Basques, à Muradal.

Tragédie informe, ou plutôt chapitres d'histoire arrangés en tableaux par des paysans pour des paysans illettrés ; enfance de l'art, monotones quatrains notés d'après les errements de la mélopée antique, poésie qui n'a jamais progressé, dira le lecteur. D'accord. Mais, de grâce, que l'on veuille bien nous montrer l'équivalent de cette modeste création artistique, dans quelque autre petit pays de l'Europe composé de soixante-sept villages comme la province de Soule, qui puisse se vanter comme elle d'exister depuis deux mille ans, sans jamais avoir eu plus de trente mille âmes de population pendant vingt siècles.

Honneur à l'art dramatique, quelque informe qu'il soit, quand il parle au peuple, pour

n'exciter jamais en lui que les passions nobles et sévères !

Les partisans de la paix universelle n'approuveront pas le sujet de la plupart des *pastorales* souletines.

— Toujours des guerres ! diront ces admirateurs de l'âge d'or : toujours des batailles, des combats, des hommes qui s'entretuent !

Sans doute. Et que font autre chose tous les peuples de l'Europe, s'il vous plaît, depuis quatre mille ans ?

CHAPITRE XLVI.

La Répétition.

Un lexicographe basque, qui fut longtemps l'élève de Charles Nodier dans l'art d'étudier la linguistique, et dans l'art non moins difficile d'écrire en français, apprend à faire attention à tous les mots : c'est une tradition de haute école que l'auteur de l'*Itinéraire* a puisée dans les leçons de l'un des grands maîtres du style, Nodier, l'écrivain le plus élégamment correct du dix-neuvième siècle.

Lorsque nous avons dit que les Basques-Souletins empruntèrent à la tragédie grecque et latine, à Rome, la première idée de leur *pastorale*, nous n'avons pas parlé au hasard. La représentation qui doit être faite d'une tragédie devant toute la population d'une vallée, ne peut être étudiée sans quelques répétitions.

Les Souletins ont une répétition générale pour laquelle ils dressent leur théâtre, et à laquelle assistent beaucoup d'habitants du village, de la bourgade ou ville où elle se fait. Du mot latin *monstro*, que Tacite emploie dans le sens de mettre sous les yeux, représenter, les Souletins donnèrent à la répétition de leur tragédie le nom de *phastoral moustrá*.

Si quelque philologue espagnol voulait faire venir ce mot du mot *muestra*, signifiant en castillan revue ou inspection d'hommes de guerre ou autres, pour savoir s'ils sont en bon état et à quoi ils sont propres; cette similitude, dans une langue dérivée du latin, ne prouve pas que nous ayons eu tort de donner une étymologie purement romaine à l'expression souletine.

Trois ou quatre rangées de barriques portant des solives sur lesquelles on cloue des planches épaisses, forment le théâtre. Nous disons que le plancher doit être solide et que les menuisiers n'y doivent pas épargner les clous. Ce n'est pas le poids de monsieur Satan qui est à craindre. Quoique déchu de toute sa gloire, il est encore brillant comme un archange et danse avec la légèreté accordée aux esprits infernaux et autres : c'est le poids des armées qu'il faut redouter, et qui risquerait de faire crouler le théâtre, s'il n'était pas solidement construit.

La largeur de la scène est calculée de façon à pouvoir mettre une double rangée de chaises sur les deux côtés, derrière les acteurs : ce sont les places réservées aux spectateurs les plus distingués de la *pastorale*. Ordinairement, à côté du grand théâtre, on en fait un autre beaucoup plus petit et plus élevé; celui-ci pour les dames et les demoiselles qui ne veulent pas être placées sur la scène, trop près des acteurs et du champ de bataille; car la *pastorale* souletine, semblable en cela à la vie de l'homme et à celle des peuples, n'est qu'un long combat.

Une corde tendue à trois mètres de hauteur, et cachée par de longues tentures de tapisserie, ou plus économiquement, par de blancs linceuls qui descendent jusqu'aux planches, sépare de la scène les coulisses du théâtre. Là derrière se trouvent le souffleur, son cahier à la main, les acteurs attendant le moment d'entrer en scène, et les couturières chargées de surveiller et de réparer au besoin le désordre des costumes qu'elles ont confectionnés.

Le Sultan des Turcs et son armée de quinze hommes, par exemple, ont des coiffures plus qu'orientales, ornées de plumes et de plumets, de perles et de petits miroirs, qui sont de l'effet le plus pittoresque. Les Mahométans portent toujours des bottes, et quelles bottes! garnies

des talons les plus propres à faire du bruit: il est convenu que le grand Turc et son armée ne peuvent faire un pas ni marcher sans faire trembler la terre.

Les rois chrétiens sont toujours dans leurs petits souliers à boucles, en culotte et en bas blancs, habit noir, avec une belle couronne d'or sur la tête. La scène présente quelquefois quatre têtes couronnées, des rois, des empereurs, qui délibèrent sur le parti à prendre: on peut conclure de là que toute l'Europe est en guerre et que l'horizon de la *pastorale* est gros d'incalculables dangers. Un bourgeois ordinaire n'a qu'une seule montre; chaque roi chrétien en a deux, qui sont accompagnées de magnifiques chaînes d'or et de breloques; l'une à droite, pour rappeler l'heure à laquelle on monta sur le trône, la seconde à gauche, hélas! pour marquer celle à laquelle il en faudra descendre.

Les Turcs entrent en scène par le côté gauche, à la file, militairement; ils parcourent le théâtre à pas mesurés, avec grand fracas, exactement comme une ligne de soldats qui font une manœuvre. Les Chrétiens arrivent par le côté droit; il y a moins de fougue et beaucoup plus de dignité dans leurs mouvements et leur langage. S'agit-il d'un conseil de guerre? Les chefs de l'armée donnent leur avis l'un après l'autre: ce ne sont que défis outrageants,

menaces furieuses adressées à l'ennemi. Il y a dans ces tirades vraiment homériques, dans ces forfanteries de paladins irrités et sanguinaires, des quatrains où l'on reconnaît le génie des bardes d'un peuple soldat, habitué depuis vingt siècles, dans les Pyrénées, aux guerres d'extermination.

Mais, tout-à-coup, l'ennemi que l'on provoque et que l'on appelait à grands cris, paraît, se montre, se déploie en bataille. Il faut voir ces visages, ces chefs, ces armées qui se mesurent du regard et brûlent d'en venir aux mains ! L'idéal du talent, chez l'acteur souletin, réside dans l'énergie de la menace jointe à toutes les magnificences de l'orgueil, de la part d'un héros célèbre qui va tout écraser. C'est là que brille l'imagination des auteurs de *pastorales* ; il y a chez les acteurs des éclats de voix qui donnent le frisson, et comme un délire sinistre dont l'expression est portée jusqu'au sublime quelquefois. Dans ces moments, le paysan souletin, quoique assez bizarrement harnaché sous un costume peu historique, se croit roi, il est empereur, c'est Roland lui-même, Sacripant, Ferragus : l'imagination de l'Arioste ne va point au-delà.

Le nom des acteurs qui furent remarquables vit toujours dans la mémoire du peuple ; on les cite encore, longtemps après qu'ils sont morts, pour les comparer à ceux qui ont

hérité de leur gloire artistique. Parmi les modernes, nous ne citerons ici que le Tardisien Ibar. Ceux qui l'ont vu comme nous jouer un rôle de Sultan à l'orientale, et débiter le dernier quatrain qui sera le signal de la bataille, ne peuvent l'oublier : Talma lui-même aurait applaudi, à le voir faire son demi-tour l'épée à la main, lançant aux Chrétiens un long regard sinistre, qui s'adoucissait en passant devant le public, et comme l'éclair, se changeait en une indicible expression de joie, de triomphe et d'orgueil, à la vue de ses Janissaires électrisés qu'il entraînait au combat par un cri terrible.

Jouez, violons et galoubets, frappe, tambourin ! C'est une danse militaire que les acteurs exécutent en croisant leurs épées qui s'entrechoquent. Les batailles de la *pastorale* souletine se font en musique. Des coups de fusil annoncent la chute d'un roi chrétien qui vient d'être blessé, et qui met un genou à terre, pour débiter un quatrain mélancolique dans lequel il se plaint du ciel, tout en menaçant encore l'ennemi. Les battus emportent leurs blessés musicalement, et quittent le champ de bataille en mesure. Les vainqueurs, quand ce sont les Musulmans, arpentent la scène triomphalement avant de se retirer : *Fantasia* ! Les Chrétiens, après la victoire,

mettent tous le genou à terre et chantent un cantique d'actions de grâces : *Te Deum* !

Nous avons oublié de dire que quatre fusiliers, cocarde au béret, occupent les coins du théâtre, et que leur coup de fusil, à part la mêlée des batailles, sert encore, dans l'intervalle des scènes, à rappeler la foule bruyante des spectateurs à l'ordre. — Silence !

Le moment le plus pittoresque de la *pastorale*, sans contredit, est celui où tous les acteurs de la pièce viennent prendre possession du théâtre. Ne croyez pas, lecteur, que les Souletins vont sortir l'un après l'autre de derrière la coulisse, et entrer en scène comme on le fait ailleurs, avant d'avoir été passés en revue par la foule des spectateurs accourus de toutes les parties de la vallée. L'art sauvage ne ressemble point à l'art civilisé ; la tragédie souletine est un grand opéra pour le faste de la représentation ; les traditions de la comédie française conviendraient peu à l'éclat d'une représentation populaire, faite sur un théâtre en plein vent. Un Sultan et un Empereur, qui sont chacun à la tête d'une belle armée, ne peuvent bonnement se montrer pour la première fois au public, en sortant de derrière un linceul ou une tenture de tapisserie, à pied, leur *cohá* et leur couronne d'or sur la tête ; il faut qu'ils arrivent à cheval.

La *pastorale* a pour introduction, avant le prologue, une magnifique cavalcade. Tous les acteurs sont à cheval, même monsieur Satan. Les beaux palefrois et les chevaux fougueux ne manquent pas, on le pense bien, en pays de montagnes navarraises. Tout le personnel de la *pastorale* arrive comme un tourbillon, au bruit de la musique, de la mousqueterie et des tambours ; véritable tournoi, ou une scène ressemblant à celles du Cirque-Olympique.

Tout acteur qui ne fait pas cabrer son destrier trois fois par minute devant le théâtre, comme s'il voulait l'escalader, n'est pas à la hauteur de son rôle. C'est en cela que les acteurs souletins font admirer leur *furia* montagnarde. Des héros qui ont Durandal à la main, ne craignent pas d'avoir Bayard entre les jambes. Nous constatons comme un miracle de la providence, qu'aucun acteur de la *pastorale* ne s'est jamais tué dans cette manœuvre d'équitation ; mais, en vérité, le cheval fougueux est la chose au monde dont l'acteur s'occupe le moins en ce moment.

Un escalier de trois ou quatre marches, placé sur le devant de la scène, sert à monter au théâtre. Le premier qui s'y montre est l'acteur chargé de déclamer le prologue ; il le récitera en se promenant en large, dans l'intervalle des quatrains, et il les débitera au public, à l'ombre de la bannière qu'il porte, la

hampe du drapeau battant la mesure des pas qu'il fera. En ce moment, il ne fait que s'emparer de la scène, suivi par les rois et empereurs chrétiens. L'ascension de ces augustes personnages historiques se fait sans forfanterie, gravement, avec dignité, avec majesté. C'est ainsi qu'ils vont derrière la toile.

Et les Musulmans? Allah, le Dieu de l'Islam, sous la forme d'un Arlequin monstrueux dont une corde fait mouvoir les longs bras et la tête, est là, au-dessus de la coulisse, qui appelle les sectateurs du Koran par son geste, au grand épanouissement des spectateurs. Le premier qui obéit à l'appel est monsieur Satan, suivi de Belzébuth et de Lucifer, premiers ministres du royaume de la diablerie artistique. Ces trois anges déchus sont les premiers danseurs du village, des hommes de petite taille autant que possible. Les démons sont des êtres aériens; depuis le temps qu'ils gambadent sur la terre et qu'ils exécutent des rondes infernales dans l'autre monde, ils ont dû apprendre à bien danser: il n'est pas facile de les représenter dans une *pastorale*.

Monsieur Satan et ses aides ont un tout petit tricorne rouge, veste et ceinture rouge, brodequins rouges, et un petit caducée ou baguette à la main; baguette magique dont ils tirent un grand parti en dansant, pour faire des signes, pour menacer, pour combattre avec les

Turcs pendant les batailles contre les chrétiens. Autrefois, la culotte et les bas de soie blancs étaient de rigueur dans leur costume ; aujourd'hui le pantalon blanc est toléré. Dans leurs accès de folie satanique, danseurs endiablés, aériens, il n'est pas rare de les voir sauter, bondir en cadence, par dessus la tête les uns des autres, comme nous le leur avons vu faire à Tardets.

Mais Satan, invitant le Sultan des Turcs à monter sur la scène, — le mauvais génie tendant son caducée au grand Calife pour l'attirer sur le théâtre de sa gloire et de ses crimes, — le Roi des Enfers donnant la main, du haut de l'escalier, au Roi des Musulmans. — Satan qui enlève son héros et son instrument sur la terre, victime splendide, puis danse autour d'elle pour l'adorer, avec une expression vraiment diabolique d'ironie et de contentement, Satan n'est pas seulement un danseur admirable, c'est quelquefois un grand acteur. L'on n'en vit jamais de tels, au moyen âge, dans la représentation des *Mystères* français.

Assurément, lecteur, on n'a pas la prétention de donner une grande valeur littéraire au style rimé de la *pastorale* souletine : le sujet des pièces, qui n'est jamais qu'une série de chapitres d'histoire en tableaux, sur une scène où il n'y a pas de rôles de femme et d'où l'amour est banni, ne se prêtait en aucune façon

aux situations dramatiques que l'on rencontre à chaque pas dans les tragédies grecques et françaises. La *pastorale* souletine n'est que l'ébauche d'un art populaire inventé et cultivé par des paysans illettrés.

La très-grande facilité qu'on a à trouver des rimes, à faire des vers et à improviser en euskarien, est encore un de ces écueils qui ne permettent guère, même aux bons auteurs, de creuser leur idée poétique, et d'atteindre à une certaine perfection littéraire. Le vers cantabre, presque toujours fait pour être chanté, ne convient point à la tragédie telle que la font les modernes. L'épopée, dans toute la solennité du genre oriental, avec la forme contemplative et les magnificences que comportent les sujets les plus grands et les plus vastes; voilà seul poème qui convienne aux ressources et au génie de l'idiome euskarien.

Au théâtre, des quatrains rimés et déclarés musicalement; dans un festin, des couplets de chanson, véritables épigrammes quelquefois, où rien ne brille que la gaieté et la verve maligne de l'improvisateur; sur la montagne, l'épopée! Mais c'est un genre difficile que nous ne conseillons à personne d'embrasser. A quoi bon? Et pour qui? Chez un petit peuple pauvre, qui a besoin de beaucoup travailler pour vivre, les goûts littéraires ont leur danger. Une nation qui n'est déjà plus et

qui n'a plus de grandes destinées à accomplir, quelques tribus de montagnards qui ne forment pas plus d'un million d'âmes de population, n'ont pas besoin de grands poèmes.

Disons seulement que le bon sens et le bon goût ne sont jamais outragés par les auteurs des *pastorales* souletines. Dans les scènes où ils font intervenir la Religion, avec ses chœurs d'anges, de petits enfants et de martyrs, la dignité de l'art est toujours respectée; on y entend quelquefois des cantiques qui ne seraient pas indignes d'être chantés à Saint-Pierre de Rome devant une assemblée de cardinaux. Jamais un vers baroque, ignoble ou trivial, ne se glisse dans un sujet religieux. Les bardes souletins n'ont jamais voulu mettre le bon Dieu en scène : ils ont une trop immense idée de ce Seigneur-Dieu de leurs ancêtres, pour se permettre pareille naïveté artistique. Ce n'est point chez les Basques qu'on aurait jamais pu entendre un acteur disant à Dieu, après le crucifiement de Jésus-Christ, comme dans les *Mystères* français :

Père Éternel, vous avez tort,
Et vous devriez avoir vergogne.
Votre fils éternel est mort,
Et vous dormez comme un ivrogne.

CHAPITRE XLVII.

Les Bardes.

Notre projet, dans ce chapitre, est de ne parler que des chansonniers basques, improvisateurs illettrés. Nous ne voulons pas confondre ces bardes sauvages avec les littérateurs qui écrivent eux-mêmes leurs vers ou qui les dictent, dont les œuvres ont été imprimées et dont la réputation est faite : par exemple, l'abbé Goyhetché, l'abbé Hiribarren, Istueta et le Guipuzcoan Iturriaga, auteur de quelques Fables charmantes. Nous ne voulons parler que de ces bardes inconnus dont personne ne sait aujourd'hui les noms, et dont les compositions n'ont été conservées que dans la mémoire du peuple.

Le véritable barde euskarien est semblable au jeune chanteur guipuzcoan, qui, revenant

d'Italie, il y a quelques années, se présentait à l'auteur de l'Itinéraire, une vieille petite guitare à la main, en chantant d'une magnifique voix exercée à l'école des plus grands maîtres :

*Guitarra zarcho bat det
Neretzat laguna ;
Horrela ibilzen da
Artist euskalduna.
Egun batean pobre,
Berzietan jauna,
Cantatzen pasatzen det
Nic beti eguna.*

— J'ai une vieille petite guitare pour compagnon ; c'est ainsi que voyage l'artiste euskarien. Aujourd'hui pauvre, demain grand seigneur, je passe toutes mes journées à chanter. »

Quiconque, dans le pays basque, se mêle de faire des vers comme chansonnier improvisateur, doit s'attendre à ce qu'on lui demande des couplets, au dessert d'un bon dîner, dans un repas de noces ou dans un baptême. Il est permis de croire que le barde aura prévu ce qu'on attend de son talent poétique, et qu'il aura déjà composé sa petite chanson, pour la chanter de verve, au moment où l'auditoire la réclamera. S'il est pris au dépourvu, ce qui arrive très-souvent, il faut qu'il improvise sur le champ et qu'il chante sans hésiter, sans se

faire prier, sous peine de perdre la réputation qu'il a acquise et qu'il tient à conserver.

Mais, déjà, au premier appel qu'on lui fait, l'auréole poétique brille sur le front du barde; son œil bleu, ou noir, ou gris, ou châtain, s'allume de tout le feu de l'inspiration: il se tait, il ne répond pas, il ne dit pas, Je vais essayer de chanter; il va chanter, il chante, il improvise, admirablement quelquefois. L'auditoire applaudit; chacun est satisfait: la fête a eu sa petite couronne poétique. Le barde est traité par tous avec cet air d'affection que les montagnards accordent à celui qui vient de faire plaisir à tout le monde, avec le respect que l'on doit au génie.

Quelquefois la même fête réunit deux bardes qui ont de la renommée. Ceci a lieu très-souvent dans une fête patronale de village. On les met en présence: combat poétique. Il y aura assaut de talent. Ils vont improviser, chanter l'un après l'autre, chacun son couplet. La séance d'improvisation commence à table; les dames n'y assistent point: les Basquaises donnent volontiers le nom de chants d'ivrogne, à des couplets où il n'est jamais question d'amour, mais où tout homme d'esprit, bon observateur, admirera toujours une gaieté charmante et une incroyable verve satirique. Rien de grossier, rien de cynique: ce genre ne serait pas toléré. La séance commencée à dix

heures du soir ne finit quelquefois qu'avec le jour; l'aurore les surprend, improvisateurs et auditeurs, riant, chantant, le verre en main. C'est qu'il y a d'excellents vins en Navarre.

Et cependant, fait remarquable, l'ivrognerie, que les Gaulois ont fait pénétrer quelque peu chez les Navarrais de France, est un vice que les Euskariens ont en horreur. Voyagez dans les quatre grandes provinces espagnoles; examinez cette population le soir de quelque grande fête, pendant les courses de taureaux par exemple : vous ne verrez pas, même chez les hommes du plus bas peuple, un seul Basque qui ait bu outre mesure et qui fasse des zigzags dans les vignes du seigneur.

Quelque homme ivre se montre-t-il à vos yeux ; vous pouvez jurer d'avance que c'est un Asturien, un Galicien, ou quelque visiteur de la Castille. Dans les villages, jamais un combat d'ivrognes ; et bien moins encore dans les villes : jamais de coups, de querelles, de tapage entre jeunes gens. La surveillance des mœurs publiques et l'autorité paternelle des municipalités ne souffriraient pas les désordres de ce genre ; on les réprime chaque fois avec une grande sévérité.

A Pampelune, à Bilbao, à Saint-Sébastien, à Tolosa, à Vittoria, ce bon ordre et ce calme d'une soirée de dimanche, au milieu d'une

population naturellement vive, bruyante, emportée, donnent aux villes basques une physionomie toute particulière, jusqu'à l'heure où, venant la nuit, en même temps que les étoiles s'allument au ciel, les *serenos* prennent possession des rues de la cité et commencent à exercer leur police nocturne en chantant les heures, leur long bâton et leur *farol* (lanterne) à la main.

Mœurs patriarcales de nos provinces, où l'on ne voit jamais de vagabond et de voleur de nuit, qui ne soit plongé, la nuit même, dans un cachot, les fers aux pieds, puissiez-vous toujours durer ! Et puissent les étrangers qui feuilletteront ce petit livre, pardonner à son humble auteur le plaisir qu'il éprouve à faire l'éloge de ses compatriotes, peuple souvent calomnié !

Bernard ou Beñat Mardo, le Souletin, est celui des improvisateurs basques dont le nom a laissé le plus de célébrité dans les provinces françaises. Vingt volumes ne contiendraient pas ses œuvres, s'il avait eu un sténographe avec lui dans les séances poétiques qu'il donnait en toute occasion. Beñat, lui disait-on, chante nous quelques couplets. Et il chantait, il improvisait d'abondant, comme chante le rossignol sur la branche.

Le Basque est persuadé que tout homme

doué de l'inspiration poétique par la nature, doit en avoir toujours, à moins qu'il ne soit malade. On prie le barde de montrer son talent ; on ne comprendrait pas qu'il refuse. Une réunion d'hommes libres, qui demandent qu'on leur soit agréable, a droit d'exiger un peu de complaisance poétique ; ils sont portés à applaudir. La mission du barde sur la terre, n'est-elle pas de charmer les esprits, de plaire aux imaginations et aux intelligences, de chanter quand on le désire ? Refuser ! Mais ce serait un aveu d'impuissance ou de mauvaise volonté, comme celui du lâche qui repousse l'épée et la lance qu'on lui présente, pour aller livrer un combat ou remporter le prix du tournoi.

Mardo ne souffrait point de rivaux, ou il cherchait à les écraser du poids de sa gloire souletine, en improvisant à côté d'eux pour les vaincre : il était, en effet, singulièrement difficile de lui tenir tête et de faire la riposte à ses vers comiques, acérés. Arrivé à l'âge de cinquante ans, l'âge où l'esprit de l'homme déjà mûr acquiert sa plus grande force, Mardo gagnait des lauriers et perdait ses cheveux ; il ne pouvait plus mettre sa couronne de fleurs que sur un front chauve. Un barde qu'il provoquait au combat poétique, lui répondit malignement, par un trait de satire :

*Beñat esker dereiat ,
Hirour perruca badiat ,
Sagardoï larruz equinic, eta
Hire beguiratzen tiat .*

— Bernard, je te rends mille grâces du défi que tu me portes. J'ai en mon pouvoir trois perruques, elles sont faites en peau de hérisson, et c'est pour toi que je les garde.»

L'auditoire éclata de rire, le poète chauve devint rouge jusqu'au blanc des yeux ; le coup avait porté. Mardo le Barcusien, car il était de Barcus, fut vaincu ce jour-là pour la première fois de sa vie. Profitons de cette occasion pour dire au public, que les paysans de Barcus, à notre avis, sont les plus spirituels de la province souletine.

Pour étudier les mœurs et le génie des Souletins, il faut les aller trouver sur les hautes montagnes, dans les magnifiques bergeries où leurs jeunes hommes passent l'été et une grande partie de l'automne, avec d'immenses troupeaux de brebis. Les bergers qui sont de garde dans la journée, font leur service ; les autres, dans les intervalles de temps où l'on n'est point occupé à la fabrication des fromages, chassent à l'ours, au cerf, au chevreuil ; nous ne dirons pas à l'isard ou chamois, parce que ce dernier quadrupède ne se montre pas sur les riantes montagnes de la Soule, et qu'il

habite de préférence les montagnes rocheuses et alpines du Béarn.

Les bergers qui ne vont point à la chasse, et c'est le plus grand nombre, se livrent à tous les jeux et à tous les exercices gymnastiques que l'on connaisse, le pugilat excepté : la danse, la course, la lutte, le saut sans bâton, avec bâton, la barre. Ce dernier jeu consiste à lancer d'un bras et d'une certaine façon, de pied ferme, ou en pirouettant jusqu'à la limite, d'énormes barres de fer. Le jeu de la hache, dans lequel on lance cet outil tranchant aux nues et à la plus grande distance possible, remonte à l'époque où les Basques se servaient de la hache-d'armes dans les combats.

Pour ce qui est du pugilat, l'Euskarien est trop gentilhomme pour s'abaisser à des combats à coups de poing ; il lui faut des armes pour se battre, ne fût-ce qu'un bâton ferré. Le mot souletin *bilhaca*, querelle (de *bilho*, cheveu, et de la terminative *ca* signifiant par, avec), ne s'applique étymologiquement qu'à une querelle de jeunes filles qui s'arrachent la coiffure par haine ou jalousie et se prennent aux cheveux. Le Basque n'aime pas le pugilat, la boxe, ni même le combat au ceste antique renouvelé des Grecs ; il laisse ces jeux de mains, jeux de vilains, aux peuples de race celtique : l'adversaire qui vient d'avoir à faire

à lui, a plus souvent besoin d'un chirurgien que d'un coiffeur.

Le saut gymnastique est l'exercice que le Basque pratique le plus volontiers dans ses jeux. Cinq mois de séjour dans les hautes montagnes souletines laissent aux bergers tout le temps de se livrer à leur exercice favori, pour lequel ils ont des dispositions rares. Tous les vieillards à Oloron, belle et bonne ville de Béarn, se rappellent l'histoire d'un déserteur souletin que la gendarmerie locale pourchassait en un beau jour de marché, par la ville. On arrive au pont de Sainte-Marie; une charrette à foin barrait le passage. Le Souletin, d'un bond, franchit foin et charrette : en ce moment toute la gendarmerie à pied du département ne l'aurait point rattrapé. Attrape-t-on jamais à la course le daim sauvage ?

Ne voulant mettre dans ce petit livre que les détails et les noms qui peuvent avoir une certaine valeur historique parmi les montagnards, nous ne citerons qu'un seul sauteur du pays de Soule, Amacho de Barcus, notre contemporain. Les sauteurs et les coureurs grecs, dans les Jeux-Olympiques, franchissaient d'un seul bond un espace de terrain de plusieurs mètres, quinze ou vingt, si l'Itinéraire a bonne mémoire; mais ils prenaient leur élan et ne partaient qu'avec des contre-poids dans les mains. Le Basque saute sans balancier, à

la seule force du tendon d'Achille et du jarret. Voici maintenant le calcul qui a été fait: Amacho, dans la Navarre espagnole, à Otchagavia, a dépassé de plus d'un mètre et demi la plus grande distance franchie par les sauteurs et les coureurs olympiques de la Grèce les plus célèbres. Les Alcaldes de la municipalité ont voulu marquer avec des pierres de granit ces bornes d'une agilité désormais historique, afin qu'elles servent d'exemple et donnent de l'émulation aux jeunes montagnards.

— Bon! dira le lecteur, toujours impitoyable: voici notre Itinéraire qui nous raconte une histoire de saltation olympique à propos de bardes.

Si les poètes euskariens étaient des bacheliers-ès-lettres, des académiciens ou des lauréats de Jeux Floraux, l'Itinéraire aurait grand tort; mais les bardes illettrés, les vrais bardes dont nous parlons, ne sont que des bergers: après avoir dansé, couru, sauté, ils chantent, ils improvisent, à leur retour dans la bergerie. A quoi vingt jeunes bergers pourraient-ils mieux passer leur temps pendant les nuits d'été, quand on n'a point envie de dormir, et que, les étoiles brillant dans le ciel le plus pur, au milieu d'un vaste silence interrompu seulement par le murmure des bois et le roulement lointain des torrents, le firmament, les

montagnes et la majesté de la nuit, tout invite l'homme aux rêveries contemplatives et poétiques !

Pensez-vous, lecteur, que les Apollons de la Soule aient oublié la fiancée absente et les jeunes filles du village ? Croyez-vous que, chaque semaine, avec les provisions de pain et de vivres qu'ils reçoivent de leurs familles, les jeunes montagnards et les vieux qui sont avec eux négligent de se faire raconter toute la chronique amoureuse ou scandaleuse de la vallée ? C'est de la montagne que descendent les chansons les plus spirituelles et les plus malignes. Un Français dit : J'ai entendu un vaudeville charmant et je m'en vais le copier. Le Souletin dira : Je vais l'apprendre de mémoire. Et Dieu sait la quantité d'exemplaires qui circulent tout d'abord, en chantant, le long des villages de la vallée !

Les bergeries de la haute montagne souletine représentent la richesse d'une cinquantaine de communes d'agriculteurs et de pasteurs : elles sont en très-grand nombre. Chaque bergerie réunit les chefs ou les représentants d'un certain nombre de familles avec leurs troupeaux. Il y a, à côté et au-delà du mont Orhi, dans ces hautes montagnes, les plus belles des Pyrénées occidentales, telles bergeries qui ont une célébrité littéraire dans la

vallée. Nous ne citerons que la bergerie du *Sac-d'esprit*. A quiconque saurait la langue basque et réunirait en sa personne toutes les qualités et la science poétique d'un membre de l'Académie française, nous conseillerions d'aller passer quelques heures jusqu'à minuit, en verve d'improvisation, au milieu d'une douzaine de ces bergers sauvages.

Il nous en donnerait de bonnes nouvelles le lendemain matin.

CHAPITRE XLVIII.

Chansons.

Il y a ceci de caractéristique, que la poésie basque est cultivée par les prêtres comme par les paysans, et que tel bon curé, vénérable par sa piété et ses vertus, ne dédaigne pas de faire une chanson : tels sont les privilèges du genre lyrique chez les Euskariens. Ordinairement, messieurs les ecclésiastiques prennent pour sujet de leurs compositions, la vie et le nom de quelque prince ou roi dont la Religion avait à se louer et à espérer. De ce nombre est le chant de guerre fait par un prêtre de Saint-Jean-de-Luz en l'honneur de Louis XIV.

*Don-Yuanen apez bateg
Coplà hauc eman ditu, etc.*

— Un prêtre a improvisé ces couplets à Saint-Jean-de-Luz, etc.

A la mort d'un Dauphin de France, le duc de Bourgogne, un autre prêtre chantait :

*Gora zare hegaldatu,
Uso garbi aratza :
Mundua duzu gaitz-etsi,
Ikustea berant-etsi
Aingueruen egoitza !*

— Vous vous êtes envolé haut, ramier lumineux et sans tache. Vous aviez pris le monde en aversion, tant il vous tardait de voir la demeure des anges ! »

Laissons de côté les chants historiques relatifs aux guerres que les Basques ont soutenues contre les peuples voisins : chaque famille a eu ses héros, qui se sont distingués dans les combats, et il est rare que quelque improvisateur de montagne n'ait pas célébré leurs prouesses. Ces chansons de famille remontent fort haut. Parlons seulement des derniers siècles. Le curé Larréguy faisait en beaux vers l'éloge des victoires du comte d'Estaing :

*Anquelesac ditugu ikharan sarthuac,
Ikustear Francesac hurren nausituac.
Itsasoco erregue ziolen zirela ;
Egun ikhas bezate mintzatsen bertzela.*

— Les Anglais sont frappés de terreur, de voir que les Français sont sur le point de l'emporter sur eux. Ils disaient qu'ils étaient

les rois de l'Océan. Qu'ils apprennent aujourd'hui à tenir un autre langage. »

Après les événements de guerre, ce que le barde montagnard chante le plus volontiers c'est son pays et les beautés des Pyrénées. Voici le portrait d'Ossès et de sa vallée en quatre vers.

*Mendiac inguruan abren alhatzeco,
Nol'izarrac ceruan ditezke udaco,
Belhar punta bezaimbat ancho eta ardi,
Non da ikuscari bat hau den bezain handi!*

— Les montagnes l'entourent, pour y conduire les blancs troupeaux errant pendant l'été, semblables aux étoiles du ciel. On y voit autant d'agnelles et de brebis que de pointes d'herbes. Où pourrait-on trouver un tableau aussi grand que celui-ci ? »

Le genre badin et satirique est celui qui plaît le plus à l'improvisateur : le meilleur et le plus facile moyen de réussir dans une chanson, est de faire rire celui qui écoute, en mettant en éveil la causticité naturelle à l'homme. Un couvent de filles est fondé à Guétary en 1802. Le barde du village commence par chanter les joies et les félicités du révérend Père Directeur.

*Dohatsua dà izanen apeza
Bere duena guehienen botza !*

Ikusteco dago

Egun churi asco :

— Mon cher père ! *batec hortie :*

— Ma chère fille ! *hemendic...*

Oi zen den gocho !

— Heureux sera le prêtre qui obtiendra la majorité des suffrages ! Le voilà destiné à couler des jours brillants, glorieux. L'une par là : *Mon cher père !* L'autre par ici : *Ma chère fille !* — Oh , que cela sera agréable ! »

Le passage de la cour de Louis XIV à Saint-Jean-de-Luz, avait répandu chez les jeunes filles du peuple le goût du luxe et de la toilette. Aussitôt, un barde labourdin composa une satire en trente-neuf couplets, véritable chef-d'œuvre du genre gai et caustique, dont il serait difficile de trouver l'équivalent dans la littérature populaire d'aucune autre nation de l'Europe.

C'est Marianne qui veut frapper les astres de son front. Que lui faut-il pour cela ?

Guirguilleriaz eguinicaco

Uztai erdi bat aski du.

Il lui suffira d'un demi-cerceau orné de clinquants, dont elle fera sa coiffure. » Puis voilà mademoiselle Rose, qui se fait des hanches

d'étoupe, en disant à ses compagnes : Voilà comment il faut tromper les hommes, si nous ne voulons pas jaunir, verdir, bleuir, en restant toujours vieilles filles. Tais-toi, lui dit son amie plus sensée : il n'y aurait pas tant de vieilles filles, si nous n'étions pas si coquettes. Et quels jeunes hommes pourront jamais s'approcher de nous, tout de bon, de bonne foi, à nous voir ainsi bardées et rembourrées comme un cheval de bataille? Avons-nous donc oublié ce que nous avons laissé au logis? Une bêche, un sarcloir! Et qu'il nous faudra revenir demain à ces humbles instruments de labourage?

Le barde ne passe sous silence aucun détail de la toilette féminine.

Baldin miraila libro ezbadute,

Terrina bat ur aski zaiote

Han du Antoniac,

Han gure Mariac

Ikusten arpeguia

Duenetz garbia

Eta churia.

— Et même, si elles n'ont pas la liberté du miroir, il leur suffit d'une terrine pleine d'eau. C'est là qu'Antonia, c'est là que notre Maria voit si son visage est propre et si elle a la peau assez blanche. » Dès que les jeunes filles ne sont pas épargnées par l'improvisateur, on

peut penser qu'il ne ménage guère les demoiselles de cinquante ans, la grand'tante qui passe sa soirée du dimanche à jouer aux cartes, en trempant son biscuit dans le vin de Péralta. La partie aux cartes, le *Flor* d'Arnégui, entre ces dames qui étaient aux anges et comme placées au milieu de tous les saints du Paradis, avec leur flacon à côté, est le sujet d'une jolie chanson. L'air de la chanson des trois demoiselles de Saint-Sébastien, couturières à Renteria, arrangé pour violon par Habeneck, est devenu célèbre en France sous l'admirable archet d'Allard. Ces demoiselles, dit la chanson, savaient coudre aussi; mais beaucoup mieux sabler le Xérès.

Ne parlons pas de la Souletine qui laissa sa coiffure en gage au cabaret, et qui buvait à pleine écuelle. — Oh! s'écrie le maricourroucé, ou plutôt le barde qui stigmatise cruellement ce triste vice, avec autant de succès que pourrait le faire un sermon de curé: si la vigne venait à se perdre par quelque gelée, nos femmes feraient entendre de belles lamentations! »

Le lecteur s'apercevra que nous n'omettons aucun trait de la satire euskarienne; même de ceux qui font ombre au tableau des mœurs du pays. Une troisième sorte de chansons basques est la complainte inspirée par le sort du misérable qui aura mérité le dernier

supplice par quelque forfait. Il y a encore l'histoire de quelque autre personnage d'un rang plus élevé, à qui sa position aura permis de commettre un crime non moins odieux sans être puni. Ce dernier exemple est extrêmement rare ; l'on n'en découvre pas plus de deux ou trois en cinq siècles. La jalousie d'amour, s'il faut en croire la chanson et la tradition, entraîna les coupables.

Il n'est pas moins rare que l'amour, ou la passion qui usurpe quelquefois ce titre, amènent chez les Basques le rapt et les enlèvements de vive force ou par trahison. L'histoire de la jeune demoiselle enlevée par trois capitaines ou mousquetaires, a laissé une légende fort touchante : elle a le ton et la couleur de la fin du seizième siècle.

La jeune personne s'est endormie au milieu des roses blanches ; elle-même est aussi blanche que le lis et la neige, belle comme un soleil. C'est le barde qui parle. Les mousquetaires, qui la guettaient, fondent sur elle, l'enveloppent dans un manteau, et l'emportent rapidement à Paris. On la dépose dans un appartement éclairé par cent bougies.

De belles peintures, des dorures éblouissantes et de grands miroirs de Venise qui redoublent cette grande clarté, frappent les regards de la jeune Souletine. Sur une table

couverte de vaisselle plate, sont des bouquets de fleurs, des flacons de cristal et tous les apprêts d'un somptueux festin. Mangez et buvez sans crainte, lui disent les trois corsaires. La jeune fille, à ce mot, jette un cri d'horreur et tombe morte. Les ravisseurs sortent de l'appartement, les larmes aux yeux, comprenant trop tard le crime abominable qu'ils ont commis.

Hirour egunen burian,

Hilac oihu aitari :

Aita, entzun nezazu,

Othoi, sinhetsi behar duzu ;

Berthutia beguiratu nahiz

Hilic egona nuzu.

— Au bout de trois jours, la morte fait un cri à son père. Ecoutez-moi, père, de grâce ; vous devez le croire ; c'est par le vif désir de préserver ma vertu que je suis restée morte (à Paris).

CHAPITRE XLIX.

L'Amour.

L'amour est celui de tous les dieux qui a été le plus chanté par tous les poètes de la terre; il a ses bardes chez les Groenlandais comme chez les Cafres. Dans les hautes régions polaires du nord, où l'été, dont la durée est si courte, succède à un froid excessif, en même temps que les oiseaux arrivent et que les plus brillantes fleurs sortent de terre en quelques jours, en quelques heures, les tendres sentiments prennent aussi naissance dans le cœur de l'homme. Il paraîtrait que, dans ces régions lointaines, pays de neige et de glace éternelle aux yeux des méridionaux, il fait quelquefois aussi chaud que dans le désert du Zahara.

C'est d'un vieux marin de Biarritz que nous tenons cette observation moins géographique

que poétique ; car, disait ce bon homme avec quelque apparence de raison, l'amour est l'une des grandes lois de la nature créée par Dieu. Si l'on ne s'aimait point, on ne se marierait jamais, et le monde finirait de la façon la plus déplorable et la plus triste.

Sans doute ; mais si l'amour donne un bonheur à nul autre comparable, il a aussi ses déboires et ses repentirs : témoin le berger souletin qui avait vendu les brebis de son père pour se procurer de l'argent et pour pouvoir acheter à sa Philis les pendants d'oreille, les colliers d'or et les belles robes qu'elle ne cessait de lui demander. En récompense de ce sacrifice, la bergère volage se rendit coupable de la plus noire infidélité. Le proverbe ne l'avait-il point prévu ? Fille qui reçoit se vend, fille qui demande est perdue.

Le berger pleurait cette brebis égarée ; le cœur de l'homme est faible ; mais il ne regrettait pas moins les moutons qu'il avait vendus. Grand embarras ! De quelle façon expliquera-t-il à son père irrité la diminution du troupeau ? Voilà ce qu'il se demande, en dialogue poétique avec trois charbouniers de la montagne qui lui donnent des conseils. Tes brebis ? Le loup les a mangées ! Survient un muletier : quatrième témoin. Comment le père pourrait-il ne pas croire qu'il est arrivé malheur au troupeau, et résister à des témoignages

aussi respectables ! Le muletier entonne son couplet : il a vu les loups, même il les a comptés, ils étaient au nombre de cinq ! vérité qu'il affirme par serment sur la tête et les sangles de sa mule. — Ah pendards ! s'écrie le père en véritable Gêronte de Molière : je m'aperçois que vous êtes tous d'accord pour me faire le même mensonge. — Moralité :

Primaberan sortzen da

Lili eigerric

Arrosa gorri eta

Briolina frescoric :

Ehun andere

Banutu ere

Hurac bezain charmantic,

Secula eznezake

Nic eman diruric!

— Le printemps voit naître des fleurs jolies, des roses carminées et de fraîches violettes ; mais quand même j'aurais à moi cent bergères plus ravissantes que toutes ces fleurs, jamais, non jamais, je ne leur donnerais de mon argent ! »

Le barde ne perd jamais l'occasion de chançonner la jeune fille qui s'est mise dans le plus grand embarras. Agnès avait des gargouillements, et elle avait peur d'avoir le choléra. — Bon père, faites-moi venir le médecin, j'ai quelque chose dans l'estomac et comme une

enflure qui m'inquiète. Le médecin arrive, et déclare, de par la Faculté, que la demoiselle guérira sans faute au bout de neuf mois. La chanson satirique, qui fait chaque fois le tour de la province et se trouve dans toutes les bouches, au moins pendant quinze jours, égale le châtiment d'une demoiselle française qui serait menacée de voir sa mésaventure racontée dans tous les journaux et chantée sur tous les théâtres.

La plupart de ces chansons, pour ne pas dire toutes, sont remarquables par une tournure spirituelle et la causticité la plus bouffonne; — dès le premier couplet, l'auditeur reconnaît qu'elles ont été composées de verve par l'improvisateur, et l'on admire quelquefois une coupe de vers artistement faite, relevée par l'originalité de la phrase musicale. — Un grand malheur, dit le barde, nous est arrivé dans la haute Soule, l'ours a mordu une jolie héritière à tel endroit de la montagne; elle a été bien heureuse qu'il ne l'ait pas dévorée ! » Ici commence l'histoire du médecin que l'on fera venir du bout du monde, de peur que la grangrène ne se mette à cette morsure fatale; puis l'histoire de l'ours, qui a trop pris goût à la chair fraîche et qui court grand risque d'être mis à mort par les chasseurs.

Si l'accusation de galanterie s'adresse à quelque saint personnage à qui son ministère

interdit le péché d'amour, le barde parle allégoriquement, et se sert de comparaisons empruntées aux scènes de la bergerie.

*Goure artzain galtza beltza,
Ardiac noula douatza ?
Tchesta-erazi nahi ukhen derezu
Zurè galzarpaco galza ;
Zutaz besteric behar dizie
Haïec bere ahatzartza.*

— Notre berger aux bas noirs, comment vont les brebis, je vous prie ? Vous avez voulu leur faire goûter le sel de votre panetière. Allons donc ! Il lui faut de bien autres gardiens que vous, à ce troupeau. »

Quelquefois le barde, nous ne dirons pas stigmatisé, mais chante, célèbre, les amours d'un joli garçon de curé et de sa gouvernante, sur le ton d'un chansonnier français du dix-septième siècle qui fait un vaudeville sur l'aventure d'un abbé de bonne maison. — Vous êtes charmante, jeune, jolie ; mon cœur n'aime que vous ; et si j'étais libre de ma personne comme quelques autres, je n'hésiterais pas à vous épouser. — Ah ! monsieur, que me dites-vous là, à moi, en un langage qui ne convient point à votre robe ? Si pareille chose arrivait entre nous, je devrais m'exiler du pays ! »

La chose arriva : le barde, ou plutôt le séducteur, au retour de Pierre, dit au cheval de ce messager : — Cheval de Pierre, dis-moi toute la vérité, et en quel lieu tu as porté ma chambrière. »

L'Itinéraire, possesseur d'un recueil de chansons, le plus complet peut-être qui existe dans les sept provinces, déclare que, lorsqu'il ne cite pas le texte, il traduit toujours à la lettre, mot par mot. La citation qu'il fait ici, se rattache à un trait de mœurs poétiques qui n'est point à mettre en oubli, parce qu'il peint le grand sens et le caractère positif des Basques. Un prêtre est prêtre, mais il est homme après tout, comme dit le montagnard. Le chansonnier le plus mordant n'effleure jamais la religion, à propos d'un péché d'amour que l'on reprocherait gaiement à quelqu'un de ses ministres : faiblesse humaine que l'on punit.... par une satire.

Le for de Biscaye prescrivait anciennement aux curés de la province une *barragana* ou chambrière. Dans le bon vieux temps de la Navarre française, celui qui avait une fille la faisait élever assez publiquement et la mariait à un héritier de bonne maison, en lui donnant une dot. Nos ancêtres, hommes sauvages, mais positifs en diable, appelaient cela, respecter le sentiment du devoir et la dignité de

l'homme jusque dans les pénitences et les sévérités du catholicisme.

Revenons à nos chansons. — Ah ! si j'étais bon improvisateur, comme je suis bon danseur ! Que feriez-vous ? dit une brune. — Je chanterais les blondes. — Je suis brune, il est vrai ; ma peau n'est pas blanche et rose ; mais il n'en est pas moins content pour cela, celui qui m'aura. — Pour moi, je suis un garçon tout jeune, ayant un doux regard et une beauté sans tache, beau parleur, s'il en fut jamais ; avec tout cela, à peine ai-je tourné le dos, que toutes les jeunes filles se moquent de moi. — C'est que vous faites l'amoureux auprès de toutes. N'en prenez qu'une ; celle-là vous suffit, j'en suis bien sûre. »

Toutes ces phrases sont en vers charmants. C'est du vaudeville improvisé que le Parnasse euskarien tire toute sa gloire. L'amour est un dieu immortel, toujours nouveau, toujours le même, il remue tous les cœurs de même sorte, il a le même langage dans la poésie de tous les peuples. Mais, en Europe, tout poète est un homme de lettres, un homme instruit ; il a lu les grands modèles, il s'est perfectionné dans la versification par le travail : le peuple, le vrai peuple, n'y montre jamais de faculté littéraire ni le moindre talent poétique ; ou



s'il fait des chansons, elles sont plates, ignobles, ridicules de naïveté et de grossièreté.

Les trouvères et troubadours étaient lettrés; ils avaient appris la musique et savaient écrire en plusieurs langues. Dans tout le midi de la France, l'homme qui ne sait ni lire ni écrire ne compose jamais de chansons. Otez aux Béarnais celles de Despourrins et de Xavier Navarrot, il n'en restera plus une seule qui n'ait été composée depuis le dix-septième siècle par quelque bourgeois. Les Navarrais ont eu deux rois chansonniers, Thibaut de Champagne et François Phébus; mais les improvisations des bardes sauvages de la vallée valaient cent fois mieux que les rimes de ces monarques.

La civilisation de l'Euskarien est toute dans sa langue, son génie poétique dans l'esprit même de la nation: le barde des montagnes n'improvise qu'en poète gentilhomme, avec beaucoup de goût, d'esprit et d'élégance quelquefois, mais toujours sans aucune trivialité, avec noblesse, comme un poète sauvage qui se respecte infiniment, et qui a droit d'être respecté, admiré.

Les déclarations et les aveux d'amour se font en pays euskarien, poétiquement, comme dans tout le reste de la terre. — Mon cœur est malade. Je vous le dis en deux mots: une

fièvre horrible me dévore, dans la crainte que je ne parvienne pas à vous posséder. Charmante fille, guérissez-moi, ou je vais mourir de désespoir à vos pieds. — Si les belles paroles qui sont sur vos lèvres étaient dans votre cœur, peut-être que l'on s'aventurerait à vous aimer. Mais après cela, si vous avez l'intention de me causer des peines, oh ! de grâce, je vous en supplie, couvrez-moi de terre ici même ! »

Fidel izatia,

Gaiza nekia

Orai dela duzu berria !...

Et tra la la ! — Le bruit est qu'en ce jour, la fidélité est chose rare et difficile ! — Je vous ai aimée une fois, je vous aimerai toujours. Vous êtes entrée dans mon cœur pour toute l'éternité. »

Eternitate gucico !

Pour les siècles des siècles : rien que cela.
Fiez-vous-y.

Amourioric badudala

Etzaizia uduri ?

Zoure gatic igaran niro

Itchasoua igueri !

— Vous semble-t-il que je n'ai point

d'amour? Je traverserais pour vous l'Océan à la nage. »

*Amudioa zer dan jakin nai dubenac
Emen paratzen diot pintura bat ona:
Lenago joco dute ceru goia, turra,
Eta erorico da norteco izarra,
Itzaldu deneco daucadanugarra !*

Voilà un cri et une déclaration d'amour dignes en tout d'être chantés par le barde espagnol aux Euskariennes que M. Larcher prétend être les plus belles femmes de l'Europe. — A celui qui a envie de savoir ce que c'est que l'amour, j'en vais faire ici la peinture véritable. Le haut ciel frappera la terre et l'étoile polaire tombera, avant que s'éteigne dans mon cœur le feu d'amour qui me consume pour vous. »

Chacune des lectrices de l'Itinéraire ayant entendu des paroles sur le même air, en bonne prose si ce n'est en bouts-rimés, nous regardons la question des déclarations comme épuisée. Les traits de beauté que les dames possèdent à profusion, et que tous les poètes peignent des mêmes couleurs à peu près, forment aussi un sujet inépuisable dans lequel l'Itinéraire ne veut pas s'égarer à la suite des bardes. Nous allons accompagner le jeune Basque allant visiter sa fiancée à la faveur de la nuit, heure favorable aux entretiens d'amour :

il chante un nocturne sous les fenêtres de la belle.

*Charmagarria,
Lo ziradia,
Eztitarzunez bethia ?
Lo bazirade
Iratzar zite!
Etziradia
Loz ase ?*

— Charmante fille, êtes-vous endormie, ô vous pleine de douceur ? Si vous dormez, réveillez-vous ! N'êtes-vous donc pas encore lasse de dormir ? »

La jeune fille entr'ouvre sa fenêtre ; mais ce n'est pas toujours le premier chanteur à qui elle daigne répondre ; et souvent, elle ne lui répond que pour le congédier.

— Dites-moi, oui ou non, si vous êtes pour moi : sans quoi, je veux m'en aller fondre en larmes au fond de quelque forêt. — Ah ! vous voulez aller fondre en larmes dans un désert ? Allez ! mais ne revenez plus m'importuner ; sinon, gare à vous, amoureux transi ! »

Ici la jeune fille, impatientée, menace ; ailleurs elle ne fait que se moquer plus poétiquement. Nous donnons cette petite chanson souletine comme un modèle du genre. L'amant ne veut point se présenter seul ; il prend le rossignol pour interprète.

— Oiseau rossignol, viens avec moi, jusqu'à la porte de ma bien-aimée. Dis-lui ensuite, de ta voix si douce, qu'il y a avec toi un de ses amis.

» Quand nous fûmes arrivés à la porte de la bien-aimée, les chiens du logis se mirent à aboyer. Vite, j'allai me cacher, et le rossignol se posa au haut d'un arbre.

— Qu'est-ce là, et quel est celui qui vient ainsi, dit la bien-aimée, de sa fenêtre. — Je n'ai point de nom de famille; pardonnez-moi (si je ne vous dis pas le mien, qu'il vous est facile de reconnaître au son de ma voix). Une soif insupportable nous fait errer en cet endroit (le rossignol et moi). De grâce, indiquez-nous quelque bonne eau de source.

— Il n'est pas surprenant que vous ayez grand' soif; il a fait passablement chaud le jour dernier. Il n'y a pas ici une seule bonne fontaine. Il nous faut pour nous-mêmes ce que vous demandez.»

Voilà toute la chanson; mais cette gracieuse simplicité de détails, cette sobriété de formes poétiques, est le cachet d'un art admirable de la part de l'improvisateur. La demoiselle n'est pas toujours également cruelle.— Ah! si je savais parler comme je sais aimer! dit l'amant modeste et favorisé: pendant les jours où je ne vous vois pas, il me semble qu'il

fait nuit, tant le ciel me paraît sombre ! »
 La fiancée n'est plus à sa fenêtre ; elle a entr'ouvert la porte du logis, en vertu d'un privilège accordé aux Euskariennes, de toute antiquité. Mais il est inutile de réveiller les gens de la maison ; elle ne parle plus qu'à voix basse à son fiancé :

Ebil zite emeki !

Mintza zite ezliki !

Gaurcotto hountan nahi deizut

Ichilca bortha ideki,

Mintzatzeco zoureki.

Double *tt* mouillé au mot *gaurcotto* :— *gaurco*, de cette nuit ; le *co*, terminative ornée d'un diminutif mignard, pour exprimer l'agréable idée que l'on se fait d'un instant fugitif de conversation passé ensemble : vers euskarien intraduisible dans toutes les langues de l'Europe.

— Marchez légèrement !... parlez tout doucement !... Cette petite fois de la nuit, je veux vous ouvrir la porte en grand secret, afin de pouvoir parler avec vous. »

Pour le bon motif : l'itinéraire en fait le serment à ses lecteurs ; il était très-sérieusement question de monter ménage cette fois-là.

Mais, quelquefois, les mamans, intraitables et naturellement jalouses, ou prudentes, font guerre ouverte à toutes les conversations au clair de lune; elles pourraient tourner au criminel. Cependant, à moins que des renseignements particuliers sur les mauvaises qualités d'un prétendant ou le sentiment des précautions qu'il convient de prendre avec quelques demoiselles, ne recommandent cette sévérité, les droits, fors et privilèges de la jeunesse sont toujours respectés dans les sept provinces euskariennes. De quel droit, en effet, la mère refuserait-elle à sa fille la liberté dont elle a joui elle-même avant son mariage? Il faut suivre et maintenir tous les vieux usages : les plus primitifs, quelquefois, sont les meilleurs.

La femme, dans la poésie des bardes, est une fleur. — J'ai vu une fleur dans un jardin; je voudrais l'avoir à mon côté. » Cette fleur est tour à tour une violette, une rose, un lis, un jasmin; toutes les richesses de la floriculture suffiraient à peine à représenter les fleurs de beauté que le Basque possède dans ses montagnes, les plus riantes de toute l'Europe. La fleur des montagnes, à l'heure où sonne l'âge de la nubilité, cesse d'être une fleur de printemps et devient une fleur d'été, *uda lilia*.

— Écoutez-moi, Fleur-d'Été; c'est vous

que j'aime. Je voudrais être avec vous. — Ce n'est pas à moi seule qu'il faut le dire ; allez parler à mes père et mère, et confiez-leur votre secret. — Fleur-d'Été, vos parents consentent à mon bonheur ; je n'attends qu'une parole de vous. — Chasseur, c'est en vain que tu as tendu tes filets ; tu as préparé la cage avant d'avoir pris l'oiseau ! »

Il faut espérer que Fleur-d'Été se laissera fléchir : l'Itinéraire n'a pas le temps d'attendre ce dénouement de mariage. Il est tant de fleurs en ce monde, qui se plaisent à faire languir le jardinier ! Cent volumes comme celui-ci ne suffiraient pas à contenir le chant de toutes les fleurs de la prairie. Adieu aux fleurs.

Un peuple de bergers et de hardis navigateurs a souvent les yeux au ciel et ne peut se dispenser d'admirer les étoiles dans sa poésie. Toute jolie fille est l'étoile de son fiancé dans la poésie des bardes. — Le soleil est la plus belle des étoiles du ciel ; et ma bien-aimée la plus jolie des demoiselles de toute la terre. — Il me semble qu'il n'y a que vous de jolie au monde, et qu'on ne peut vous comparer aucune étoile du ciel. — Étoile brillante, où êtes-vous allée loin de mes yeux ? — Salut, étoile nouvelle, soleil, etc. »

*Mintzo zira ederki,
 Bai eta ere oneski;
 Bena nahi nuke jakin
 Zure ganic berhechiki,
 Noiz izan nizan suretzat,
 Izar edo eguzki.*

— Vous parlez en beaux termes, et aussi fort honnêtement. Mais je voudrais bien savoir de vous, en particulier, depuis quelle époque j'ai pu être une étoile ou un soleil à vos yeux! »

Devant cette ironie de la jeune fille, l'amant est condamné à faire un calcul astronomique. Malheur à lui, si on peut lui alléguer qu'il a poursuivi quelque comète errante, à chevelure de feu! Mais s'il est maître du cœur de la jeune fille, l'opposition des parents eux-mêmes ne l'alarme point; il la compare à l'ombre légère que le soleil, dans un ciel sans nuages, produit à côté des corps éclairés, et qui ne paraît noire que par un effet de contraste. *Ekhia denian, zoñen eder itzala!* Que l'ombre est belle avec le soleil! L'assiduité de l'amant qui rode autour d'une beauté, comparée à celle d'un lion cherchant à dévorer sa proie, est une image qui est dans le génie de la poésie celtique, une pensée de barde qui chante pour un peuple cruel: la poésie euskarienne a d'autres inspirations. Dans le transport de sa passion, le poète, l'amant euskarien se compare au soleil qui semble tourner jour

et nuit autour de la terre , en l'éclairant et en l'échauffant de ses rayons : idée d'une hardiesse et d'une simplicité vraiment orientale, et qui ne pouvait venir que dans un pays magnifique , à l'esprit d'un barde primitif.

*Goizetan eder dizu
Ekhiac leiñhuru,
Mundi' arguitzen dizu
Unguru unguru :
Ni ere zour' oundouan
Hala nabilazu :
Eia maite naiñunez
Othoi erradazu!*

— Le soleil, pendant les matins, est beau de sa couronne de rayons ; c'est lui qui éclaire la terre, en tournant autour d'elle (sans cesse, jour et nuit) : de même que lui je fais, je vais, je tourne à votre suite : de grâce , dites-moi si vous m'aimez ! »

Après ce texte faiblement traduit, par suite de la distance grammaticale qu'il y a d'une langue à l'autre, nous n'en citerons plus aucun autre dans ce chapitre. Le lecteur n'aura point oublié que les Basques de France ont eu jusqu'à 1789 droit de pêche et de chasse dans leur pays libre ; ce qui n'était qu'un privilège de noblesse et d'aristocratie dans toutes les autres provinces du royaume. Jusqu'à l'invention des armes à feu, les Euskariens ont, de tout temps, pratiqué la chasse dans leurs

vallées avec le faucon. Le vautour, le gerfaut, l'épervier, le hobereau, tous les oiseaux de proie, deviennent naturellement, dans la chanson du barde, l'image de l'amour, ce terrible pirate, ce corsaire ailé, qui ne fait aucun quartier aux blanches colombes, au ramier bleu, à la tourterelle plaintive. Le séducteur est infailliblement, ou le milan aux serres tranchantes, ou le chasseur qui tend ses filets, prépare descages, pour y nourrir les plus jolis oiseaux des Pyrénées et les faire chanter.

— Si j'étais aussi léger que le faucon, pour aller par les airs, j'attraperais ma colombe dans le ciel ou sur la terre, ou bien je pénétrerais dans son asile. — Il y a longtemps que je poursuivais un oiseau des plus jolis; enfin je l'ai attrapé, mais, hélas! il a perdu sa plume la plus belle. — Si je pouvais m'attacher les ailes d'un ramier, bien souvent j'irais vous voir, ma bien-aimée, sans que personne sache où j'ai dessein d'aller ni pour quoi faire. — J'avais dans mon filet une colombe blanche, à collier rouge. Et quand je ne la vis plus, je fus terrifié, de penser comment elle avait pu s'envoler sans avoir des ailes. »

Les comparaisons dans ce goût-là fourniraient un volume in-folio, et nous n'avons qu'une page à leur accorder. La colombe, la tourterelle, le ramier, *usoa*, *urzoa*, dans une

langue dont la grammaire ne reconnaît ni genres ni sexes, est toujours une charmante jeune fille. Les plus jolies improvisations de cette école sont les plus vieilles, et nous devons dire, les plus courtes. — Je suis jeune, et assez gentille ; j'ai le rire à fleur de lèvres, je suis contente, je suis heureuse, gaie ; tout le monde m'aime, mon cœur est libre. — Que le rossignol est un oiseau beau chanteur ! Souvent j'ai entendu sa douce voix. Je me levais de mon lit, j'allais à la fenêtre de ma chambre pour l'écouter. »

Hélas ! ce rossignol, c'est l'amour qui chantait dans le cœur de la jeune fille ; il trouva moyen d'échapper à l'épervier, et tomba ensuite entre les serres du gerfaut. Maintenant (il y a trois siècles) il chante tristement et pleure avec mélancolie.

Toutes les poésies et toutes les bergeries de la terre ont leur tourterelle inconsolable et leurs bosquets ; le Parnasse euskarien a les siens. — Tourterelle à la voix douce, donne-moi tes larmes, afin que l'on sache combien est profonde la douleur de mon âme ! »

Il y a encore la romance de la jeune fille qui a perdu son bien-aimé, et que le barde compare à la tourterelle plaintive, en quatre couplets. Le côté positif du caractère basque

perce encore dans cette improvisation touchante. Dès le second couplet, et semblable au père de La Fontaine, homme prudent et sage, qui promettait un second mari à la jeune veuve sa fille, le barde tentateur annonce un consolateur à la fiancée au désespoir. Mais il ne dit cela, sans doute, que pour l'éprouver et avoir sa réponse : il n'ignore point que l'amant que l'on vient de perdre n'ayant jamais été mari, l'amante sera inconsolable. On ne se tue point, on se laisse mourir en pareil cas. L'Itinéraire est convaincu qu'une infinité de Basquaises sont mortes du chagrin d'avoir perdu leur fiancé qu'elles aimaient; il se plaît à le croire, quoique l'on n'ait jamais vu un seul suicide par désespoir d'amour en terre euskarienne, depuis six mille ans.

C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire des jeunes filles et des jeunes hommes de ce pays.

CHAPITRE L.

Lettre cantabrique.

L'Itinéraire, en insérant la lettre qui vient de lui être adressée, profitera de l'occasion pour avertir messieurs X*, Y*, Z*, etc., que toute reproduction ou traduction de la moindre partie de ce petit ouvrage est interdite par l'auteur. Il y a des plagiats, souvent répétés, qui ne sont d'abord que ridicules, mais qui finissent par mériter un autre adjectif; et c'est une piraterie littéraire que l'on n'est plus disposé à souffrir.

Par exemple, l'Itinéraire serait au désespoir que l'on s'avisât de reproduire, dans quelque journal que ce soit, sans sa permission, la magnifique lettre de son ami et compatriote M. Pierrigno.

MÉSIO CHAHO,

Dus nuits et trois jours aussi, j'ai suis fait lé bésitément pour bous en adresse cette écrit qui né sont pas, jé bous z'en prie dé croire, un vlague dé paroll. Ma courage il était petit, ça il est brai, pour en faire parlément abec un l'éréticq, mais, qué boulez-bous, à moi ils sont dit mon cur dé faire obéissanss à patriote dé sentiment, et j'en ai armé mon balur!...

Jé en sais qué bous en abé un séduisément dé paroll, et encore plus qué tout cela et plus qué tout lé monde, uné estile qu'ils sont élégante, bif. claire, birillante, abec un pureté qui n'a pas son comparibilité.

Enfin, comme il dit notre paroisse dé curé, bous en êtes un béritable Boltairé dé fils, et que cette père-là il abait jeté Bon Diu sur lé terre dans un coler dibin, pour lé confondation dé l'abomination, dé terrification, dé profanation et dé désolation dé monde entiéré!

Malgré cé tach et cé parentément dé Diabolicq, jé bux parler bous, entends-tu? Faites bous donc écoute.

Mon femm Marie Choumé, qu'il parle toujours dé botre personn abec un gloriux dé conaissanss qu'il mé fait monter coler dé bisage, il m'a dit comm ça, qué bous en allé faire publiquément dé dus bolume dé libres sur Vayonn et son enbiron, abec Biarritz aussi, qu'il est à présent coquéluich tout lé monde, sans saboir pourquoi il est.

J'en suis étonne qué bous aussi cé mode ridicul il a suibi, bous qué bous en êtes un Vasque lé plus grand

grammaire dé science dé philosophédédie dé tout lé pays; bous qué bous en avez mis tout votre junesse en entier dans l'illustrément, lé défense dé gloire, dé hérité et dé tout lé grand chose qu'il a fait lé Vasques, dans lé monde entière et plus loin encore !....

Saint Jean-de-Luz bous né sabez pas donc cé qu'il est ?

Je m'en bais dire à toi, et faites-bous après lé comprendaïson dé cé lecture à public....

Saint-Jean-dé-Luz il est un bile qué son l'originn il perde lé nuit dé tems. Il a eu grand port et plus grand importants, et on put boire encore dans lé mer lorsqu'ils sont pétit, veaucoup de erruine dé maisons, dé chateau abec son tourelle dé fortificq. Et si la mer il abait complaisanss dé faire errétirément pour un moment sulément, bous en berriez qué cé bile ils ont été plus qué Bordeaux dé grandur, et encore put-être plus qué capital dé Paris !!...

Jé m'en bas té donne un matérialité dé prube. Louis quatorzé Grand Roi, Saint-Jean-dé-Luz il abait choisi lui pour l'habitément abec tout son cour, et Vayonn il abait pris pour son l'écurie. C'est pour cé erraison qué tout lé mondé il dit : *Saint-Jean-dé-Luz Petit Paris* ; *Vayonn Grand l'Écurie*. Cé parabole il a pris son nature dé cé tems-là !..

Papier il né sérail pas assez dans tout votre Vayonn pour mettre tous les personn dé grand Seigneur qu'ils sont mangé Saint-Jean-dé-Luz depuis qu'il est bénu au monde ! !... Lorsqué Grand Roi quatorzé son marioulage il boulut faire, lé pays il emboya un haut

personn qu'il abait plus qué bingt et quatorze croix, qu'il mangeait lé Roi quand il bouloit, et qu'il était dé son l'état Dragon dé capitaine, commandant chébal dé artillerie de houssarde bolontaire, Mousquette dé Mousquéterre, bicomte dé bicomte, Saboyard dé Sa-boye, ambassadur dé ambassade, roi dé roi et autre conte étrangère...

Bous en sabé, jè panss, qué Madamm lé Mère dé Grande Roi longtems il était erresté sans aboir un pétit. Cette istirilité il était un grand désespère pour tout la terre, lorsqué Mazarin dé Cardinal, qu'il abait beaucoup dé pouvoir d'hommm, qu'il était finess d'Italie abec un grand sapienss, et pour prube qu'il fésait souben son parlément abec un ambassade dé Bon Diu. Boilà pourquoi il abait touché lé ciel abec son prière, et miraculément il était bénu par son bertu naissance dé Louis quatorzé, pour lé confondément et l'exterminément dé Proteste et des Zuguénottes, aussi comme il dit famux chanson qu'il fit notre curé pour l'épousément dé Roi, qu'il était bénu com bous savez à Saint-Jean-dé-Luz attraper son l'époux Espagnole !

Boici cé chante, abec son traduite dans son bérîté:

Gure erreguec du izena, Jaungoicoac emana,
Erreguñac etsituric, miracuilluz izana,
Elizaren fagoretan, Higanoten galzeco,
Español superbioac humill errendatzeco.

Louis handia deitzen da, gure erregue Francian,
Hain handi den erregueric ezda mundu gucian. . .

« Dé Diu Donné, notre Roi il porte nom; son bie il

» a donné un miracle au monde. Après désespère de
 » Reine dé l'aboïr un pétit, tout l'exprès il est bénu
 » pour l'Église dé prêtre et l'exterminé dé Zugué-
 » nottes, et aussi pour errandrè dans l'humilité dé
 » l'humiliment Espagnol superbe !.. »

« Roi il est appelé France Grand Louis lé Grande.
 » parcé qué mondé entière il n'est pas Roi aussi
 » grande. »

Cé Grand Roi qu'ils sont mangé et bu Saint-Jean-
 dé-Luz abec tout son cour et abec beaucoup dé con-
 tentément dé plaisir, il abait dit dans son noce dé
 diné: *Ils né sont plus dé Pyrénées !..*

Cépendant Vasque dé contrébande il dit commé ça
 qué montagne il est plus haut dépuis cé vlague dé
 paroll.

Lé Canaries ayant découbert les Vasques, celui-ci il
 abait fait errémarque qué lorsque l'ouest dé bent il
 faisait son règne longtemps, mer il aménait les côtes
 de ces îles, mort dé cadabré qu'il n'était ni blanche
 comme lé Europp, ni jaune comm asiaticq, ni noir
 comm néggré, mais qu'il était *gorria*, erruge, autré-
 ment dit dé l'Américain. Donc les Vasques, de l'Amé-
 ricq ils sont découbert l'existe ! cé qui n'était pas un
 vagatell, entends-tu ?

Un Vasque de nabigature, Alphonse Sanchez de
 Huelva, qui s'en allait Vayonn pour Madère, un tem-
 pett il battit lui pendant vingt et deux jours et vingt
 et trois nuits. Cé tempett il était si furiuse et si
 enrage, abec si maubais tête dé l'élément, qu'il arriba
 à son bord un pluie de tonnerr, dé greell, dé trompe

et dé jé né sé pas quoi qu'il jéta tout le tripule dans lé consterne.

Un ile il attrapa nabirr par miracle. Et depuis cé circonstanss, cet ile il a fait appelément dé Ste-Domingue !...

Là étant, lé hautur il prit Sanchez. Son nabirr il radouba lui, et il rémit aussitôt dix-sept hommé d'équipage à la boile.

Mais lé bibré il faisait manque dans cette épouvante dé traverse, et lé faim il mourut un douzaine matélots !... — Malgré cé chagrin dé contrariété, Sanchez son débarque il fit à Madère abec quatre matélots bibante, chez mésiu Christophe Colomb qui lé errécut abec tout cé politess dé paroll dé italien, et son figur dé bisage il embrassa lui, en disant qué s'il boulait manger lui et tout son table, qu'il était libre.

C'en était abec conseil de Sanchez de Huelva qué idée dé pénétrément dans l'Inde Occidental il prit la tête de Christophe. Et cé Grand homm dé découvre, son projet il fit exécute dans 66 jours, qu'il était l'an milé quatre cent quatre-vingt-duzé !

Boyez si j'ai bon mémoire !...

Tous ces grand chose il n'est pas étonne personn, lorsqu'il saura qué Colomb pour Pilott il abait alors Jean de Viscaye ou dé cantabrique !...

Alors qué Valeine il fésait son demure dé résidanss dedans Golfe de Gascogne, Vasques son génie il arma chaloupp nouveau, et il fit un si rudé dé guerré et dé pêche dé cramponé, qué lé pur il prit cette animal

qu'il était un montagne dé gros, et il fit son échappé-ment.

Abec son os il fésait cadire dé chaisé, abec lé clo-turr dé jardin.

Une siècle et plus aussi, abant qu'il a fait son naitre Colomb, terré de Nube et Canada il abait découbert Vasques, en faisant lé poursuivre dé Valeine et dé grosse poisson qu'il était de son famille ou parente sulément.

Lé Pétit Vasque Rénaud Delicagaray il imbenta lui Bombe dé Galiott, plus dé dux siècles il y en a, pour faire lé bombarde dé l'Alger.

Enfin Pedro dé Nabarre, qu'il en était dé Brantôme capitaine Grand, il fit l'imbente des sièges dé mines bien abant longtemps, puisqué l'Œuf de Naplé il fit sauter lui.

Notre cimetière dé morte il a un marbre dé pierre qu'il a porté Constantinople et qu'il a quatre cipriens les quatre bout toujours berte, et ousqué bous pourrez, si tu vux, lire tous ces célèbres dé choses.

Un foi moi qué jé parle à bous, j'ai fait raconte dé tous ces histoires à Maréchal Harispe, qu'il était Vasque aussi, et il m'a pris lé main et il m'a fait un serrure époubantable pour prube dé son l'amitié!...

Oui Mésin, bous boyez qué Saint-Jean-dé-Luz il put montrer lé gloriux membre dé son grand famille à tous lé terré avec l'orguil dé contentément!...

A présent aussi nous abons beaucoup dé distingue d'homme, et aussi dé famux médecin qu'il entendait plus qué Paris et qué l'Hypocrate vieille! Il connaît

perfectionne dé *z'yuzité*, qu'il bous enlèbe *caractère* dé l'œil et qu'il bous en déchire la *boile* sans qué aucun il bit jamais comment il son fait !!!.

Jé finis, mais jé né finis pas non, sans diré bous tout cé qu'il sont Saint-Jean-dé Luz cette moment, pour qué bons faites parlément tout lé monde, abec votre paroll dé l'éloquence, qu'il est un petit oiseau dé ramage et qué tous il fait écoute, comme il dit mon glorieux dé femm, abec un séduisément dé joie dé plaisir!

Dites bous à tous, qu'il n'est pas Vasque sauvage dé peuplé, comme il dit crasse d'ignore dé Gascon, et qué nous abons civilisément abant tout lé mondé.

Dites aussi que nous abons un plage dé bains qu'il est un coquetterie comme blu dé ciel qu'il n'est pas nuage.

Mer ils sont toujours carressant et fraîche, abec son purificq dé l'air dé montagné, et presque jamais il n'est pas fâché.

Son pittoresqué dé bué dé Pays il n'est pas conça nulle part ni ailleurs non plus. Abec lé main montagne tout blu il put toucher bous, et en tourbant yn chicq, bous boyez Piqué dé Midi qu'ils sont donné lé main à tous ces beaux compagnes, qu'il s'en ba comme un danse dé balse jusqu'à lé Espagne de l'Océan, qué on dirait qu'ils sont aboir pied dans lé mer et tête abec lé Bon Diu !... Abec un petit promenade dé chébal dé cabriolet, bous pouvez aller un moment désuite boir Fontarabie, Irun et lé joli montagne dé Trois-couronnes, plus bulgarité connu abec nom de Vayonnett, à cause dé mondé dé premier Grénadier

dé Latour dé L'aubergne, qu'il prit sa régiment abec son vayonnett dé fusil et qu'il fit lé mort dé culbutte dé tout l'armée Espagnol ! !

Lé mer de mon pays il a un miracle de propriété sur beaucoup dé maladie qu'ils né sont pas pouboir mettre ici dedans. Jé diré cépendant cé qu'il a fait cé mer étonnant.

L'année dernier un grand Madame de novlesse, beaucoup irriche, et qu'il était lé désespoir, parcé qué son errace il allait perdre après dix-septans qu'il était mariage dé istirilité !... Eh bien, après vingt et quatorze bain sulément et un confesse de Mésiu lé curé, il est parti abec contentément et pleine d'espoir.— Il n'y a pas tan sulément dix jours qué le monde il a mis lui trois pétits, un fille et dux garçons, qu'ils sont grosse comme chanoine dé curé !...

Un autre Damé, qu'il était naissance dé Russe et qu'il abait un maladie de moelle *pépinière*, abec un *arcanciel* à la gorge et lé jambé plein de *futuroncle*, abec deux *avarices*; après deux mois de baignément consécute, son chair il est bénu broï et choli, et tout lisse dé l'uni, comme lé plage ousqu'il abait fait lé trempément dé tout cé vilainies dé malade !...

A cause dé mon modeste, jé né dirai pas errien des habitants, dé son proprété, amavilité, effavilité, cibilité, bibré frais et dé bon marché, qué comme blanc dé Loup il est connu cé bérité.

Jé pouvais écrire bous en Vasque, qué jé bante sa-boir aussi parfaite qu'un Achular, mais comme l'étrangère à Vasques il erréproche qu'il né sait pas

français dé langue, j'en suis choisi préférence et jé z'en prie à bous, entends-tu, dé mettre cette écrit dé lettré dans botre choli libré, pour fairr prouvément à tous les académies qué français nous sabons parle abec plume sur notre côte, aussi bien qué Mazarin dé Cardinal, dépuis fammu boyage de Louis XIV dé cour à Saint-Jean-dé-Luz, Pétit Paris.

Veaucoup dé compliments dé mon femin, de son nièce Marie Choumé, dé sa nébu Pierrigno, garçon dé Mésiu le curé, de Pichkiri, sonnusé de cloche, dé Mésiu lé Maire et Madamm son l'époux, et aussi dé bon curé (mais né dites pas Ebêque dé Monseigneur, entends-tu?). Moi, malgré tout, jé bous l'envoie tous les tendress de ma cur, abec un l'atoun qu'il est digne de manger bouche dé Roi, et jé suis, abec grand satisfait de botre grand littérature, botre très-humble serbice

PIERRIGNO,

descendante dé famux Haranchipy.

Saint-Jean-dé-Luz, Pétit Paris, 25 Juillette 1855.

CHAPITRE LI.

Lettre bayonnaise.

MONSIEUR PIERRIGNO ,

J'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonne pensée de m'écrire. Selon votre désir, et votre droit en pareille matière, je me suis fait un vrai plaisir de lui donner place dans l'Itinéraire de Biarritz, sans y rien changer : tout mon regret est de ne pouvoir graver ce chef-d'œuvre sur une table de marbre noir, en lettres de diamant et de saphir, comme une preuve monumentale des progrès que la civilisation française fait dans notre pays.

C'est à peu près ainsi que nos ancêtres devaient parler et écrire en langue arabe, visigothique et latine. Les Basques ont leur civilisation nationale, qui n'a pas grand chose à

envier à celle des peuples les plus célèbres; mais on est heureux de pouvoir prouver aux étrangers que la langue française, aujourd'hui langue diplomatique de l'Europe, parce qu'elle est préférable à toutes les autres à cause de sa correction parfaite et de son inaltérable clarté, est devenue aussi notre langue maternelle.

Je vous le dis en toute sincérité, monsieur Pierrigno: si l'auteur de l'Itinéraire renonce à se faire jamais ouvrir les portes de l'Académie française, c'est uniquement parce que la docte assemblée ne peut manquer de vous réserver le premier fauteuil vacant. On connaissait au théâtre le français des Gascons, depuis Regnard, et celui des Alsaciens et des Suisses depuis Molière; mais en vérité, monsieur Pierrigno, vous avez éclipsé tous les rivaux et surpassé les Italiens eux-mêmes. Le cardinal Mazarin n'était qu'un Pasquin de comédie à côté de vous; son style n'était rien au prix du vôtre. Tous les Bayonnais seront de mon avis: c'est comme si je disais toute la terre.

Il n'y a qu'un seul homme au monde, dont la phrase labourdine puisse entrer en comparaison avec celle de M. Pierrigno; c'est celle de Haranchipy son aïeul, non moins célèbre par ses prouesses sur mer, que par les rapports qu'il rédigeait sur les tempêtes de l'Océan,

avec autant d'imagination que de clarté. C'est à votre bon vouloir amical que j'ai été redevable de la communication de ses manuscrits inappréciables, jadis insérés dans l'*Ariel*, journal séraphique, satanique, etc., pour le bonheur des Bayonnais, devant qui l'on ne saurait plus prononcer le nom de Haranchipy, sans les faire sourire. Le succès littéraire de votre aïeul et de ses œuvres revues et corrigées par vous, homme d'esprit, fut immense : celui de votre lettre sera miraculeux. Les lecteurs y reviendront souvent, comme à la page la plus brillante de l'Itinéraire.

Je vous prie de faire agréer mes hommages les plus respectueux à madame Pierrigno, ainsi qu'à monsieur le curé. N'ayez peur que j'aille parler du souvenir amical de ce dernier à Sa Grandeur Mgr. Fr. Lacroix, comte romain et assistant au trône pontifical : la recommandation de votre part était inutile. Est-ce qu'un voltairien parle jamais de ces choses-là aux princes de l'Eglise ! Sa Grandeur n'en saura rien.

Ceci me remet en mémoire Mgr. d'Astros, évêque de Bayonne, puis archevêque de Toulouse et cardinal ; un saint homme, le prélat le plus maigre de la chrétienté, beaucoup plus maigre que Voltaire.

Revenant de Sainte-Engrace, un village très-haut perché de notre frontière souletine, pos-

sesseur autrefois d'un chapitre de chanoines, et quels beaux chanoines ! gras et fleuris, Mgr. d'Astros fit un bout-rimé et un mauvais proverbe, dont les montagnes lui gardent rancune.

Sainte-Engrace, Sainte-Engrace !
Jamais plus tu ne reverras ma face.

Mais Sainte-Engrace en avait vu bien d'autres depuis le moyen âge, jusqu'au célèbre curé Haritchabalet, celui que Mgr. d'Astros venait de quitter. Beau comme un Hercule, et non moins robuste, Haritchabalet était un théologien de première force à dix-neuf ans : les ruines de l'ancien séminaire d'Oloron parlent encore de lui. Dans une dispute fort chaude, ses quarante condisciples eurent le malheur de le contrarier : Vous n'êtes que des hérétiques, leur dit-il en colère. Et cassant un pied de banc dont il se fit une arme, il mit toute la classe à la porte de la salle, à commencer par le professeur. Tout le monde convint que l'argument était victorieux, et n'eut point de peine à faire sa paix avec le futur curé de Sainte-Engrace.

Un beau jour, ou plutôt une belle nuit, que Haritchabalet, monté sur une mule superbe, traversait les montagnes en chantant le *Magnificat*, d'une voix comparable à celle de Tambourini, un fameux bandolero espagnol se

dressa devant lui, la carabine au poing : La bourse ou la vie ! »

— *Ala tchoria* ! Par l'oiseau ! dit en souriant au bandit le bon curé, qui ne voulait jamais jurer par Dieu ni par diable : j'aime mieux te donner ma bourse. Tu remarqueras qu'elle est bien garnie. » Cela disant, Haritchabalet tire de sa poche une longue bourse de soie pleine de quadruples et la jette à six pas de distance devant lui. Le bandit court à cette proie, se baisse et tend la main pour la ramasser. Plus fin que lui et non moins leste, le curé, mettant pied à terre, était déjà sur ses talons : d'un coup de canne vigoureusement asséné, il lui disloque l'épaule et, de l'autre main, lance la carabine du routier à cent pas de distance.

— Bandolero mon ami, apprends que les onces d'or de Haritchabalet sont destinées aux pauvres de la vallée, et qu'elles n'ont point été faites pour un petit voleur comme toi. *Ala tchoria* !

La mine piteuse du bandit était à peindre : l'éclat de rire qui échappa au curé éveilla tous les échos d'alentour. Il met le vaincu sur sa mule et le transporte au presbytère. Jamais blessé ne fit meilleure chère et ne but de meilleur vin pendant dix jours. Au moment de le mettre à la porte : — Écoute, Espagnol,

lui dit le bon curé : si jamais tu recommences la vie que tu as menée jusqu'ici, dans les montagnes ou sur la plaine, dans quelque partie des treize royaumes que ce soit, dans la *sierra* la plus inaccessible, je le saurai par les moines et le clergé à qui je veux écrire. Alors j'abandonne ma cure pour quelques jours, et j'irai te casser la tête moi-même, sans avoir besoin d'alguazil. N'oublie pas ce que je te dis là. *Ala tchoria !*

Ce discours éloquent produisit une conversion miraculeuse. Le loup des *sierras* se fit hermite ; il se confessa, bien contrit et repentant ; l'on dit qu'il mourut moine, portier de je ne sais plus quel couvent. Je vous raconte ces détails, monsieur Pierrigno, parce que je sais que vous prenez intérêt à tout ce qui peut tourner à la gloire de notre pays et de la religion.

Il faut être impartial dans un Itinéraire, et juste envers tout le monde, même envers les Evêques, quoique voltairien, monsieur Pierrigno. Mgr. Lacroix aime le basque, il a étudié et il parle cet idiome en linguiste et en philologue distingué ; honneur qu'aucun autre évêque de Bayonne, je crois, n'accorda à notre belle langue. Il faut que nous en sachions gré à Sa Grandeur. Je gage que l'on découvrirait dans sa bibliothèque certain volume

signé de moi ; comme qui dirait une grammaire souletine de ma façon. Mais ceci doit rester secret, monsieur Pierrigno. Gardez-vous bien d'en parler à monsieur le curé de la paroisse.

Votre ami sincère,

Atharraxtarra.

P. S. Le thon que vous m'avez envoyé , et dont bien vous remercie, était délicieux. Je n'en ai point mangé de meilleur depuis mon arrivée à Bayonne. Malheureusement, les écrevisses sont moins abondantes dans le pays labourdin que dans les provinces navarraises : on est condamné à faire le voyage de Saint-Jean-Pied-de-Port ou de Tardets pour en manger. Que voulez-vous, monsieur Pierrigno : un pauvre voltairien n'a pas toutes ses aises dans la vie.

CHAPITRE LII.

Saint-Jean-de-Luz.

La ville de Saint-Jean-de-Luz, dit M. F. Morel, ouvrage déjà cité, se résume dans sa longue rue pavée de cailloux blancs, et bordée de maisons inégales dont les fenêtres aux larges croix de pierre attestent une haute antiquité. A l'extrémité de la rue s'ouvre une vaste place où de beaux édifices rappellent la prospérité de cette ville autrefois commerçante et très-riche. A gauche, on voit la maison habitée en 1660 par Louis XIV : quelques statues ornent les entre-colonnements placés au second étage de la façade qui regarde la Nivelle.

En 1718, la population de Saint-Jean-de-Luz était de 4,800 âmes ; elle n'est que de 2,847 aujourd'hui. La décadence des pêches

du Labourd est la principale cause de cette diminution des habitants d'une ville jadis florissante ; chute dont elle se relève chaque jour. Qui peut dire si la main puissante que Morel appelait sur elle ne viendra point quelque jour à son aide ? Le temps de la décadence n'est déjà plus , et le génie industriel de ses habitants s'occupe activement à lui créer des ressources nouvelles.

Les poissardes de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure forment une tribu voyageuse qui mérite de prendre rang dans l'histoire des pêcheries de la France. C'est toute la ville de Bayonne qui leur sert de halle à vendre leur poisson ; elles ont leur éventaire sur la tête. Les cris stridents qu'elles font en courant dans les rues , appartiennent à l'Académie de monsieur Pierrigno , dans toute la pureté de ses règles appliquées au patois gascon. Ils servent à annoncer l'arrivée des anchois délicats et des sardines fraîches , etc. , et finissent par la voix de tête , en notes tyroliennes qui montent au ciel , après avoir fendu le tympan des Bayonnais , d'une oreille à l'autre.

L'Itinéraire , en sa qualité de lexicographe , ne peut se dispenser de mettre ici ce petit échantillon de l'incroyable variété du langage humain.

— *Adar'arriba ! adar'arriba ! frescoa délica !*

chardin aci !! Aco fresc è délica ! Adar'arriba ! antchoa fria ! A l'antchoa ! A l'antchoa ! Arribat'aci !!...

Les oreilles et le patois gascon n'ont pas à se plaindre d'être écorchés, en l'honneur de toute espèce d'excellent poisson dont les marchandes approvisionnent la ville. Nous ne mettons pas en ligne de compte ou de marche les évolutions rapides que ces demoiselles font le long des rues, l'une à droite, l'autre à gauche : ne mesurons que la distance de Bayonne à Saint-Jean-de-Luz, et disons qu'elles rentrent glorieusement le soir même dans leurs familles, pour recommencer le même exercice le lendemain matin, après avoir lestement franchi une distance de quarante-deux mille mètres.

Jambes hâlées, mais nerveuses, disait Morel. Ajoutons qu'elles ont soin de ne porter qu'un cotillon simple et des souliers primitifs. Le crayon lithographique a illustré ces demoiselles; c'est leur portrait que nous voudrions avoir; et il est certain qu'il obtiendrait dans un musée presque autant d'honneur qu'une toile de l'Espagnolet, pourvu que l'habile et brillant pinceau de M^{lle} Feillet voulût se charger de le faire.

L'on ne peut parler de poisson et de pêche à Saint-Jean-de-Luz, sans songer aux bénéfices que la pêche de la morue et de la baleine

procurait autrefois à cette bonne ville. Le nom des marins qui se rendirent célèbres dans ces courses est resté inconnu; nul, chez les Basques, n'étant jaloux d'appeler en particulier sur sa personne une renommée qui rejaillit d'elle-même sur le peuple tout entier. Au dix-septième siècle, époque à laquelle le dévouement des navigateurs basques commence à prendre rang dans les fastes de la marine française, apparaît Cépé, le plus hardi des corsaires, que Louis XIV. appela à sa cour, désireux de voir de près l'homme dont le nom, dans tous les ports de l'Angleterre, n'était prononcé qu'avec terreur.

De nos jours, le nom de Pelot, un petit homme, le plus éveillé, le plus leste, le plus hardi vieillard de quatre-vingts ans que l'on ait pu voir, restera comme celui d'un héritier direct de ces terribles corsaires labourdins qui se mêlaient à toutes les guerres du moyen âge pour écumer l'Océan et l'ennemi. L'auteur de l'Itinéraire, qui le voit encore devant lui, sautillant et gesticulant avec ce son de voix et ce regard à demi souriant qui dénotent l'homme intrépide; l'auteur ne saurait oublier Pelot lui donnant une leçon sur la manière dont un petit corsaire, à l'aide d'un tout petit poignard, dans une mêlée d'abordage, peut mettre en quelques secondes sur le carreau, une demi-douzaine de géants armés de toutes pièces.

Les marins anglais qui se souviendraient d'avoir vu pratiquer à Pelot cette manœuvre pendant les guerres de l'Empire, pourront dire que la leçon était admirable, quoiqu'elle ne fût donnée qu'à un homme de lettres fort peu en état d'en profiter.

Au dix-huitième siècle se présente Sopite, commandant de la *Basquaise* : les Anglais disaient qu'ils n'eurent jamais sur mer une ennemie plus intrépide et plus redoutable que cette *Basquaise*-là.

M. de Choiseul charge Etcheverry de se rendre aux Moluques, et d'en rapporter des plantations de canelier et de giroflier pour nos colonies d'Amérique. Le Saint-Jean-de-Luzien s'acquitta de sa mission, avec la gloire de mettre hors de combat tous les vaisseaux de guerre qu'il rencontra dans cette périlleuse traversée; il avait alors soixante-dix ans.

Le nom des Larréguy a aussi son auréole. Capitaine de vaisseau, commandant le *Northumberland* et le *Mucius* en 1794, un Larréguy défend ce dernier contre deux vaisseaux anglais, il perd tous ses mâts, un surcroît d'ennemis lui arrive encore, alors il se défend avec fureur, lorsqu'enfin la corvette le *Papillon* vient le remorquer triomphalement au milieu de l'escadre française. Citerons-nous Dornaldéguy, capitaine de vaisseau et prisonnier à l'île de France en 1809? Etchégaray, lieute-

nant de vaisseau , capitaine des marins de la garde , blessé dans le fameux combat du 1^{er} juin 1794 à bord du *Mucius*, blessé de nouveau à Baylen , au milieu des marins de la garde, qui firent inutilement des prodiges de valeur dans ce désastre ? Mais ce serait à n'en pas finir.

En arrivant à Saint-Jean-de-Luz et à une certaine distance, l'horizon de l'Océan a quelque chose de solennel et de mélancolique : vous diriez que les toits des maisons vont se confondre avec la mer , dont les lames écumeuses semblent vouloir déferler sur la ville pour l'engloutir. Ce mouvement se fait avec une telle rapidité et des mugissements si formidables , que Saint-Jean-de-Luz paraît toujours menacé de submersion. Si le golfe de Gascogne est l'un des plus orageux de l'Océan, on peut dire que, sur aucun point du golfe, la mer n'a de fureurs aussi belles qu'à Saint-Jean-de-Luz. L'homme de l'intérieur des terres, l'étranger, tremble à ce spectacle; le marin du pays lui-même ne peut toujours maîtriser son émotion.

Nous ne citerons que pour mémoire les tempêtes de 1777 et de 1781, et celles d'une époque plus récente : les dernières semblent toujours les plus terribles ; mais comme cette

lutte dure depuis quarante siècles, nous sommes portés à croire que Saint-Jean-de-Luz en a oublié une infinité.

Il est constaté que l'Océan recule chaque jour devant les terres, en rejetant sur le rivage les sables et le gravier qu'il reçoit; la mer se retire des continents et, chaque jour, perd un peu de terrain. Par exemple, la grotte de la *Chambre d'Amour*, où deux amants surpris par la marée montante furent asphyxiés par l'eau dans les bras l'un de l'autre, n'offrirait plus aujourd'hui le même danger; l'on peut déjà mesurer tout l'espace que la mer a abandonné sur ce point comme sur beaucoup d'autres.

Les sorties que l'Océan semble vouloir faire contre Saint-Jean-de-Luz, ne sont qu'un fait local et exceptionnel; il ne change rien à la loi géogénique du globe, et au mouvement uniforme du littoral. L'escarpement des rochers, qui sont presque à pic sur cette partie de la côte, donne seul aux vagues, au moment où leur masse rencontre cet obstacle, une force incalculable et une violence d'impulsion que l'on ne peut s'empêcher d'admirer. M. Lacour comparait la menace des bruits sourds et profonds qui sortent alors de l'Océan, au *memento mori* d'un couvent de Chartreux.

Certainement, les Basques de la côte labour-

dine s'attendent à mourir un jour, quand il plaira à Dieu, comme l'auteur de l'Itinéraire et tout le monde ; mais le voisinage d'une mer souvent courroucée n'altère point la gaieté qui leur est naturelle. Que si, par malheur, de temps à autre, cette mer renverse les digues puissantes que le génie de l'homme opposait à sa furie, ce n'est point une raison pour les habitants de Saint-Jean-de-Luz, de renoncer au soin de leurs affaires, aux plaisirs de la vie, et de désertir la ville comme de Thore le leur conseillait.

« Malheureuse ville, quel sort t'attend !
» Habitant insensé, dors donc, puisque tu en
» as l'intrépidité ; dors sur le bord de l'abîme
» prêt à t'engloutir, ou plutôt, sors de ton engourdissement, déserte une terre qui fuit
» à chaque instant sous tes pas. Porte tes pé-
» nates ailleurs, et abandonne à l'Océan ta
» demeure, si tu ne veux pas être englouti avec
» elle, car tu ne seras à l'abri de tout danger,
» que lorsque ta ville couvrira les hauteurs
» qui l'entourent en ce moment. »

Ceci revient à dire : — Prends les maisons sur tes épaules et porte ta ville sur les hauteurs qui l'entourent.

« Loin de l'opposer aux ravages de l'Océan,
» favorise ses moyens de destruction, et bien-
» tôt on verra une magnifique baie là où est

» aujourd'hui Saint-Jean-de-Luz : les vais-
» seaux y seront à l'abri de tous les vents
» dominant sur nos côtes, et seront sûrs d'y
» trouver une rade assurée ; le commerce y
» fleurira par conséquent, et tes neveux y se-
» ront heureux.

Il est évident que l'imagination de Thore, lorsqu'il donnait ce conseil aux habitants de Saint-Jean-de-Luz, était séduite par l'idée d'une ville nouvelle s'élevant comme par enchantement sur les hauteurs d'alentour. Au pied de Villeneuve-Saint-Jean-de-Luz, *Don-Yuane-Iriberry*, sera une magnifique baie, un port admirable, tout couvert de vaisseaux, entouré d'entrepôts superbes et de magasins encombrés de toute espèce de marchandises. Déjà la pensée de l'auteur se reportait à l'époque où les arrière-neveux des habitants actuels de Saint-Jean-de-Luz, grâce à un commerce chaque jour plus florissant, jouiront d'un bonheur inexprimable. Il est permis de croire que cette ravissante perspective contribuait à rendre de Thore beaucoup plus alarmiste qu'il n'est raisonnable de l'être et qu'il ne convient.

M. Morel n'est pas pour le déménagement immédiat, et il ne pense pas le moins du monde à jeter sur les hauteurs qui entourent Saint-Jean-de-Luz les fondements d'une ville nouvelle.

« Plusieurs siècles d'existence peuvent être
» promis à Saint-Jean-de-Luz, et d'autres
» villes peut-être jeunes et fortes, loin de la
» mer et des volcans, seront tombées, qu'elle
» vivra encore heureuse et paisible sur cette
» grève toujours menacée ! »

CHAPITRE LIII.

La Baleine.

La pointe du golfe de Gascogne ou de Biscaye la plus avancée dans les terres, est entre Bayonne et Saint-Sébastien. Il est permis de croire que la baleine fréquente ce golfe dès le déluge, et que les Basques lui font la guerre depuis plus de dix siècles. Si le Catalogue des rôles gascons et normands, et les vieux titres du Chapitre de Bayonne nous le permettaient, nous ferions remonter cette date beaucoup plus haut. La pensée de harponner et de tenir ainsi au bout d'une corde un énorme poisson à mammelles, qui a quelquefois 35 mètres de longueur, ne pouvait venir qu'à des marins expérimentés doués par le ciel d'une audace peu commune, à des Basques. Il faut être sauvage et primitif comme l'Euskarien pour imaginer

des pêches dans ce genre-là, et pour mettre son idée en pratique.

Les anciens titres dont nous avons parlé, nous apprennent qu'en 1281 les poissardes labourdines vendaient de la chair de baleine dans les marchés de Saint-Jean-de-Luz, Ciboure et Bayonne. La langue du cetacé, à cette époque, était regardée comme un mets très-délicieux, et en cette qualité, on était dans l'usage de la donner par dévotion à l'Eglise. C'est aux Basques que l'on doit les premières langues de morue qui furent mangées à Bayonne, c'est d'eux que notre sainte mère l'Eglise reçut les premières langues de baleine : il est juste qu'en échange des prières qu'elle fait pour les navigateurs et les pêcheurs, ces derniers lui donnent toujours les meilleurs morceaux de leur prise.

Mais puisque la chair de baleine était exposée en vente dans les halles du pays, et que messieurs les chanoines aimaient la langue de ce poisson, on doit en conclure que ces langues étaient fraîches, et que l'on prenait les baleines à une petite distance des côtes. Il doit en être des baleines comme du goujon et de tous les autres poissons, qui commencent à se gâter par la tête.

La capture que les Basques en faisaient, leur produisait des revenus très-considérables.

L'énorme cétacé devait être alors très-commun dans le golfe de Biscaye ou Gascogne ; le traité passé par Iolande de Solier, dame de Belin, avec Edouard II d'Angleterre, relativement au jet et échouement des baleines sur les côtes maritimes de Biscarosse et de Saint-Julien, en est la preuve. La lettre de Pierrigno nous apprend que les vertèbres de baleine tenaient lieu de chaise aux marins basques dans leurs maisons, et que les os de ce poisson leur servaient à faire des clôtures de jardins. De Thore en dit autant des autres pêcheurs baleiniers de la rive landaise ; détail confirmé par Rondelet (*Traité des poissons*).

Vers le milieu du quatorzième siècle, les Basques jouaient véritablement un grand rôle dans cette branche de l'industrie maritime ; nous pouvons dire le premier rôle ; car, ainsi que de Thore le constate, nos Euskariens, en ce point, avaient un avantage si décidé sur les pêcheurs du Nord, qu'ils étaient universellement regardés à cette époque comme les meilleurs marins de l'Europe.

La gloire d'avoir, les premiers, pensé à harponner la baleine et de l'avoir fait hardiment, leur appartient ; on ne peut leur contester celle d'être allés attaquer le cétacé loin de leurs côtes. Les Landais suivirent leur exemple et se formèrent à leur école. Les pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz, Ciboure, Guétary,

Biarritz , Bayonne , et les autres baleiniers de la côte de Guienne , qui allaient harponner le monstre en pleine mer , avaient été déclarés exempts de tous droits par le jugement d'Oléron.

Il paraît par les plus anciens manuscrits que la baleine n'habitait pas le golfe de Gascogne durant toute l'année ; elle n'y séjournait que depuis l'équinoxe d'automne jusqu'à celui du printemps. Ce ne fut d'abord , de la part des Basques , qu'une pêche côtière ; elle devint si rude , que la baleine en eut peur , comme le dit monsieur Pierrigno , et prit le sage parti de se réfugier dans les mers du Nord , où les Basques la poursuivirent avec l'intrépidité qui leur est naturelle. Ce fut dans ces courses aventureuses que les Euskariens découvrirent les premiers les îles de Terre-Neuve , la Terre-Ferme , le Canada , les côtes du Groenland , de l'Islande et du Spitzberg. Près d'un siècle avant que Christophe Colomb eût appris d'un marin basque , Alphonse Sanchez de Huelva , l'existence de l'Amérique , les Euskariens avaient déjà découvert Terre-Neuve et le Canada. Le témoignage unanime des historiens leur accorde la gloire d'avoir , les premiers , tracé aux autres peuples une route vers le pôle Arctique (*).

(*) *Annales des nations* , — *Histoire des Pêches* , traduite du hollandais par Dereste , — *Mémoire de M. Noel* , *Magasin encyclopédique* , 4^{me} année , tom. 5 , etc.

C'est par les Basques que l'on a su que les morues ont établi leur empire dans les parages du banc de Terre-Neuve, surtout dans la saison d'été. Par cette découverte, non moins profitable que les autres, ils rendirent un immense service, en indiquant aux pêcheurs une source intarissable où tous les autres peuples de l'Europe vont également puiser.

Les mers voisines de Terre-Neuve, de même que celles du Canada, abondent en baleines et en gros poissons de toute espèce. Les Hollandais, instruits à l'école des Basques, voulurent les contraindre à leur abandonner ces mers poissonneuses. M. Masein nous apprend que les Basques formèrent leur établissement plus au Nord, sur une pointe qui porte encore le nom de *Cap-de-Biscaye* (*).

Les Normands ont essayé de contester à la marine basque la gloire d'avoir découvert le banc de Terre-Neuve; il est vraiment fâcheux que leur vanité en ce point ait pour contradicteurs la tradition, les faits et l'unanimité des témoignages historiques. Dès l'année 844, les renards de Normandie avaient reconnu que les raisins de Gascogne étaient bons à manger, et par malheur, les maraudeurs ne les trouvèrent point trop verts : ils prirent Bayonne aux Labourdins. Ne soyons pas sur-

(*) *Essais historiques sur la ville de Bayonne.*

pris qu'ils aient essayé de disputer, sans succès cette fois, à la marine basque, une petite part de la gloire qui lui revient. Saute, Normand ! Elle est trop verte.

Les Bretons se sont aussi mis sur les rangs. Cette ambition, à nos yeux, est beaucoup plus respectable, quoique elle ne soit pas plus fondée que celle des Normands ; mais toutes les fois que l'on parle au Basque, des Armoricains, des Gaëls et des anciennes races celtiques, il ne peut oublier que les ancêtres des Bretons prirent aux Euskariens antiques l'Italie, le midi des Gaules et l'Espagne. Pardonnons aux Bretons d'avoir voulu disputer aux Basques la gloire de la découverte du banc de Terre-Neuve : les Gaulois et les Druides nous ont fait de bien autres vols que celui-là !

CHAPITRE LIV

L'Amérique.

Les Euskariens s'établirent dans la Péninsule hispanique vingt siècles avant l'irruption des Celtes ou Tartares : ils franchirent le détroit d'Hercule, sur de légers canots décrits par Strabon, ils les dirigeaient à force de rames, avec une adresse et une rapidité surprenantes, et ils ne craignaient point d'entreprendre de lointains voyages.

Il n'est plus possible de révoquer en doute les relations commerciales que les Indo-Africains entretenaient, à cette époque très-reculée, avec les Américains du Sud : elles furent interrompues par l'invasion des Celtes ; mais le souvenir de l'Amérique, bientôt effacé dans l'esprit des Barbares, se conserva chez les Basques pyrénéens et servit à diriger les expé-

ditions maritimes des montagnards au moyen âge. On leur doit la découverte des Canaries, faite en 1393 par les Guipuzcoans.

Monsieur Pierrigno, qui nous raconte d'après la tradition de la côte labourdine, des faits d'une haute importance relatés par Masein dans son *Essai historique sur Bayonne*, a raison de conclure que les Européens doivent aux Basques la découverte de l'Amérique. A l'époque dont nous parlons, la découverte des Canaries était déjà faite, Christophe Colomb était établi dans l'île de Madère. Colomb, né en 1442, était fils d'un cardeur de laine de Cogureto dans le territoire de Gènes. La première idée et la première preuve de l'existence de l'Amérique lui furent données par un marin basque, Alphonse Sanchez de Huelva; et l'on ne peut pas dire que ce soit Colomb qui ait découvert le Nouveau-Monde : rendons à chacun la gloire qui lui appartient.

Huelva s'embarque à Bayonne pour Madère: il fut battu d'une si furieuse tempête pendant vingt-deux jours, qu'il lui fut impossible de prendre hauteur, ni par le soleil, ni par les étoiles; il fallut s'abandonner au caprice des vents et des flots. Enfin, après avoir lutté contre les éléments et en avoir été longtemps le jouet, il fut contraint de se jeter sur une île, que tous les historiens et monsieur Pierrigno disent être Saint-Domingue. Descendu à

terre, il prit hauteur, radouba son navire, et remit à la voile avec seize hommes qui formaient son équipage. La traversée fut longue, les vivres lui manquèrent, et douze matelots basques moururent de faim. Huelva débarqua à Madère, selon M. Pons, l'un des historiens, avec ses quatre derniers compagnons de traversée; tous les quatre moururent d'épuisement quelques jours après.

Christophe Colomb reçut dans sa maison l'intrépide et infortuné Huelva; il recueillit avidement de sa bouche tous les détails du voyage. Le Basque en avait fait une relation écrite qui fut communiquée à l'Italien. Colomb, qui voulait s'attribuer toute la gloire de la découverte, ne fit point part au navigateur euskarien, du projet qu'il formait peut-être déjà, de pénétrer dans les Indes occidentales. L'idée de l'existence de ce monde occidental n'était déjà plus, et n'avait jamais pu être une nouveauté pour les Basques. Dès la découverte des Canaries, les Guipuzcoans avaient remarqué que, lorsque les vents d'ouest avaient régné longtemps, la mer amenait sur les côtes de ces îles des morceaux de bois étranger, des cannes d'une espèce inconnue, et même des corps morts, qu'on reconnaissait, à plusieurs signes, ne pouvoir être ni européens ni africains. Le Père Charlevoix, dans son histoire de Saint-Domingue, relate les conjectures

que ces observations inspiraient à tous les marins ; si l'on peut traiter de conjecture la presque certitude où l'on était de l'existence des Indes occidentales.

Huelva était mort ; Colomb ne pouvait le prendre pour compagnon de voyage dans son heureuse expédition de 1492 ; mais il eut soin d'avoir avec lui des marins basques. Nous ne citerons avec l'histoire, que Jean de Biscaye ou de Cantabrie, *Bizcaitarra*, l'un des plus excellents et des plus célèbres marins des provinces euskariennes. Il ne manque pas d'historiens pour dire que Colomb se décida au grand voyage, sur l'affirmation positive du Biscayen ; il est du moins hors de doute que ce dernier accompagna le navigateur illustre.

Un navigateur guipuzcoan, Sébastien Cano servit de compagnon, et peut-être de guide, à Magellan dans toutes ses courses maritimes ; il passa avec lui le détroit auquel le célèbre voyageur donna son nom. Après la mort de Magellan, Cano gagna les îles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant ainsi fait le premier le tour du monde par l'Orient, en trois ans et quatre semaines. Charles-Quint lui donna pour devise un globe terrestre avec ces mots, *Primus me circumdedisti*, c'est-à-dire, c'est toi qui m'as parcouru le premier, en faisant le tour du monde.

Un autre Guipuzcoan, Jean de Urbieta d'Hernani, fit un plaisir d'un genre tout différent au monarque espagnol, et mérita des distinctions dont nous croyons que sa famille jouit encore. Tout le monde sait que quatre mille fantassins basques, commandés par le marquis de Pescaire, contribuèrent beaucoup au gain de la bataille de Pavie, et renversèrent autour de François 1^{er} la brillante gendarmerie française, qui fut bellement massacrée par ces rudes Espagnols. Urbieta eut la gloire de faire prisonnier le roi de France. — Il s'est vaillamment comporté dans la mêlée, disait le Guipuzcoan; il ne me croyait pas assez gentilhomme pour me rendre son épée. Voici son gantelet, que je garde. S'il n'eût été le roi de France, je le tuais ! »

Revenant à l'Amérique, — quelque importante que fût la découverte, le *Bizcaitar* ne tira point grande vanité d'y avoir contribué. En général, le Basque, homme sérieux, plus positif que brillant, ne s'enivre jamais d'une idée fort simple, quoique grande par le résultat, qui servira presque toujours à la gloire d'autrui. Le Celte, plus civilisé que lui et plus poétique, dès qu'il a fait quelque chose de grand, embouché à sa gloire toutes les trompettes de la renommée; il se couronne de rayons et se déifie volontiers. L'Euskarien, par gravité d'esprit ou par indifférence, mais surtout

par ce sentiment de dignité et d'égalité sauvage qui est le trait distinctif des montagnards, ne veut adorer personne, et se moque d'être admiré. Ne le vantez pas trop, même quand il le mérite ; il vous prendrait pour un homme qui s'engoue et s'exalte, pour un esprit frivole, il vous en estimerait moins.

CHAPITRE LV.

Ustaritz. — Le Bilzar.

Ustaritz, autrefois résidence du tribunal de justice civile et criminelle de la province de Labourd, est un gros bourg situé sur la rive gauche de la Nive, entre Cambo et Bayonne: il a une étendue de plus d'une lieue et demie en longueur, et se trouve divisé en quatre grands quartiers qui forment comme autant de bourgades.

Là naquit, en 1735, Dominique Garat, l'aîné, avocat à Bordeaux, nommé député aux Etats-Généraux de France en 1789. L'histoire parlementaire a pris note de l'énergique franchise avec laquelle il s'exprima dans cette assemblée sur la question de la suppression des ordres monastiques. Ce trait d'éloquence provoqua contre lui une violente explosion de

murmures au côté droit. D. Garat s'opposait à la division de la France en départements ; il ne voulait point surtout que les provinces basques fussent comprises avec le Béarn dans le même département des Basses-Pyrénées.

— Messieurs, disait-il, les Basques ont leur langue, les Béarnais leur patois, et ils ne pourront jamais se comprendre entre eux en parlant. D'espérer que les Béarnais puissent apprendre la langue basque, ce serait une illusion. Un vieux proverbe dit que le diable en personne, ayant passé sept ans dans nos provinces pour étudier ce bel idiome, n'en avait appris que deux mots, *bai*, oui, *ez*, non : ses progrès en littérature euskarienne n'allaient pas plus loin. Quoique les Béarnais soient plus fins que le diable, ils ne réussiront pas mieux que lui à parler basque. Mon proverbe vous fait sourire ; sous une forme populaire et triviale, il cache une grande vérité ; c'est que le Béarnais et le Basque ne peuvent faire ménage ensemble ; rarement ils sont d'accord, et ils ne s'aiment guère. Gardons-nous de les mettre dans le même département.

Voilà le sens, sinon les paroles textuelles du discours que prononça Garat. Il fut un des secrétaires de l'Assemblée constituante. Il se retira à Ustaritz, après la session de cette assemblée, et mourut en 1799, quelques jours après le 18 brumaire.

Son frère, Garat le jeune, de qui l'Itinéraire a déjà parlé, naquit à Bayonne, et c'est à tort que, dans presque toutes les biographies, on le fait naître à Ustaritz. C'est par esprit de patriotisme basque et par antipathie pour les Béarnais, que Dominique n'approuvait pas la division de la France en départements. Garat le jeune portait presque aussi loin que son frère ce culte du pays natal : voici en quels termes il faisait le portrait des Basques.

« Cachés entre les gorges des Pyrénées où
» les Gaulois, les Francs et les Sarrasins ont
» toujours inutilement attaqué leur liberté,
» les Basques ont échappé aux observations
» des philosophes, comme au glaive des conquérants. Rome n'osa les mettre dans la
» foule des nations qu'elle dénombrait dans
» ses chaînes. Autour d'eux, les peuples ont
» changé vingt fois de langage et de lois; ils
» montrent encore leur caractère; ils obéissent
» encore aux lois, ils parlent encore la
» langue qu'ils avaient il y a trois mille ans:
» chez eux tout a résisté aux siècles, et l'on
» dirait que, derrière leurs montagnes, ils
» ont trouvé un asile contre le temps et contre les oppresseurs. »

M. Arbanère, dans son *Tableau des Pyrénées françaises*, nous dit que le P. Sanadon composa un ouvrage en espagnol, en trois volumes, intitulé *De la noblesse des Basques*.

Sanadon publia son *Essai* en français, en un joli volume rédigé, comme il le dit, sur les mémoires d'un militaire basque, le chevalier de Béla. Voici en quels termes Sanadon, ou plutôt Béla, fait l'histoire du pays de Labourd, en parlant de l'époque qui suivit immédiatement la dissolution du duché de Vasconie et les conquêtes des Karolingiens.

» Il est incertain si le Labourd, qui comprenait alors toute la partie du Guipuzcoa soumise à l'évêque de Bayonne suivant la chartre de l'évêque Arsius, suivit le sort de la Soule, lorsque ces contrées furent placées sous la protection du royaume de Navarre. Mais il est très-probable que les seigneurs connus depuis cette époque sous le titre de comtes des Basques, et dont la plupart devinrent ducs de Gascogne, n'étaient autres que les seigneurs du Labourd.

» Tel fut Guillaume-Sanche petit-fils de Garcie, Sanche-le-Courbé; tel fut Sanche-Guillaume, qui suivit Sanche-le-Grand dans la plupart de ses expéditions contre les Maures. Il résidait à la cour de ce monarque et signa avec lui plusieurs actes publics. La ressemblance des noms prouve assez évidemment que ces seigneurs (ou *Jaun*) étaient de la même famille que les rois de Navarre.

» La postérité de Fortunio-Sanche qui,

vers l'an 1060, fut vicomte de Bayonne et Labourd, posséda cette vicomté jusqu'au temps de Richard, duc de Guienne du chef de sa mère Eléonore, et depuis roi d'Angleterre. Ce prince fut mécontent d'Arnaud-Bertrand, alors vicomte de Bayonne et de la majeure partie du Labourd en 1177. Il ne toucha cependant ni aux lois, ni au gouvernement du pays, qui continua d'avoir ses vicomtes particuliers jusqu'au règne de Jean-Sans-Terre, frère et successeur de Richard.

« Depuis la réunion du duché de Guienne à la couronne de France, le Labourd ainsi que la Soule, a continué de se régir par ses lois et ses usages propres; il a son tribunal particulier à Ustaritz, comme la Soule a le sien à Licharre. Il y a cependant cette différence depuis le dernier siècle, que le Labourd ressortit au parlement de Bordeaux et la Soule à celui de Navarre. Le Labourd fournit plus de marins que de cultivateurs; il ne paie encore aujourd'hui qu'une petite taxe au roi, il est regardé comme un pays franc et libre. »

Le cahier des *Coutumes de Labourd* ressemble à celui de la Soule, avec cette différence que les rédacteurs avaient placé à la fin du recueil les articles mis en tête de leur for provincial par les Souletins. Quelques-uns des usages de ces derniers avaient aussi quelque chose de plus patriarcal et primitif; les limites

dé l'autorité royale, en ce qui touchait leur indépendance comme pays libre en temps de paix ou de guerre, étaient marquées en termes plus significatifs.

Le chapitre *Des franchises et libertés du païs et habitans de Labourt* est composé de cinq articles, dont le deuxième et le troisième sont relatifs au libre passage des provisions, vivres et cidre des Labourdins par la ville et cité de Bayonne, et par la rivière et eau d'icelle. Voici les trois autres :

— » I. Les habitans de Labourt, pour ce
» qu'ils sont assis en l'extrémité du royaume
» et confronte icelui païs avec royaumes et
» païs étrangers, peuvent porter pour leur
» défense et dudit païs harnois en tout temps,
» et de ce en avaient exprès privilège du roy,
» comme ils disent et afferment, et en appa-
» roissoit par lettres patentes qui se sont esdi-
» rées à cause des guerres.

— » IV. Les parroissiens de chacune par-
» roisse d'icelui païs de Labourt peuvent
» entre eux s'assembler pour traiter de leurs
» besognes communes et de leur parroisse à
» chacune fois que besoin sera, et peuvent
» faire et ordonner entre eux statuts et ordon-
» nances particulières pour entretenir et gar-
» der leurs boscages, padoüens et pâturages,
» et ce selon la loi vulgairement appelée la

» loi de Saint Benoît , et autrement pour pro-
» curer de leurs négoes loisisbles au profit
» commun d'entre eux et de ladite paroisse.

— » Lesquels iceux parroissiens sont tenus
» tenir et observer pourveu toutesfois qu'iceux
» statuts et ordonnances ne soient contre le
» bien commun , ni au préjudice du roy ni
» de ses droits. »

Le chapitre *Des crimineux et punitions d'iceux* est le code pénal des Labourdins en treize articles. Il débute par établir que : « Pour
» crime ou délit, aucune personne à la requête
» du procureur du roy, ni du procureur d'au-
» cun seigneur justicier, ne doit être accusé
» en jugement, sans informations précédentes
» faites sur iceux délits , et qu'elles soient
» premièrement décrétées. »

— X. Qui force ou viole femme de son corps doit être décapité , nonobstant qu'il la veuille ou puisse prendre à femme.

— » XI. Qui séduit fille pucelle et la connoît
» charnellement , la doit prendre à femme et
» lui-même la doit doter ; et s'il ne la veut ou
» ne la peut prendre à femme, lui doit donner
» doüaire raisonnable , selon la qualité de sa
» personne , à la dicrétion du baillif. »

Le délinquant pour *furt* ou vol d'une bête (un poulet par exemple) ou d'autre petite chose de peu de valeur , devait payer 150 sous

tournois au roi, et était banni de la terre de Labourd pour un an. Si la bête (un cheval par exemple) ou la chose volée était de valeur, le coupable était en outre condamné à être fouetté par la main du bourreau. En cas de récidive après fustigation, le voleur devait être pendu et étranglé aux fourches. Ces lois justes et sévères étaient expéditivement appliquées.

— » II. Tout homme qui tuë un autre doit être condamné à avoir la tête tranchée, si n'est qu'il l'eût fait en soi défendant.

— » III. Qui dérobera église, maison, cabane, moulin ou en chemin public, de nuit ou de jour, doit être condamné à mort.

— » IV. Qui falsifie lettres royaux, ou commet cas de trahison envers le roy doit être décapité, et s'il falsifie lettres d'autre seigneur doit être puni à l'arbitrage du juge.

— » V. Toute personne qui met feu en maison ou moulin par malice, doit être décapité, et le dommage doit être payé sur ses biens. »

Les États administratifs du Labourd s'assemblaient chaque année à Ustaritz. Cette assemblée ne peut être comparée qu'à celle que les députés de la Biscaye tiennent sur un banc circulaire sous le chêne de Guernica. Les députés labourdins délibéraient adossés à

de vieux chênes disposés circulairement, comme M. de Jouy n'oublie pas de le dire dans *L'Hermite en Province*. Or, en euskarien, le mot *ustai* signifie cercle et cerceau, et *aritz*, *haritz*, signifie chêne. De là le nom de Ustaritz donné par les Basques à cette bourgade, capitale administrative de la province du Labourd.

Sur ce point, l'Itinéraire regrette de ne pouvoir être d'accord avec quelques auteurs contemporains, et d'être forcé de rejeter les étymologies qu'il donnent du nom d'Ustaritz, lesquelles lui semblent toutes également hasardées. Glissons sur les étymologies latines, et contentons-nous de dire qu'en latin le mot *senatus*, sénat, et en euskarien le mot *bilzar*, appliqué aux États provinciaux du Labourd, signifient également Assemblée, réunion des vieillards ou des anciens du peuple : *Bil-zaar*.

M. de Jouy, dans son charmant ouvrage, se fait dire par M. Destère, que les nobles ou gentilshommes du premier ordre labourdin étaient exclus du *Bilzar*; ce qui est vrai. La coutume du pays en excluait aussi les prêtres. Par la même raison, un for de Biscaye défendait aux ecclésiastiques ou moines de se présenter à l'assemblée de Guernica, d'en approcher à plus d'une lieue de distance pendant toute la durée des délibérations, et de rester

plus d'une nuit, quand ils étaient en voyage, à la distance marquée par la loi.

Laissons parler M. de Jouy : l'auteur de l'Itinéraire ne néglige jamais de reproduire toute page d'un excellent écrivain qui parle des Basques ; il a la douce certitude que celles-là du moins seront lues avec grand plaisir dans ce petit ouvrage. Le chapitre auquel nous empruntons la citation, est celui que l'illustre Académicien intitula poétiquement : *Mes adieux aux Basques*.

« Le bilçar ne se tenait ni dans un palais, ni dans une enceinte fermée de murailles ; mais dans un bois (le bois de Haïtze), sur une éminence qui domine la commune d'Ustaritz. Deux quartiers de rochers formaient les sièges du président et du secrétaire ; un autre bloc, dont la surface avait été grossièrement polie, servait de table ; c'est là que s'inscrivaient les délibérations et les arrêts du conseil : les membres composant l'assemblée, debout, appuyés sur des bâtons d'épine, et adossés à de vieux chênes disposés circulairement, avaient autant de respect pour cette enceinte sauvage, que les Romains pour leur Capitole, décoré des images de leurs dieux. Aussi les Basques l'avaient-ils nommée et la nomment-ils encore *Capitolo herri* (pays du Capitole)...

« Ustaritz a tout perdu : il n'a plus de bilçar ; il n'a plus de tribunal ; il n'est plus un

entrepôt de commerce de laines entre l'Espagne et la France; les familles s'éteignent et les maisons tombent en ruine, ou sont abandonnées aux reptiles et aux oiseaux de nuit. Combien sont rapides les progrès de la décadence et de la destruction! Ce même Ustaritz voit encore se promener sur ses ruines un grand nombre d'hommes et de femmes, derniers témoins de la prospérité de cette commune, berceau d'une famille entière d'hommes célèbres »

CHAPITRE LVI.

Un chanteur.

L'éloge littéraire donné à Garat le jeune par M. de Jouy, consiste à dire qu'il occupe l'un des premiers rangs parmi les écrivains philosophes dont s'honore l'Europe, et que ses leçons à l'école normale resteront comme des modèles de cette éloquence didactique dont il fut en quelque sorte le créateur.

A côté de cette renommée littéraire, le lecteur nous pardonnera de ne pas nous appesantir sur celle des deux PP. Duhalde, nés tous les deux à Ustaritz, jésuites tous les deux. Parmi les auteurs contemporains, nous devons en citer un autre, que le bourg d'Ustaritz a vu naître, M. l'abbé Dassance, chanoine aimable, homme d'esprit, écrivain resté fidèle aux bonnes traditions littéraires.

Le seul Ustarizien dont il nous reste à parler est Pierre-Jean Garat, fils de Dominique Garat, neveu du comte Garat, né en 1763, mort en 1823, à l'âge de 60 ans, inhumé à Paris au cimetière de l'Est, près de Grétry, de Méhul, de Delille et de Ginguené: *Gaat*, le chef, le modèle des *Incoyables* de son temps, fameux par son habit carré, sa grosse cravate et ses cheveux en oreilles de chien; Garat, le premier chanteur de la France et peut-être de toute l'Europe en ce temps-là. Le premier! adjectif ordinal qui fait pardonner une prononciation contrefaite, volontaire ou non, qui permet bien d'innocents ridicules, et qui les fait tous oublier!

Un Bayonnais, imprimeur de l'ancienne école et l'un des plus distingués de France, très-bon écrivain quand il avait la fantaisie ou le loisir d'écrire, le fils de l'un des poètes qui jadis travaillèrent incognito au plus charmant recueil de *Fables gasconnes*, bon pianiste, excellent musicien, chantant le vaudeville français et la chanson grivoise comme on ne sait plus les chanter à Bayonne, un admirateur de Garat et son ami intime, notre ami, Dubart-Fauvet nous a assuré, et il ne mentait pas, que cette prononciation du *r* doux changé en *d*, n'était pas pure affectation de la part du chanteur célèbre.

Gleire à l'artiste euskarien! qui n'eut d'autre

défaut que celui de s'habiller comme il lui plaisait, et de prononcer le *r* cantabre, un tonnerre ! comme il en avait envie. Zumalacarréguy, général de quarante mille Basques, et d'une voix qui faisait trembler les plus hardis, disait bien *cadaja* ; car les grands hommes jurent quelquefois, surtout en Espagne. Dira-t-on que la nature l'avait maltraité et qu'il avait un accent ridicule ?

Les Italiens, jusqu'à Garat, disaient des Français : — Ils ne savent point chanter ! Les Italiens avaient raison de parler ainsi ; ils ont changé de langage depuis Garat, qui a fait école. L'extrait mortuaire du Labourdin le fait naître à Bordeaux, dit-on. Pourquoi cela ? Pour donner à un Gascon le droit de dire à M. de Jouy : Notre Garat ! Vôte, comme le gain de la bataille de Roncevaux : à moins que ce Bordelais, homme d'esprit, ne parlât au nom de la France artistique.

La voix de Garat était un ténor élevé, moins volumineux que celui de Rubini, disent les biographes : il faut dire mieux, qu'il avait toutes les voix ; contrefaisant admirablement tous les chanteurs, imitant le son de tous les instruments, et exécutant seul un opéra entier, depuis l'ouverture jusqu'aux airs de ballet, comme l'ont dit et écrit tous ceux qui l'ont entendu. Un sentiment exquis de la

musique, un instinct rare, un goût merveilleux, perfectionné par un travail opiniâtre: telles furent les qualités de Garat le chanteur. A peine on l'entendit à Paris, à la cour, en 1782, qu'il fut à la mode, en vogue; vogue incroyable, étrange. Il donna des leçons de chant à Marie-Antoinette. Il excellait à chanter les airs naïfs des montagnes labourdines. Nous ignorons pour quelle beauté volage de Paris le rossignol euskarien fit entendre pour la première fois dans un concert, l'air basque auquel on a accordé une petite place dans le recueil des vaudevilles français.

Mendian zoinen eder

Epher zango gorri!

Ene maitea ere

Bertzeac iduri!

— « Combien est jolie sur la montagne, la perdrix aux pieds rouges! Ma bien-aimée (hélas!) ressemble à toutes les autres!... »

CHAPITRE LVII.

Cambo.

M. de Jouy, prêt à continuer ses courses dans le département des Basses-Pyrénées, et avant de quitter le pays basque, ne tarissait point d'éloges sur « ce doux pays, où tout » voyageur qui n'a point de patrie, doit être » tenté de s'en choisir une. »

Difficilement trouverait-on, à la proximité de l'Océan et des Pyrénées, un séjour plus doux et plus agréable que celui du Haut et du Bas-Cambo. Ce village, qui fait partie du canton d'Espelette, n'a pas quinze cents habitants: c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour la prospérité de ses eaux minérales et de son établissement de Bains.

Le Haut-Cambo est situé sur un plateau fertile, à vingt-cinq toises au-dessus du niveau

de la mer: détail topographique que nous empruntons à M. le docteur Délissalde. D'un côté se déroule une plaine, remarquable par la beauté des cultures et la richesse de leurs produits; de l'autre, se présentent les gorges des hautes montagnes qui entourent Cambo; montagnes que l'on peut parcourir sans trop de difficulté à cheval jusqu'à leur sommité, et dont les bosquets, entrecoupés de sentiers fleuris et de riantes prairies, complètent la magnificence du paysage. C'est un séjour enchanteur pendant l'automne.

Cambo est situé au plus grand évasement d'une belle vallée; une partie du village domine de très-haut la Nive, l'autre s'étend au loin sur le bord même de cette rivière aux flots limpides, qui descend et se précipite des montagnes de la Navarre jusqu'à Cambo, comme un torrent. La Nive prend sa source au-dessus de Roncevaux, vallée espagnole non moins riante que toutes les autres, mais beaucoup plus célèbre, où la poésie de l'Itinéraire conduira bientôt le lecteur.

Tout est riant et fleuri à Cambo, même le cimetière, *ilherria*, le pays des morts. Comme dans presque tous les autres villages des provinces euskariennes, il a tout l'air d'un parterre de jardin. Les ombres chéries des parents qui ne sont plus, semblent s'y cacher sous un manteau de verdure, pour y converser

mystérieusement avec les mères, les veuves, les jeunes filles, qui viennent déposer des couronnes sur leurs tombes : des fleurs sur des fleurs ! Ce respect des morts et des tombeaux est le côté le plus national et le plus poétique du culte chrétien, dans la religion telle que la comprennent les Basques.

Et si nous évoquons ici des images qui ont leur auréole de deuil et de tristesse, c'est comme transition, pour en venir à dire, avec toute la gaieté possible, qu'à Cambo personne ne songe à mourir : on y fait d'excellentes choses qui aident à bien vivre ; on y trouve des eaux salutaires qui rendent la santé aux malades. L'établissement thermal a pour Inspecteur intelligent et dévoué le D^r Délissalde, qui a publié sur les propriétés et l'emploi des eaux de Cambo des notes pleines d'intérêt. Le D^r Ducasse, médecin habile, dont le talent et l'expérience méritent de faire autorité, a également publié sur ces eaux des considérations non moins remarquables. M. Salaignac les avait étudiées en chimiste : il résulte de ses observations, que la température de l'eau sulfureuse varie de 22 à 23 degrés centigrades, celle de l'eau ferrugineuse de 15 à 16 degrés. La nature des eaux semble être la même que celle des eaux de Labets, situées dans la Basse-Navarre.

En matière d'établissements thermaux qui

intéressent la santé publique, et où chacun va comme il lui plaît, l'Itinéraire n'a point à marquer de préférence, ni à donner de conseils. Il faut renvoyer les baigneurs de Labets à l'excellent Inspecteur de ces eaux, le D^r Bidégaray de Garris, et les baigneurs de Cambo au D^r Délissalde. Mais vous, heureux buveurs de l'eau la plus parfaite des Pyrénées occidentales, qui allez recouvrer la santé aux eaux d'Ahuzki, dans la vallée de Soule, à quel médecin pourrions-nous vous adresser en lieu si haut, où pourrait-on trouver un logement convenable et un cabinet de consultation au docteur dans ces montagnes agrestes? Les eaux d'Ahuzki font des cures admirables: ceux qui vont les prendre sur les lieux même n'ont rien autre chose à désirer que des chemins plus praticables et des maisons habitables. L'avenir donnera tout cela, et l'on s'en occupe.

Parmi la foule des médecins distingués qui ont parlé avec éloge des eaux de Cambo, on cite Théophile Bordeu, esprit original et créateur, né à Iseste en Béarn, Raulin, Laborde, Alibert, Orfila, Bérard, Don Robiralto et Don Vicente Asuero, professeurs de la faculté de Médecine de Madrid. L'Itinéraire ne donnera point ici la liste des personnages célèbres qui fréquentent les eaux de Cambo.

Napoléon I^{er} les visita en 1808. Convaincu de l'efficacité des eaux thermales et frappé de

la beauté des lieux, il eut l'idée d'y former un établissement militaire, qui aurait servi de succursale à celui de Barèges. 150 mille francs y furent affectés, dit M. Lacour ; mais la marche des évènements de l'époque ne permit pas de mettre ce projet à exécution.

Dès 1831, dans une lettre publiée à Pau, M. L* complimentait un honorable propriétaire de Cambo, M. Fagalde, d'avoir entrepris de faire en petit ce que Napoléon I^{er} avait conçu en grand : « M. Fagalde, en réduisant aux proportions convenables le plan gigantesque » de Napoléon, s'est constitué de son propre » mouvement, et à ses risques et périls, le légataire de la pensée impériale. Il est devenu » le restaurateur de ce lieu thermal, et, en » quelque sorte, l'associé des miracles de » guérison qui s'y opèrent. Il faut l'en remercier au nom de l'humanité. »

L'Itinéraire, avant de sortir de Cambo, remerciera la maison Fagalde, toujours au nom de l'humanité et des estomacs reconnaissants, d'avoir donné les plus belles proportions à sa grande fabrique de chocolats. On le sait : les chocolats de Bayonne ont une réputation européenne ; tous ceux que l'on fabrique et vend dans la ville sont excellents. Fabricants depuis quatre générations, les MM. Fagalde n'ont pas peu contribué à étendre leur célébrité. La

fabrique de Cambo, ayant pour moteur puissant la vapeur, de manière à réduire au temps le plus court possible l'action du feu, à l'aide d'appareils où le marbre préserve le cacao du contact de tout métal ; cette fabrique est dans toutes les conditions voulues pour donner à ses chocolats une pureté et une bonté irréprochables.

L'Itinéraire le dit avec plaisir ; et en ceci, l'auteur ne fait que jeter sur le papier le souvenir d'une impression d'enfance. L'apparition de M. Fagalde, charmant vieillard, dans la province de Soule, il y a trente ans, était toujours l'une des plus agréables dans les bonnes et les meilleures maisons où l'on sait manger. Et quand une grand'maman, de noir tout habillée, disait à M. Fagalde faisant sa révérence : Monsieur, je suis charmée de vous revoir ! — cela voulait infailliblement dire : J'espère que vous nous apportez bonne provision de cet excellent chocolat bayonnais, préférable à tous les chocolats de France et d'Espagne.

Ne riez pas, lecteur ; ne dédaignez pas ainsi la reconnaissance des estomacs ; elle est souvent préférable à celle des cœurs. Tout le monde a un estomac : tout le monde a-t-il un cœur ? Problème insoluble ! Une Parisienne de beaucoup d'esprit et d'originalité, mariée à un Souletin du premier ordre, beau mangeur, avait son idée là-dessus. Elle disait à

son mari: — « Monsieur, vous ne savez point, vous n'avez jamais su aimer. Vous n'avez point de cœur, vous n'avez qu'un gésier. »

CHAPITRE LVIII.

Roncevaux.

De Cambo au *Pas-de-Roland*, il n'y a qu'un pas à faire; une petite lieue de promenade poétique. Arrivé à Itsatou, le voyageur devine, à l'aspect d'un paysage plus agreste, la proximité des montagnes. Un étroit sentier le conduit au *Pas-de-Roland* par la montagne d'*Atharri*, ayant à ses pieds la Nive, où il peut craindre de tomber, et au-dessus de sa tête, d'énormes blocs de rocher qui semblent menacer de crouler sur lui. Le *Pas-de-Roland* est pratiqué dans un rocher qui a peu d'épaisseur. M. Lacour dit que le rocher est percé et forme une porte basse sous laquelle un de nos cuirassiers pourrait difficilement passer :

comparaison militaire et pittoresque. Le cuirassier vient là très-bien, à propos du paladin Roland, qui devait être de grande taille.

Roland est le mythe chevaleresque, le demi-dieu féodal des Pyrénées occidentales ; il n'est rien de merveilleux et de grandiose que le paysan ne soit porté à vous raconter en parlant de lui. Allez visiter la vallée et le cirque immense de Gavarnie, sa magnifique cascade, dans les Hautes-Pyrénées ; on vous montrera sans faute l'énorme brèche pratiquée par le héros, d'un seul coup de sa terrible Durandal. C'est l'*Orlando furioso* du poète, dans toute la magnificence de ses folies. Même chez les Basques, Roland n'a plus de forme historique.

M. Lacour raconte qu'on lui fit voir à l'ouest de la montagne Arradoye, un escarpement de 200 pieds d'élévation à pic sur la route qui suit la rive droite de la Nive. C'est de là que Roland, sans perdre les étriers, fit sauter son cheval sur un roc, aujourd'hui couvert de lierre et de mousse, mais qui conserve encore l'empreinte des larges pieds d'airain du coursier fabuleux. Ailleurs, c'est un énorme rocher solitaire, placé sur le flanc d'une large et haute montagne ; il fut lancé de très-loin par le bras de Roland, et avec tant de force, qu'il resta planté à l'endroit où on l'admire, sans que rien au monde puisse désormais l'en détacher.

Du *Pas-de-Roland* à la vallée de Roncevaux, jusqu'à la plaine où les montagnards livrèrent bataille à l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, dans la Navarre espagnole, entre les villages de Roncevaux et de Burguette, la distance est d'une douzaine de lieues à vol d'oiseau. Le paladin trouva la mort dans cette plaine, qui porte aujourd'hui le nom de *Pré-de-Roland*. On y va de la Navarre française par Luzaïde et le Varcarlos. Les moines de l'abbaye de Roncevaux sont de l'ordre des grands Augustins, et la richesse de cet ordre est telle, que les pieux cénobites peuvent traverser à pied toute l'Espagne jusqu'à Cadix, en logeant toujours dans leurs couvents. Les Augustins de Roncevaux conservent précieusement comme trophées, quelques armes qui ont, dit-on, appartenu à Roland: une longue barre de fer, grosse comme le bras, terrible massue; deux petits boulets de fer attachés par de courtes chaînes aux deux extrémités d'un manche de deux pieds de long; le gantelet du paladin et ses bottines ou bottes gigantesques, preuve évidente que Roland avait des pieds et des mains comme on n'en voit plus que dans les contes de fées et dans l'histoire des Ogres.

Le lecteur, pas plus que l'Itinéraire, n'aura la simplicité de prendre au pied de la lettre les récits des bons moines et l'exhibition de ces

trophées historiques. N'oublions pas les pantoufles de velours rouge et les guêtres de soie cramoisie de l'archevêque Turpin. Des trophées moins suspects sont les ossements énormes recueillis dans la plaine spacieuse qui sert d'entrée au Valcarlos, et que, plus d'une fois, le chapelain de Roncevaux vendit, au poids de l'or, aux pèlerins de France, comme un curieux monument de la haute stature de leurs ancêtres.

La piété des Navarrais éleva la chapelle de Roncevaux, où les cendres des chevaliers français reposent dans des tombeaux souterrains. Les montagnards choisirent, pour la sépulture des guerriers plus vulgaires, un terrain particulier, où l'on enterre encore les étrangers qui meurent au passage de la vallée.

Ceci bien expliqué, disons que tout voyageur est volontiers crédule et grand ami du merveilleux : ce penchant est naturel à la faiblesse humaine. Quelquefois il s'imagine ne découvrir que la naïveté d'un montagnard ignorant, dans les contes qu'on lui fait : le montagnard, rusé à sa manière, et croyant n'avoir affaire qu'à la crédulité d'un étranger dont il fait sa dupe, s'amuse à le bercer de récits fabuleux. La seule vérité historique de Roncevaux est celle-ci : que la mêlée fut sanglante et le massacre complet, puisque, de

l'aveu d'Eginart, toute l'arrière-garde de l'armée française périt *jusqu'au dernier homme* dans cette bataille.

Nous ne mettrons point ici le texte du chant national improvisé par quelque barde euskarien, et bien moins encore le *Chant de Roland* composé par les bardes celtiques. Mais l'auteur, à qui un admirable poète a bien voulu dédier une traduction du chant basque, ne peut résister au plaisir d'insérer cette traduction dans l'itinéraire, non-seulement parce qu'elle y occupera la place qui lui appartient, mais surtout parce qu'elle est fidèle et magnifique.

LIX.

LE CHANT DES ESKUALDUNAC

(CHANT NATIONAL DES BASQUES)

OU

LA DÉROUTE DE CARLOMAN

A M. A. CHAHO.

Aux monts *Eskualdunac* un cri gronde et s'élève;
Et l'*Etcheco-Jaüna*, s'élançant sur son glaive,
A dit : « Que me veut-on? qui vient en ce moment? »
Et son énorme chien qui, près de lui sommeille,
Se hérissé et soudain, au cri qui le réveille,
Remplit Altobiscar d'un affreux hurlement.

Au col d'Ibañéta ce bruit monte, s'approche;
Il avance, en grondant, il court de roche en roche
Comme un camp tout entier dont on entend les pas...
Les nôtres, sur les monts où tout dormait naguère,
Ont soufflé le signal dans leur corne de guerre,
Et l'*Etcheco-Jaüna* se prépare aux combats !

Ils viennent! les voilà! que d'armes éclatantes!
Comme on voit, au milieu, les bannières flottantes!
Quels éclairs font au loin jaillir leurs boucliers!
Combien sont-ils, enfant? compte et dis bien leur nombre.
— Je les vois! je les vois dans cette gorge sombre!
« Ils viennent! je les vois! ils viennent par milliers! »

Ils viennent par milliers, et par milliers encore!
Le jour, à les compter, verrait la nuit éclore!
Sous nos bras réunis qu'ils tombent accablés!
Courons! déracinons ces rochers de leur faite!
Et, les faisant rouler tout à coup sur leur tête,
Ecrasons-les! courons! tuons-les, tuons-les!

Eh! qu'avaient-ils à faire au sein de nos campagnes
Tous ces hommes du Nord, pour forcer nos montagnes?
Dieu nous donna ces monts pour qu'ils soient nos remparts;
Mais les rocs, en tombant, les écrasent en foule;
La chair crie et se plaint! le sang regorge et coule!
Que d'ossements broyés! que de membres épars!

Fuyez! que celui-là qui vit encor, s'échappe!
Fuis, ô roi Carloman, avec ta rouge cape;
Fuis, ton neveu Roland là-bas a succombé!...
Et nous, *Eskualdunac*, abandonnons nos brèches,
Et poursuivons au loin de l'aile de nos flèches
Tout ce qui sous nos bras n'est pas encor tombé!

Tout fuit!... où sont encor leurs armes éclatantes?
Où sont, au milieu d'eux, leurs bannières flottantes?
Dans leur sang s'est éteint l'éclair des boucliers...
— Combien sont-ils, enfant? compte et dis bien leur nombre.
— Je les vois! je les vois dans cette gorge sombre...
— Il en reste à peine un... un de tant de milliers!...

Non! pas un! pas même un! l'*Eskualduna* l'emporte!
Vous, *Etcheco-Jauna*, regagnez votre porte;
Embrassez vos enfants qu'un jour vient d'affranchir;
Sur votre fer sanglant dormez dans votre joie;
Les aigles, cette nuit viendront chercher leur proie,
Et, pour l'éternité tous ces os vont blanchir!

BARANDEGUY-DUPONT. (*)

(*) UNE VOIX DES PYRÉNÉES. — Paris, chez Ledoyen,
libraire, Palais-Royal, Galerie d'Orléans, 31.

CHAPITRE LX.

Le Père Clément.

Chaubadon, le P. Clément, le beau et l'éloquent capucin dont il a été question à propos de la sainte de Bardos, qui mangeait la chair et laissait les os, tout en feignant de vivre de l'air du ciel, était né à Ascain. Il y a encore dans ce village, une vieille femme qui l'a connu, ainsi que la sœur aînée qui lui donna tant de preuves d'un dévouement admirable. Il n'existe plus aucun membre de cette famille, quoique l'on montre encore la maison où le jeune Chaubadon fut élevé par sa sœur, jusqu'à l'époque de son noviciat à Bayonne.

Son mérite extraordinaire et sa rare éloquence firent l'admiration de son ordre, et attirèrent sur lui les regards des grands dignitaires de l'église française : on fondait les

plus belles espérances sur cette parole entraînant et persuasive. Ce fut M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui le fit venir auprès de lui, avec l'intention de lui faire prêcher un carême à la Massillon devant Louis XV : la conversion de ce monarque était le miracle que l'on attendait de l'éloquence du beau capucin. Des intrigues de cour mirent obstacle à l'exécution de ce projet, et le P. Clément n'eut que l'honneur de prêcher devant Leckzinski, le roi de Pologne, que l'on ne tenait guère à convertir, et qui n'avait pas grand besoin que l'on y pensât.

La tradition labourdine rapporte que le P. Clément aimait à venir souvent dans son pays natal. Quoique capucin, le P. Clément se plaisait à voir danser ses compatriotes ; il lui arrivait quelquefois de faire entendre l'*irrintzina* des Basques, au milieu d'une fête publique, quand il lui semblait que la gaieté générale avait besoin d'être réveillée par cet appel du cri national. Le P. Clément jouait volontiers à la paume ou *pilota* : l'on n'aurait point reconnu un Basque en lui, s'il n'eût conservé ce goût ou cette passion patriotique.

Nous avons fait grâce jusqu'ici à quelques étymologies latines que l'itinéraire a rencontrées sur son chemin ; il en est une que nous croyons devoir ne pas admettre, malgré la

haute autorité littéraire d'un membre de l'Académie française.

Laissons de côté les divers genres de parties qui se jouent entre Basques à la paume : la longue, *bota luzia*, le rebut ou rebot, *arra-botia*, le trinquet classique, etc. Le jeu de paume a eu ses héros chez les Basques, et des parties non moins célèbres parmi les montagnards, que le combat des trois Horaces et des trois Curiaces dans l'ancienne Rome. Le Navarrais Assans et le Labourdin Perkain furent les deux grandes célébrités du dernier siècle ; ils eurent pour rivaux de gloire les Sorrende, les Duraty, les Silence et le fameux Cruchatty. Les Basques-Espagnols ont aussi leurs grands hommes en ce genre ; et les héros du jour, dont le nom commence déjà à devenir historique, nous semblent de force à effacer la gloire de leurs devanciers.

Quelle que soit, dans la société, la condition ou la profession de chacun des joueurs, l'uniformité de costume est d'usage et de règle dans les grandes parties de paume. Le P. Clément avait obtenu de ses supérieurs l'autorisation de s'y conformer, et la bonne vieille femme d'Ascain prétend que le beau capucin, en culotte, et en chemise d'une éclatante blancheur, une légère résille de soie noire sur la tête, était l'ornement de toutes les places où il se montrait ainsi, le gantelet

à la main droite. Chaque partie est présidée par un jury des jeux, qui prononce en dernier ressort sur les contestations qui s'élèvent. Les enjeux déposés de part et d'autre par les joueurs et les spectateurs, s'élèvent quelquefois à plus de cent mille francs. Ces détails suffiront au lecteur: le spirituel auteur du *Résumé de l'histoire des Basques*, M. Ader, charmant écrivain que ses beaux succès littéraires rendent cher aux Bayonnais, a parlé de la passion que les Basques ont pour le jeu de paume, en termes qui ne nous laissent plus rien à dire sur ce chapitre.

M. de Jouy, dans une note, dit que : « la » balle avec laquelle on joue se nomme en » basque *pilota*, vieux mot évidemment dérivé » du latin et du grec *pila*. »

Le P. Clément n'aurait point admis cette étymologie. D'abord, ne confondons pas le mot latin *pila*, balle à jouer, avec le *sphaira* grec qui sert à le traduire; en latin *sphærule*. Du latin au grec, tous les mots bâtis sur le radical *bil*, *pil*, appartiennent à l'idiome euskarien. De *bi*, deux, l'euskarien fit *bil* réunir, assembler, rouler, *biribil*, rond. Le *b*, tout naturellement, se change en labiale forte dans tous les dérivés. Ainsi de *bil* ou *pil*, et *arri*, pierre, l'euskarien avait fait *pil-ar*, pilier, colonne, pierres mises les unes sur les autres en forme d'obélisque. Le mot latin

pila, auquel Vitruve et Horace donnent la même signification, n'appartient pas à la langue latine ou grecque par le radical. Le *pilarius*, escamoteur, faiseur de tours, prestidigitateur, le Bosco de l'antiquité, devait son nom à la langue des Basques. Le jeu de balle ou de paume, *pilaris lusio*, n'avait point été inventé par les Grecs et les Romains.

L'Itinéraire ne craint donc pas d'affirmer que le mot latin *pila* est d'origine basque; et que le mot *pilota*, balle à jouer, paume, est tout ce qu'il y a de plus euskarien au monde. Nous demandons pardon au lecteur d'être entré dans toutes ces explications: il n'en fallait pas moins pour se permettre de rejeter une étymologie fournie par un membre de l'Académie française.

Si le P. Clément se fût contenté de faire entendre le cri des Basques dans les fêtes publiques, et de dépouiller la bure pour jouer à la *pilota* avec ses amis, il aurait vécu en paix au milieu de son ordre; mais certaine liberté d'opinions et un haut mérite excitent infailliblement la jalousie et la malveillance des hommes médiocres, même chez les capucins. Chaubadon s'était permis de blâmer une règle qui prescrivait de renoncer pendant sept ans à toute espèce d'études, pour se livrer exclusivement aux travaux des champs: l'animosité sourde qui ne demande que des prétextes,

s'empara de celui-là. Le P. Clément, qui était alors dans un couvent de Bordeaux, fut mis au *vade* de la capucinière : ce *vade* était un horrible cachot dans lequel on laissait mourir au pain et à l'eau une fois donnés, les infortunés dont l'ordre n'était pas content. Si le P. Clément n'avait jamais su prononcer en chaire que des capucinades, il n'aurait pas été condamné par ses supérieurs à mourir de faim dans un cachot souterrain. Heureusement pour lui, un membre du parlement de Bordeaux, homme loyal et distingué, qui ne voyait plus venir chez lui le capucin basque, devina le malheur qui était arrivé au P. Clément. Il alla droit au monastère ; et il en était temps. — Rendez la liberté au P. Clément, disait-il dans une terrible colère, ou sinon, j'ameute le peuple et je fais mettre le feu à votre couvent.

Le P. Clément était avec les capucins de Bayonne lorsque la tante de Bardos révéla aux chrétiens le miracle de son adorable nièce qui vivait sans manger. Pareil événement et le dénouement qu'il eut ne pouvaient se produire sans inspirer aux poètes labourdins quelque chanson historique et satirique. On en composa quelques-unes ; les bardes n'avaient qu'un cri :

*Milagro bear da,
Guezurra ezpada !*

— « Miracle il y a, si l'on ne ment point. »

Là était le nœud gordien de l'affaire. C'était à qui aurait l'honneur de visiter la sainte, retirée aux Augustines, s'il faut en croire la chanson. Madame la baillive lui offrait une couronne de perles fines, demandant pour toute grâce que le ciel conservât à sa famille l'autorité dont elle jouissait, et le terrible fardeau des affaires que monsieur le bailli était las de porter : à quel point, Dieu le savait ! Les jeunes Labourdines faisaient des cadeaux à la vieille tante et baisaient les mains à la sainte, avec cette prière : Obtenez-moi du ciel que mon fiancé me soit fidèle ! Mademoiselle Mutchurdin, à trente-neuf ans, demandait un jeune mari, beau, bien fait, amoureux surtout. La sainte priait pour tout le monde ; la tante prenait l'or et l'argent de toutes mains. Les incrédules de l'époque riaient sous cape. Le P. Clément, pressé de questions, et mis en demeure de constater la réalité du miracle, écoutait le public, et regardait la sainte ; il observait et se taisait obstinément, ayant déjà pris toutes ses précautions pour découvrir la supercherie.

*Sortutzen arguia,
Il bague eguia !*

— La lumière se fait, et la vérité de la religion n'en est point obscurcie. »

Le P. Clément, sous prétexte de rendre

honneur à la sainte, avait placé auprès d'elle un frère lai de son couvent. La jeune vierge au corps glorieux regarda l'assistance de ce pieux acolyte comme le commencement de la béatification : la tante et la nièce étaient aux anges. Le frère lai, rusé comme un moine, attentif et méfiant comme un capucin qui a un grand devoir à remplir pour la gloire de la religion et de son couvent, exerçait sur les deux femmes une surveillance d'autant plus dangereuse pour elles, qu'elles n'eurent pas l'esprit de la soupçonner. Le frère lai était si joli garçon ! Il priait avec tant d'onction et de ferveur ! Il avait une foi si vive, et parlait avec tant de respect à la jeune sainte, sans jamais lever les yeux sur elle, comme un homme qui est mort aux plaisirs de ce monde, et qui ne pense qu'aux biens de l'éternité !

Cette confiance qu'il inspirait, perdit la comédienne. Satan en avait fait une hypocrite ; l'itinéraire est convaincu que le diable la tenta d'une façon toute particulière sur le terrain glissant où elle s'était placée. On ne prie point les uns sans les autres : la sainte priait avec ardeur, elle gémissait, elle soupirait en même temps que le frère lai, les mains en croix sur la poitrine, et en se détournant. Le capucin, toujours attentif, remarqua qu'elle avait quelque chose et comme un sachel sur la gorge, dans cette région intermé-

diaire d'une poitrine de jeune fille que les anatomistes appellent sternum. — Qu'est-ce là? — Rien. Ma nièce a des visions glorieuses, elle est visitée pendant la nuit par les esprits célestes. Elle porte ce sachet pour couvrir un stigmaté qui lui a été imprimé au sein par les bienheureux : égratignure d'archange, morsure de chérubin !

Le frère lai laissa échapper un étrange sourire. Était-ce d'admiration ; ou quelque autre pensée qui lui venait à l'esprit ? C'est ce que l'itinéraire n'oserait décider. Il dira seulement que l'estimable capucin se serait rongé les doigts et crevé les deux yeux, plutôt que de vérifier par lui-même de quelle nature était le stigmaté, la plaie de la sainte, et ce que pouvait contenir le sachet qu'elle plaçait jour et nuit sur cette partie de la gorge. Le P. Clément, à qui le frère lai fit un rapport circonstancié, ne voulut pas non plus procéder à la vérification ; il aima mieux confier cette recherche au bourreau de la ville. Le pot aux roses était découvert. En homme instruit et sagace, le capucin illustre devina que le sachet devait contenir un extrait ou consommé de volaille et de bœuf, aliment solide et substantiel, réduit au plus petit volume possible.

Le sachet, en effet, ne contenait pas autre chose, et ne servait qu'à cacher la nourriture

de la sainte : il est à croire que si le frère lai avait tenté de s'en assurer par lui-même, la glorieuse vierge de Bardos aurait consenti à la partager avec lui. Mais les choses tournèrent tout autrement que les deux coquines ne l'avaient comploté. Lorsqu'au milieu de la place publique et devant toute la population de Bayonne, le bourreau arracha le sachet mystérieux à la vierge folle de Bardos, et le jeta en l'air, après avoir expliqué tout le secret du miracle, ce ne fut qu'un immense éclat de rire, avec des cris et des huées de mépris et de malédiction. Le bourreau termina son discours à grands coups de fouet quelque part sur les péronelles : elles furent ainsi chassées et bannies à perpétuité de la ville et de la banlieue de Bayonne. Tout le monde demeura d'accord que le ciel fait très-peu de miracles, depuis que l'incrédulité des hommes les rend tout-à-fait indignes d'en être favorisés. Et comme le disait un barde,

Jana utzulizeco

Bear izan ceruco.

— « Pour renoncer à toute nourriture, il faut être un habitant du ciel, ou une âme céleste. »

Le P. Clément mourut en odeur de sainteté à Bayonne : il fut enterré aux Capucins, aujourd'hui église de Saint-André.

CHAPITRE LXI.

Les Sorciers.

L'itinéraire n'aimant point à exhumer les tristes souvenirs des siècles de barbarie et d'ignorance, ne fera point ici l'histoire de la sorcière de Domezain, mise à la question et condamnée au feu, après qu'on lui eût broyé les jambes dans un chevalet de torture.

Il ne parlera point d'une douzaine de vieilles Labourdines brûlées vives, en chemise de soufre, pour le même fait de sorcellerie.

Cette question de sorcellerie, soit dit sans prétendre blâmer en rien les croyances religieuses, a deux faces bien distinctes que la science médicale et l'observation philosophique ne permettent pas de confondre entre elles.

Écartons d'abord la légion des possédés;

admettons qu'ils ont au corps un ou plusieurs diables. Une seule remarque est à faire ; c'est qu'aux époques où des phénomènes inexplicables pour les contemporains se produisent dans la société humaine , les sévérités de la loi et les supplices infligés par esprit de religion , font une impression terrible sur le peuple. L'accusation paraît toujours fondée et le châtiment mérité , à tous ceux qui ont une foi naïve aux vérités qu'on leur enseigne et à l'autorité des maîtres de la croyance publique.

Le peuple ne saurait admettre que les chefs de la religion et de l'État puissent jamais se tromper.

Brûlez vive quelque prétendue sorcière : cinquante têtes folles s'imagineront qu'on peut se faire sorcier , et vous donnerez à quelques-uns l'envie de le devenir. La raison de l'homme est faible ; et lorsque à une profonde ignorance se joint une imagination crédule , chez des personnes du peuple dénuées d'esprit et de bon sens , il y a déjà un commencement de folie. Vous criez à la sorcellerie , vous brûlez ceux qui ont fait un pacte avec le diable ; par là même , vous allez tout droit à multiplier autour de vous le nombre de ces maniaques.

Lorsque des guerres gigantesques agitent l'Europe , et que l'enthousiasme de la gloire

s'empare de tous les cœurs et de toutes les têtes, les gens malades du cerveau, les maniaques, suivent ce grand torrent de l'opinion; leur folie tourne à l'héroïsme. Le nombre des pauvres fous qui se croient alors rois, empereurs, généraux, maréchaux de France, s'accroît dans les maisons de santé : ils passent leur armée en revue chaque jour, infanterie, cavalerie, artillerie, et gagnent des batailles. Le mal de folie était d'un autre genre pendant les guerres de religion : les procès de diablerie et de sorcellerie, les supplices dont le peuple était témoin, eurent pour effet de faire surgir en foule des maniaques d'une espèce beaucoup plus dangereuse. On les livrait aux Inquisiteurs, quand il n'aurait fallu les mettre qu'entre les mains des médecins.

Le laboratoire d'une véritable sorcière se compose d'une pharmacie arabe : la magicienne est ordinairement une vieille Tchingare, une Bohémienne, une Gitana, reine d'Égypte. Elle connaît l'art de donner du mal à tout jeune homme, à toute jeune fille, au moyen d'une noix, d'une figue, d'une pomme : les parents recommandent aux enfants de ne jamais accepter aucun fruit des mains de celles qui passent pour sorcières. Quelquefois on a raison; le fruit pourrait avoir été assaisonné de quelque poison stupéfiant. Souvent on accuse de ce genre d'empoisonnement

quelque bonne vieille dont tout le crime est d'avoir les yeux rouges.

La sorcière est une herboriste ; elle compose des philtres qui rendent amoureux : poison aphrodisiaque, qui tue quelquefois celui ou celle à qui on l'administre. La grande imprudence des médecins jusqu'au dix-septième siècle, était de mettre dans leurs livres des indications ridicules. Voici ce que dit Ettmuller dans son chapitre des *Philtres* : « Il y a deux » plantes assez communes qui se trouvent » partout : si on prend l'une ou l'autre de ces » plantes, si on la tient dans la main jusqu'à » ce qu'elle s'échauffe; si alors on jette cette » herbe pour prendre de la même main la » main d'une demoiselle, on liera avec elle » un amour mutuel, qui durera quatre ou » cinq jours. »

Belle bêtise !

Mais la Gitana vous promettra toutes les herbes miraculeuses que vous lui demanderez, en la bien payant; elle aura soin d'aller les cueillir pendant qu'elles seront en fleur, à minuit, au clair de lune. S'agit-il d'inspirer un amour violent ? Elle vous procurera les plantes d'Ettmuller ou des philtres bien autrement dangereux pour la santé. Le démon de la jalousie ou de la haine vous inspire-t-il un désir horrible de vengeance ? La sorcière

vous donnera des poignées d'une herbe dont on ne peut respirer longtemps l'odeur sans s'exposer à la mort; herbe que tous les médecins connaissent et dont la propriété est marquée dans la Flore la plus classique. On fourrera de cette herbe dans l'oreiller de la personne que l'on veut faire périr, dans le carreau de lit sur lequel reposera sa tête pendant plusieurs nuits d'un sommeil funeste, et quelquefois mortel. De là vient qu'à la suite de maladies inexplicables, ou de quelque mort qui ne laisse aucune trace visible pour le médecin le plus expérimenté, les vieilles femmes de la montagne se hâtent de visiter les matelas, la paille du lit où languissait le malade. On a quelquefois brûlé de ces pailles en plein air : c'était par précaution sans doute, et non pour faire disparaître la preuve du crime de quelque sorcière maudite.

Une vieille femme se présente à la Gitana ; elle demande à entrer dans les ordres de la sorcellerie. Il est agréable à des gens qui crèvent d'ambition ou de misère, de pouvoir à leur gré évoquer le diable, pour obtenir de lui, au prix d'un pacte que l'on se promet de rompre plus tard, des trésors immenses. La prêtresse de la sorcellerie fournit à sa victime une pommade, un onguent dont il faudra se

frotter des pieds à la tête, en prononçant des paroles cabalistiques.

Voici ce qui arrivera. L'onguent ou narcotique vient tout droit de la pharmacie d'Aldéboran, de la droguerie des Bohémiennes ou de celles qui ont appris leur métier : il procurera à la victime un lourd sommeil, accompagné de songes délirants et de visions sinistres. La nouvelle sorcière rêvera qu'elle se met à cheval sur un manche à balai, que le diable l'enlève par la cheminée, qu'elle assiste à un bal de démons, avec tous les sorciers et sorcières de la contrée. La vision est tellement lucide, qu'en se réveillant, la mégère croira fermement à la réalité des fantômes qui auront peuplé tous les songes d'une nuit d'horrible cauchemar passée dans son lit. Les marques bleues qu'elle portera aux bras, produites par l'onguent et la stase du sang dans les vaisseaux capillaires, seront la trace des coups qu'elle aura reçus en valsant avec les diables dans la vallée d'*Akhe-larre*. C'est le bouc infernal, *akherra*, qui lui aura donné des coups de corne.

Alors, faites entrer imprudemment dans le taudis de cette folle, qui se croit en communication directe avec Satan, les familiers de l'Inquisition et les moines de saint Dominique, la croix à la main : interrogez la vieille femme sur la manière dont elle a passé sa

nuît, et sur les voyages qu'elle a faits en dormant, la sorcière ! Vous verrez ce qu'elle vous répondra, et comme elle triomphera de vous faire dresser les cheveux sur la tête par ses réponses. Après cela, mettez-la à la torture et faites-la brûler vive : homme ignorant ! homme cruel ! vous n'aurez fait que recommencer au dix-neuvième siècle l'histoire de la sorcière de Domezain et celle des sorcières du Labourd.

En l'année 1609, beaucoup de Labourdins s'imputaient mutuellement le crime de sorcellerie ; et cette frénésie ayant fait le tour de la petite province, beaucoup de sang fut répandu à cette occasion dans des querelles particulières. En 1611, les habitants de Saint-Jean-de-Luz et ceux de Ciboure avaient pris les armes les uns contre les autres ; ils étaient sur le point d'en venir aux mains. Un conseiller au parlement de Bordeaux, qui avait été envoyé à Saint-Jean-de-Luz pour surveiller le passage des Maures ou Gitanos chassés d'Espagne, M. de Gourgues, homme de sens et d'esprit, parvint, non sans peine, à calmer les esprits. La *Nouvelle chronique* de la ville de Bayonne nous apprend que les habitants scellèrent leur réconciliation par la construction d'un couvent de récollets dans une île située entre les deux paroisses.

Le mot euskarien *belhaguile* (de *belhar*,

herbe, plante, et de *guile*, faiseur), par lequel on traduit le mot sorcier, tout aussi bien que par le mot *sorguin*, prouve qu'aux yeux des Basques, le véritable sorcier, en remontant à la source de la diablerie, était un herboriste tchingare, un bohémien empoisonneur.

CHAPITRE LXII.

Tréville.

Le royaume de Navarre, pendant la guerre civile qui prépara le triomphe de la maison de Castille, était divisé en deux factions puissantes. M. de Beaumont, Français d'origine, comte de Lérins en Navarre, et beau-frère de Ferdinand-le-Catholique, était le chef des Beaumontais. Les Basques des trois autres provinces espagnoles prirent part à l'occupation de la Navarre, à l'époque de l'expulsion de Catherine de Foix et de Jean d'Albret. Le parti français essaya vainement d'arracher à l'Espagnol le joli royaume où Ferdinand et Isabelle venaient d'être proclamés.

Le siège de Pampelune, entrepris en 1521 par le fougueux Lesparre, donna lieu à un incident dont il était difficile de prévoir alors

les conséquences. Un jeune officier guipuzcoan, Ignace de Loyola, entré page du roi Ferdinand à quatorze ans, défendait la citadelle à la tête d'une compagnie de volontaires. Frappé d'un boulet à la cuisse, il tomba dans les fossés, d'où les Béarnais le relevèrent immédiatement, presque aussi maltraité par sa chute que par sa blessure. Ils ne se doutaient guère en ce moment, ces bons Béarnais, qu'ils venaient de relever l'une des plus fortes colonnes de l'église catholique, d'abord page et courtisan, adroit politique et penseur profond, St-Ignace, le hardi fondateur de l'ordre des Jésuites. — « C'est à la province de Guipuzcoa, dit le Jésuite Larramendi, que le monde est redevable de cet Atlas, qui porta et porte encore sur ses épaules le grand ciel de l'Église émaillé d'étoiles; de cet Hercule de la grâce, qui coupa la tête de l'hydre de l'Averne, et changea la terre en un agréable paradis de vertus. »

Luther et Calvin furent les deux plus belles têtes de cette hydre du protestantisme, qui fut sur le point d'anéantir l'Église romaine, et dont les adeptes firent tant de prosélytes en Béarn. Le parti des Beaumont, catholique par excellence, venait d'envoyer aux Agramontais son Hercule. Les Béarnais auraient pu répondre : Grand merci du cadeau !

Le parti français en Navarre, était repré-

senté par la faction des Agramontais, ainsi appelée du nom de Gramont, *Agaramonte*. Ne pas confondre les comtes de Gramont et de Guiche avec les Grammont, branche de la famille des hauts barons de Granges, au comté de Bourgogne. Les Gramont, ancienne maison dont l'histoire militaire ne fut pas toujours belle, quoique très-romanesque du côté des dames, appartiennent à la Navarre française: une tradition les fait sortir de la vallée souletine, avant que l'histoire nous les montre dans leurs châteaux entre Bidache et Saint-Palais.

La conquête de la Navarre espagnole par la faction castillane, et la discorde qui régnait entre les gentilshommes des provinces françaises depuis l'origine de la guerre civile, eurent ceci pour résultat, que plusieurs des premières familles basques se retirèrent en Espagne dès le seizième siècle. On peut citer les barons d'Espelette et la maison d'Armendaritz, la rivale et l'ennemie mortelle des Belsunce. On doit y joindre celle de Jasso, qui, par son alliance avec la maison d'Aspileueta et Xavier, eut la gloire de produire un saint illustre du catholicisme, François-Xavier, l'apôtre du Japon et des Indes.

Le village de Haux, en Soule, était l'un des berceaux des Agramontais dans cette vallée: la maison de Troisvilles, beaumontaise pendant

quelque temps, à ce que l'on croit, était acquise au parti contraire, depuis le soldat de fortune dont nous avons parlé, et ce digne comte de Troisvilles ou Tréville, capitaine-lieutenant des Mousquetaires sous Louis XIII, plus connu par la biographie de son fils Henri-Joseph et par les romans d'aujourd'hui, que par l'histoire de son époque.

Parmi les célébrités que le parti beaumontais mit en évidence, on doit citer Pierre ou Pedro de Navarre, dont monsieur Pierrigno a lu l'histoire dans les *Grands Capitaines* de Brantôme. Il était d'une famille obscure, et s'éleva au plus haut rang par sa valeur et son génie militaire. Il prit pour armes une autruche, qui, après avoir fait éclore ses œufs sur le sable du désert, regarde ses petits avec amour; la devise était celle-ci : *Elle diffère de tous les autres par son courage.*

Le Navarrais se signala à tel point dans les guerres d'Italie, qu'il n'était bruit que de son talent et de sa valeur. Gonsalve, le grand Capitaine, se servit de lui à la conquête du royaume de Naples. Pierre inventa les mines de siège à Naples, devant le château de l'Œuf, qu'il prit en le faisant sauter. Devenu Capitaine-Général de la Mer, il brilla dans la ligue que les Espagnols et les Vénitiens firent contre les Turcs. Mis, en 1509, par le cardinal Ximenez, à la tête de l'armée envoyée contre

les Maures d'Afrique, il leur enleva Oran, Bougie, Tripoli et plusieurs autres places.

Mécontent de Charles-Quint, non sans motif, Pierre passa au service de François 1^{er} : il eut le malheur de tomber prisonnier entre les mains des Espagnols, dans le royaume de Naples. Quelques auteurs assurent que Charles-Quint le fit étrangler en prison.

L'esprit des Basques, leur génie, est particulièrement inventif. Pierre de Navarre avait inventé les mines en Italie : un Labourdin, Renaud ou Renau d'Elicagaray, appelé le petit Renau, parce qu'il était de petite taille, inventa les galiotes à bombe, qui servirent au bombardement d'Alger en 1680. Ami de Vauban et membre honoraire de l'Académie des sciences, on a de lui une *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, avec des *Lettres* en réponse aux difficultés proposées par Bernouilli et l'illustre Huygens. Les biographes gascons font naître Renau à Pau en Béarn : ce qui nous étonne, c'est que d'autres biographes ne l'aient point fait naître à Pésénas ou à Quimperlé.

Le grand éclat politique et littéraire du siècle de Louis XIV, beaucoup plus que le mariage de ce monarque à Saint-Jean-de-Luz, avait attiré à Paris toute la fleur de la noblesse basque. L'esprit naturel des montagnards et

l'éducation très-soignée que reçurent dès lors tous les gentilshommes du premier ordre, introduisirent sur le champ dans la Navarre française, le goût de l'étude, l'amour des belles-lettres et de la poésie. Ce goût ne s'arrêta point aux premières classes de la société euskarienne; il descendit jusqu'à la classe inférieure des paysans et des robins du pays.

Oihenart publia son recueil de proverbes et son excellente notice latine des deux Vasconies. L'auteur de l'Itinéraire, à douze ans, feuilletait dans une petite bibliothèque de famille, avec tous les chefs-d'œuvre du grand siècle et du dix-huitième, les vieilles éditions des œuvres de Montaigne, de Charron, de Balzac, de Voiture, Richelet, l'histoire de Gascon par l'abbé de Pure, tout le bon et même le plus mauvais, jusqu'à ce misérable d'Assouci que Boileau immortalise, et qui trouva des lecteurs à Tardets. Chapelain eut ses admirateurs dans la Soule, jusqu'à la publication des satires de Boileau. C'est tout dire.

Le séjour de Paris entretint les bonnes traditions chez les Basques pendant tout le dix-huitième siècle. Les gentilshommes navarraïis, par les qualités personnelles, l'élégance de leur vie, la pureté et la perfection du beau langage, marchaient de pair sous ce rapport avec les mieux disant et les mieux faisant de la cour de France. On doit citer parmi les

types de la haute classe, M. d'Arraing, député de la Soule aux États-Généraux; le marquis d'Uhart, homme d'un esprit tout voltairien, légèrement déparé par une causticité admirable et impitoyable. En remontant plus haut, nous découvrons Henri-Joseph, comte de Trévillle ou Troisvilles.

Élevé avec Louis XIV, et nommé cornette de la première compagnie des Mousquetaires, puis colonel d'infanterie et gouverneur du comté de Foix, Trévillle servit en Candie sous les ordres de Coligny, et reçut deux coups de feu dans un combat. Le biographe dit qu'Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, frère unique de Louis XIV; goûta infiniment son esprit et lui accorda son amitié.

La distinction de l'esprit de Trévillle et le charme de sa parole permettent de croire que le penchant de Madame pour lui n'alla point jusqu'à l'amour. Dans un sale livre écrit avec beaucoup d'esprit et une remarquable pureté grammaticale de style, Bussi-Rabutin dit que Madame, à vingt ans, était une princesse accomplie : elle avait un certain air languissant, et quand elle parlait à quelqu'un, comme elle était tout aimable, on aurait dit qu'elle demandait le cœur, quelque indifférente chose qu'elle pût dire. »

Nous laisserons le roman du comte de

Guiche et les amours de Louis XIV, dans la chronique de Rabutin, et dans l'histoire de France.

Henriette d'Angleterre était fille de Charles I, le roi décapité à Londres par les Cromwellistes en 1649 : devenue Madame de France par son mariage avec le duc d'Orléans, elle mourut par le poison. Souffrant de l'estomac, elle avait demandé un verre d'eau de chicorée. A peine l'eut-elle bu, qu'elle ressentit d'atroces douleurs et s'écria : Je me meurs, je suis empoisonnée ! On fit boire de la même chicorée à une autre personne, qui n'éprouva rien. Voici tout le secret historique, ignoré de Voltaire, parce que les mémoires de Saint-Simon qui le révèlent n'avaient point encore été publiés.

Le chevalier de Lorraine, favori du duc d'Orléans, envoya de Rome le poison, par l'intermédiaire de son affidé le marquis d'Effiat, premier écuyer de Monsieur : celui qui l'administra avait enduit d'avance, à la dérobée, le verre fatal, avant qu'on y versât l'eau de chicorée que Madame voulut boire. Ce détail explique tout. L'on a voulu dire que le duc d'Orléans ne fut point complice du forfait : la vérité est qu'il récompensa plus tard par une place de maître d'hôtel, le porteur du poison, Maurel. Louis XIV fut immédiatement informé de tous les détails de ce crime.

La certitude d'un horrible empoisonnement avait frappé tout le monde de terreur : c'est au milieu d'un silence lugubre et solennel, et devant le corps de la victime infortunée, que la grande voix de Bossuet répéta du haut de la chaire, comme un éclat de foudre, ce cri terrible qui devait retentir dans toute l'Europe, et qui retentit encore aujourd'hui pour tous les admirateurs de l'éloquence historique : *Madame se meurt ! Madame est morte !*

Heureux privilège du génie ! Sa colère éteint la gloire des personnages qui ne furent que célèbres ; sa parole magique porte à la postérité la plus reculée, la renommée des héros qu'il doit et qu'il veut protéger !

Trévillle fut si frappé de la mort de la princesse, que rien ne put l'en consoler, ni les entretiens de ses amis, Nicole, Arnaud, Boileau, etc., ni l'affection de l'abbé de Rancé ; il se retira du monde et vécut jusqu'en 1708, uniquement occupé de la prière et de l'étude. Il parlait avec tant d'exactitude et de justesse, qu'on disait que le proverbe français *Il parle comme un livre*, semblait n'avoir été fait que pour lui.

CHAPITRE LXIII.

L'Océan.

L'histoire du temps où les bêtes parlaient, a été écrite par tous les fabulistes de la terre. Les incrédules, persuadés que le langage prêté aux animaux dans les fables, n'est que l'allégorie des bêtes parlantes de la société humaine, s'imaginent que les poissons, les oiseaux, les insectes, les quadrupèdes et les reptiles, manquent d'idées et n'ont point d'esprit : grande erreur ! Il y a longtemps que les animaux ont dit, avant Boileau : L'homme n'est qu'une bête.

Les bêtes parlent ; rien n'est plus certain ; et si nous ne les comprenons pas, c'est parce qu'aucun lexicographe n'a su rédiger jusqu'ici le vocabulaire de leur langue aux cent mille dialectes. Ésope avait la clef de cet idiome ;

Lacépède s'est borné à établir que les poissons eux-mêmes, le dauphin vulgaire, la baleine franche, la jubarte et le cachalot macrocéphale ont le don de la parole. Par exemple, le grand naturaliste, à qui rien n'a manqué pour être le digne successeur de Buffon, n'a expliqué que quelques mots du langage des cétacés.

Le dauphin siffle avec force et jette des cris très-forts et très-distincts; le physétère mular fait entendre des cris terribles, dont le retentissement se prolonge au loin sur la mer. Tous les cétacés étaient les courtisans et les adorateurs de Neptune, la mythologie en fit des dieux; et ils prenaient une part très-active à tous les combats des Immortels.

Rondelet, déjà cité, le disait il y a longtemps, et tous les pêcheurs baleiniers du golfe de Gascogne vous l'apprendront : les cétacés voyageant en troupe près de Terre-Neuve, et subitement attaqués par une orque furieuse, se précipitent vers la côte en poussant des mugissements épouvantables, qui expriment le trouble de leur âme et l'effroi de leurs cœurs. Si ce n'est point là parler, l'auteur de ce chapitre plus sérieux qu'il n'en aura l'air, brise sa plume et renonce à publier des Itinéraires.

Que les oiseaux chantent et parlent, personne à Biarritz ne contestera cela. Prenons

le geai : c'est un oiseau bavard et criard, symbole des plagiaires, c'est-à-dire de ces gueux littéraires qui se couvrent des dépouilles de tout le monde pour s'embellir. De *itz*, parole, l'Euskarien fit *izkiribu*, écriture, et *izkiribiña*, écritoire : en joignant au radical le mot *usoa*, qui exprime au besoin toute espèce de volatille, la langue fit le nom du geai, *izkinasoa* ! De là, chez les Ibères, la fable imitée par les Celtes, du geai qui se pare des plumes d'autrui. On les plumerait tout vifs, on les écorcherait du bec à la queue, les geais littéraires, si leur peau était bonne à quelque chose, et s'ils valaient la peine d'être empaillés.

Le cri du geai et le caquetage des pies ont été convenablement interprétés par les naturalistes : un petit poisson, beau parleur, l'anchois (*engraulis*), est celui dont le langage n'avait jamais été bien compris jusqu'à nos jours.

Si, longeant les hautes falaises, du côté de Bidart jusqu'à Biarritz, vous faites la topographie de toute la côte des bains de Mer, arrêtez-vous à la Pierre-qui-boit, *Peyre-qui-béou*; de là jusqu'à la Pierre-Blanche, *Peyre-blanche*, la distance est petite. Arrivé aux rochers de la *Goulepe*, vous approchez du but ; il ne vous reste qu'à mettre sur votre carte les rochers des moules ou *mousclariettes* ; vous voilà déjà

sur la *Côte des Basques*, plage fatale aux anchois.

C'est là qu'on les pêche au printemps et au commencement de l'été. Quiconque les aime à l'état frais, doit en manger à Biarritz, à moins qu'il ne préfère les aller chercher à Guétary ou à Saint-Jean-de-Luz.

Les Basques, nous parlons des gens du peuple, vont se baigner à Biarritz, à la Côte qui porte leur nom. Chacun a pu remarquer les pensées sérieuses que leur inspire toujours la vue de l'Océan, la tranquillité avec laquelle ils prennent leur bain et la gravité qui ne les quitte pas lorsqu'ils regagnent la baraque. Le dimanche qui suit l'Assomption au mois d'août, est celui que l'on appelle à Biarritz le dimanche des Basques. L'on y voyait autrefois un grand concours de Labourdins : jour de fête et de danses publiques, dont le retour annuel fut institué aux plus belles époques des pêches de Terre-Neuve.

Biarritz avait commencé par n'être qu'un village euskarien, et, malgré le triomphe du patois gascon sur la langue nationale, les Basques venaient reprendre possession du village pendant un jour, une fois l'an. Depuis que Biarritz, par la vogue de ses bains de Mer et l'établissement d'une Résidence Impériale, n'a plus aujourd'hui qu'un air de ville

française et européenne pendant la plus belle partie de l'année, il est à craindre que le dimanche des Basques ne perde chaque année de son éclat et ne finisse par tomber en désuétude. Il y a même des Biarrots qui prétendent que ce jour de décadence est déjà arrivé; mais ce sont les anciens du village, qui ont gardé du vieux dimanche un trop beau souvenir.

Un ami de l'Itinéraire, le chantre des fleurs, et le meilleur poète gascon de l'*Ariel*, journal poétique, anacréontique, etc., M. Justin Larrebat, à qui ce petit ouvrage est redevable d'une foule de renseignements utiles sur Biarritz, disait à l'auteur :

— J'ai vu, du haut de la *Côte des Basques*, une vieille Labourdine prendre le bain de mer. Son costume de bain, sans être riche, au contraire, était le plus original et le plus pittoresque que l'on puisse imaginer. Visage osseux, large front, un teint de buis, et ses cheveux gris et blancs qu'elle avait tressés en couronne sur la tête, avec l'immobilité où elle se tenait dans l'eau, l'oreille penchée sur l'Océan, enfin l'incroyable expression de gravité et d'attention marquée sur sa physionomie, lui donnaient l'air d'une de ces statues antiques que l'on trouve dans les ruines des temples égyptiens. On eût dit une vieille

Sibylle écoutant les confidences de quelque Triton caché dans le sable , sous l'eau.

— Poète que vous êtes ! vous , ramasseur de coquillages et d'algues marines, pêcheur à la ligne par désœuvrement , qui aimez à errer sur les hautes falaises de Biarritz , à contempler les tempêtes de l'Océan, les poches pleines d'oursins de mer : vous n'avez donc pas deviné ce que faisait la Sibylle labourdine en prenant son bain ? Elle prêtait une oreille attentive à l'un des anchois les plus vieux , les plus expérimentés et les plus éloquents de tout le golfe , prononçant un discours à un banc d'anchois composé de plus de 1,780,000 auditeurs , sur les dangers de cette intéressante république de Malacoptérygiens.

• Clupées de la 5^me famille , anchois qui m'écoutez ! l'homme est un monstre : ce n'était point assez de l'égot ou *potyorrou* des Gascons, des marsouins et des gros poissons qui nous dévorent par myriades ; il fallait encore qu'un mauvais génie nous fit un ennemi de l'homme , cet animal à deux pieds , le plus vorace et plus féroce de l'univers.

• Nous avons une petite gueule fendue jusqu'au-delà des yeux, et des ouïes encore plus ouvertes ; ce qui fait que nous mourons tout de suite, quand on nous retire de l'eau . Comme il doit jouir de son triomphe ! Il nous

jette tout frais, dans la poêle à frire ; il nous sale ; et nos cadavres forment un article important de son commerce, de Biarritz à Saint-Jean-de-Luz. Je ne parle point des côtes de l'Espagne. »

Frémissements douloureux sur tout le banc.

« La baleine a quelquefois cent mètres de longueur dans les mers du pôle glacial ; l'éléphant du Jardin des Plantes ne serait pas plus grand à côté d'elle qu'une souris à côté d'un éléphant : les grands anchois n'ont guère plus de trois pouces de long ; mais nous ne nous prions pas, tout petits que nous sommes, d'un grain moins que les cachalots les plus énormes : nous sommes tous les enfants du même Dieu. N'est-il pas vrai ?

Applaudissements unanimes.

« Anchois imprudents ! je vous le dis en vérité : nous sommes aussi bêtes que l'homme, aussi fous que les papillons. L'homme court à tout ce qui brille, le papillon va toujours se brûler à la chandelle ; nous faisons comme eux, et c'est ainsi que, pour nous prendre par millions, dans la Méditerranée et l'Océan, d'un immense coup de filet, ces monstres de pêcheurs n'ont qu'à mettre en mer un navire sur lequel on fait un feu éclatant pendant la

nuît ! L'imprudence des clupées m'arrache des larmes, me fait pitié.

Sensation prolongée.

« Cette *Côte des Basques* nous a toujours porté malheur. Je suis d'avis que nous changeons de climat, si nous ne voulons qu'on nous guillotine tous, comme on fait, avant de nous jeter dans la saumure. Dès que les marsouins rencontrent l'un de nos bancs, et font cercle pour nous dévorer, les oiseaux aquatiques les suivent de près ; derrière les oiseaux carnassiers, vous voyez s'approcher les embarcations des pêcheurs de Biarritz avec leurs grands filets. Comment échapper à ces dangers terribles ? Les Baigneurs, du haut de la *Côte des Basques*, sont témoins de notre déconfiture. Notre banc devient une masse compacte, une montagne d'anchois ; ceux qui sont dessous poussent les autres à la surface de la mer, hors de l'eau ; les oiseaux de proie nous déchiquettent, les marsouins nous engloutissent, et tout ce qui échappe à leur rapacité tombe dans les filets des pêcheurs de Biarritz. Destruction horrible ! Dieu n'est pas juste : je le dis avec désespoir. »

Les anchois versent des larmes cristallines dans l'eau salée.

« Entendez-vous les gamins de Biarritz, qui poussent, quoique Gascons, le vieux cri

des poissardes basques : *Antchoa costan* ! A la côte, les anchois ! Les femmes des pêcheurs prennent leurs corbeilles ; on nous met à l'enchère, on nous achète à pleins paniers, à vil prix, pour nous revendre cher. La police des embarcations prépose un homme, pour aviser à ce que le départ de toutes les marchandes pour Bayonne ait lieu en même temps. L'éventaire sur la tête, les jupes retroussées jusqu'au genou, elles attendent que le pavillon qu'avait arboré la chaloupe soit amené : c'est le signal du départ. Elles partent ; c'est une course gymnastique, une lutte de vitesse, à qui arrivera la première ! Je le dis avec horreur : les Basquaises de Saint-Jean-de-Luz font le même commerce. Elles parcourent souvent, terme moyen, une distance de 21,000 mètres en 105 minutes ; le chiffre est officiel ; tant ces abominables poissardes sont agiles, et pressées de nous vendre, pour se procurer un peu de vil métal, au prix de notre sang et de notre chair. O Providence ! où sont tes lois ? Je vois le mal sur la terre !...»

Les échos de l'Océan ayant transmis les paroles de l'anchois à toutes les sardines de la côte ; en vertu de la propriété qu'a l'eau de transmettre le son avec beaucoup plus de rapidité et d'intensité que l'air, les sardines font réflexion que leur sort est le même que celui des anchois du golfe, et se promettent

de profiter de l'avis, en leur qualité de malacoptérygiennes.

Le poète Justin, qui a le malheur d'être boiteux comme Byron, quoique il ne soit pas aussi bon nageur que lui, rit beaucoup d'entendre pleurer les anchois et les sardines : il s'en va dire à Darmanton de se préparer avec sa chaloupe, pour une promenade en mer que doit faire l'itinéraire de Biarritz.

Quelquefois les anchois, sans que les marsouins et les gros poissons soient à leur poursuite, se présentent à la *Côte des Basques*, d'où l'on aperçoit le banc qu'ils forment, comme une immense tache noire dans la mer. On indique aux embarcations qui sont en mer, du haut des falaises, l'endroit où se trouve le banc; et comme ici les filets touchent au fond, rarement les pêcheurs manquent leur proie, à moins que l'anchois ne soit effarouché ou mauvais, comme ils le disent, ou que les barques ne réussissent pas à faire leur manœuvre avec assez de rapidité.

Souvent, le filet qui regorge, courant risque de couler par le trop plein, on est obligé de l'ouvrir, pour donner passage à une partie de la capture qui gagne le large. Des filets plus petits ou *salebardes* servent à puiser dans le butin commun et à charger les barques : le succès de la pêche est annoncé par un pavillon que l'on arbore.

Cette pêche des anchois et de la sardine est des plus fatigantes ; les marins qui la font passent pour les meilleurs rameurs que l'on connaisse : les manœuvres que l'on voit exécuter aux embarcations ont donné un désir et une idée à leurs admirateurs du golfe de Gascogne. Mais comme le grand nombre des jeunes gens du pays qui sont au service, ne permettrait pas d'armer convenablement des embarcations de course à Biarritz ou à Saint-Jean-de-Luz, l'Itinéraire proposerait de choisir pour cette lutte des embarcations venues des ports du Guipuzcoa et de la Biscaye.

Les canotiers parisiens jouissent, dans toute l'Europe et en Amérique, d'une célébrité parfaitement méritée. Aucune des embarcations qui se sont présentées aux régates du Havre, n'a pu lutter contre eux. Un jeune capitaine au long cours, qui fut témoin de leur victoire, assurait à l'Itinéraire, que, vu l'habileté des canotiers parisiens et la légèreté de leurs embarcations, tous les rivaux pouvaient renoncer à leur disputer la palme de la vitesse ; même les Basques ! D'autre part, des constructeurs habiles et une foule de vieux marins ont juré que les Parisiens ne sont pas de force à vaincre les Basques-Espagnols à la course sur l'Océan,

Voilà une question nettement posée : elle ne peut être résolue que par des régates où

les canotiers parisiens viendraient prouver, dans le golfe de Gascogne, par la dernière victoire qui leur reste à remporter, leur supériorité à la course sur tous les autres marins du globe. Il est glorieux de laisser derrière soi les Français, les Anglais, les Américains : c'est beaucoup, mais ce n'est point encore tout : il faut aussi vaincre les Basques-Espagnols.

L'Itinéraire est convaincu que ces derniers accepteront le défi. Ils viendront, lecteur, n'en doutez pas, avec leurs barques de construction lourde, ayant trente pieds de longueur, sur six pieds de beau ou largeur, et armées de quatorze ou quinze rameurs; marins de l'école primitive, race noble quoique un peu sauvage, les premiers-nés de l'Océan.

La baleine franche est lourde aussi, comme le dit Lacépède : elle peut peser plus de 150,000 kilogrammes ; sa masse est égale à celle de cent rhinocéros, ou de cent éléphants, ou de cent hippopotames, ou de 115,000,000 de souris et de musaraignes. Et cependant, malgré cette masse colossale et ce poids énorme, la baleine franche peut parcourir dans l'eau une distance de onze mètres par seconde, soit 99 pieds en trois secondes ; et par un vibrément puissant de sa queue, elle peut faire des bonds dont la rapidité égale celle de l'éclair. La force du choc, calculée

par Lacépède, car rien au monde n'est positif comme les chiffres, — cette force est égale à celle de soixante boulets de quarante-huit.
« Quelle terrible batterie ! »

Tel est le monstre que le Basque eut la hardiesse de harponner, et de faire nager au bout d'une corde, il y a plus de mille ans, dans son golfe, et qu'il osa poursuivre, il y a plus de trois siècles, jusqu'aux côtes du Groenland, avec des flottes de cinquante à soixante navires : — « Les Basques, ces marins intrépides, les premiers qui aient osé affronter les dangers de l'Océan glacial et voguer vers le pôle arctique.

« Dès que le matelot *guetteur*, qui est placé dans un point élevé du bâtiment, d'où sa vue peut s'étendre au loin, aperçoit une baleine, il donne le signal convenu ; les chaloupes partent, et, à force de rames, on s'avance en silence vers l'endroit où on l'a vue. Le pêcheur le plus hardi et le plus vigoureux est debout sur l'avant de sa chaloupe, tenant le harpon de la main droite. Les Basques sont fameux par leur habileté à lancer cet instrument de mort (*). »

(*) LACÉPÈDE, HISTOIRE NATURELLE DES CÉTACÉS, pages 98, 109, et 119. — *Édition des œuvres complètes*, chez F. D. Pillot, rue de Seine-Saint-Germain, n. 49, à Paris.

De la *Côte des Basques* au *Port-Vieux* de Biarritz, la distance est fort petite. Elle est occupée par un banc de rochers, le *Darré-Mary*, depuis la petite baie ou *hourat* de sable jusqu'à l'*Arroque* ou rocher *Uhaldea*. Chaque plage a ses admirateurs. La mer, au *Port-Vieux*, ne brise qu'en arrivant au bord; elle enlève le baigneur très-haut, elle le berce mollement. Ceux qui préfèrent ce port circulairement encaissé, se vantent d'y prendre comme un bain aristocratique, où les guides-baigneurs semblent n'être qu'un objet de luxe: nous ne conseillons à personne de s'en passer.

Et vous, nageur intrépide, qui avez eu la force d'arriver jusqu'à la grande roche du *Boucalot*, située en face du *Port-Vieux*, jouissez de votre triomphe. Pour récompense, malgré l'éloignement, tâchez de voir quel effet vous produisez dans ce lointain redoublé par l'optique. Le café-restaurant du *Port-Vieux* vous présente une belle glace qui fut achetée tout exprès pour vous. Et si vous n'avez point d'assez bons yeux ou une lunette pour y contempler votre image, le flaneur qui fume sa cigarette en vous tournant le dos, aura le plaisir de vous admirer: un beau Léandre ou le poète Byron, assis sur un rocher, en toilette primitive, et le grand Océan dans un miroir. Coup d'œil pittoresque.

Ne badinons pas: les bains du *Port-Vieux*

ressemblent à ceux que l'on prendrait dans le bassin des Tuileries, si l'on pouvait mettre l'Océan dans un bassin; les dames se parent pour les aller voir, comme pour aller se promener dans le jardin des Tuileries à Paris. L'Océan de Biarritz, en arrivant à la côte, a de riches dentelles et de magnifiques broderies d'écume qu'il déchire à profusion sur le rivage et le long des rochers: c'est quelque chose de féerique. C'est en parure de luxe et en guipures de grand prix que les dames vont lui rendre visite, avec de très-belles robes qu'elles abandonnent en riant aux coups de mer, charmées de leur faire ce petit sacrifice; petit pour elles. Il est permis d'enrichir les marchands de modes, et les couturières de robe, quand on le fait à bonne intention: toutes les majestés de la création de Dieu méritent qu'on les honore; et l'Océan est un très-grand seigneur.

A la gauche du *Port-Vieux* se trouvent les rochers déjà marqués, que les basses marées des équinoxes laissent à découvert. Si la mer n'est pas très-houleuse, il y a plaisir à visiter en canot les rochers *Uhaldea* (côté de l'eau) et *Lous-Garrix*, où il y a un certain *Baliat*, ainsi appelé d'un mot gascon qui peint un rocher toujours balayé, à qui la mer ne cesse de laver le visage.

L'Itinéraire n'a plus rien à dire sur la

magnifique promenade de l'Atalaye, sinon que ce mot, aujourd'hui espagnol, vient de la langue arabe, et signifie une tour ordinairement placée sur un lieu élevé ou promontoire, d'où l'on peut surveiller, soit la mer, soit une vaste plaine. Effectivement, un château ou forteresse protégeait du haut de l'Atalaye, le port de Biarritz, dès le treizième siècle. Il en a été de ce château comme des fortifications qui défendaient autrefois l'entrée du *Port-Vieux*, et dont il ne reste plus rien que des ruines, on pourrait dire, que le souvenir.

La *Côte du Moulin* n'est pas la moins fréquentée de Biarritz. Cette plage est belle et vaste; les vagues de la mer la parcourent avec plus de rapidité et de force que partout ailleurs; les bains que l'on y prend, s'il nous est permis d'interpréter en ce sens l'opinion des médecins que l'on peut consulter en pareille matière, doivent avoir en cet endroit toute l'efficacité désirable pour les Baigneurs à qui les douches d'eau salée et le massage des lames qui déferlent, sont recommandés par les hommes de l'art. La violence de la mer est remarquable à la *Côte du Moulin*; les vagues en se retirant, semblent vouloir entraîner le Baigneur avec elles, et quelquefois le laissent à sec, après l'avoir inondé. Ce spectacle, à peu de chose près, est semblable à celui

dont on est témoin aux bains de la *Chambre d'Amour*.

N'ayant aucune autorité pour marquer des motifs de préférence , l'Itinéraire laissera aux Baigneurs le soin de consulter leurs médecins, sur la plage qu'il conviendra de choisir, dans l'intérêt de leur plaisir ou de leur santé ; il ne s'occupe avant tout que de l'Océan dans ce dernier chapitre.

Il ne serait pas convenable de passer outre sans dire un mot sur les marées. L'Océan environne toute la terre, sans interruption de continuité, et l'on peut faire le tour du globe en passant à la pointe de l'Amérique méridionale. Toutes les eaux de l'Océan séjournent dans les lieux les plus bas de la superficie de la terre. L'eau n'a qu'un mouvement naturel, qui est de chercher son niveau, et de descendre toujours, des lieux les plus élevés dans les lieux les plus bas : dès qu'elle a trouvé son niveau et son équilibre, l'eau s'arrête et n'a plus de mouvement, à moins que des causes extérieures, le vent par exemple, ne viennent l'agiter et la tirer de son immobilité.

Le vent n'est point ce qui produit les marées. Le niveau de l'Océan est sujet à un mouvement régulier, que l'on attribue à l'attraction que le soleil et la lune exercent sur lui. Pendant les six premières heures du jour la mer

monte ; c'est le flux ; et quand elle a atteint son plus grand point d'élévation, on lui donne le nom de pleine ou haute mer. Alors commence le reflux : la mer descend pendant les six autres heures, et lorsqu'enfin elle a retrouvé son niveau, on appelle ce temps, celui de la marée basse ou basse mer. Les termes employés par les marins n'ajoutent rien à l'explication de ce phénomène.

Les plus hautes marées de l'Océan ont été mesurées dans la zone torride entre les tropiques ; le plus grand flux que l'on connaisse est à l'une des embouchures du fleuve de l'Indus ; il monte à une hauteur de dix mètres. L'on ne voit rien de pareil à l'embouchure de l'Adour ni à Biarritz. Le calendrier de Bayonne indiquera au Baigneur l'heure des marées.

Dans l'intervalle d'un jour lunaire, qui est de 24 heures, 50 minutes, chacune des deux marées montantes arrive 25 minutes plus tard que le jour précédent. Les astronomes ont calculé que l'influence attractive de la lune sur les marées est trois fois plus forte que celle du soleil. Les marées les plus hautes ont lieu vers le temps de la nouvelle et de la pleine lune ; cette intumescence de l'Océan est moins forte à l'époque du premier et du dernier quartier.

Sur la côte de Biarritz, et du reste de la France, les plus grandes marées ne coïncident pas

avec le jour de la nouvelle et de la pleine lune ; elles ne se produisent qu'un jour et demi ou 36 heures plus tard, sans que l'on puisse apprécier bien exactement la cause de ce retard de la plus haute mer.

A vrai dire, les indications qui précèdent ne sont qu'approximatives ; mais elles suffiront aux Baigneurs. — L'Itinéraire, comme le D^r Le Cœur, ne saurait mieux faire que de renvoyer aux traités spéciaux d'Hydrographie et de Physique astronomique, les personnes qui mesurent le temps par fractions de secondes, et qui veulent mettre une précision mathématique à tous leurs calculs.

Rentrons dans l'Océan : le fond de la mer est semblable à la superficie de la terre ; il s'y trouve des inégalités, des vallées, des montagnes plus ou moins hautes et de vastes chaînes sous-marines, qui apparaîtront au soleil, lorsque viendra l'heure marquée par Dieu. Ce sera comme une terre nouvelle, qui sortira du fond de l'Océan, toute couverte de la végétation luxuriante et des algues qui la couvrent en ce moment ; toute chargée de la singulière dépouille des monstres, des poissons et des mollusques à coquille qui l'habitent aujourd'hui. Magnifique théâtre d'observations et d'études pour les géologues à venir !

La seule configuration du fond de la mer

produit ce que l'on appelle les courants sous-marins ; ils dépendent des marées : la preuve en est qu'ils suivent très-régulièrement l'heure du flot ou mer montante, et celle du jusant ou mer descendante ; ils changent de direction à chaque flux et reflux. Si le fond de la mer avait une surface plane, sans inégalités, sans hautes montagnes et sans vallées profondes, il n'y aurait pas de courants sous-marins ; les vagues n'auraient d'autre mouvement que celui qui résulte du choc des vents, et le mouvement régulier effectué d'orient en occident par toute la masse d'eau océanique.

Voilà un fait simple et compréhensible pour tout le monde ; les marins basques savent en tirer parti dans leurs pêches sur la côte espagnole. Un marin de Biarritz, pêcheur sans rival, qui n'est plus, Gaston, avait étudié dans le même but, avec le même instinct et la même justesse de coup d'œil, la côte française. Seul il connaissait les hauteurs sous-marines, où il lui était facile de s'arrêter, en lançant le grapin de son embarcation. C'est de là qu'il jetait sa ligne, bien amorcée, quelquefois à deux cents brasses de profondeur, pour prendre les poissons qui fréquentent l'escarpement et les cavernes des montagnes sous-marines.

Un vieux Gascon, un pêcheur basque, réputé sauvage parce qu'il manquera d'instruc-

tion, a parfois l'instinct du génie, et des idées qu'il ne sait pas démêler. Le philosophe, à qui le ciel a donné en partage la sagacité, lui aide à mettre au monde de la lumière les vérités qui, sans cela, n'auraient jamais peut-être vu le jour. L'Itinéraire interroge les souvenirs des hommes; il recueille des faits incompris, quelquefois il les explique. C'est ce que l'on appelle, en termes d'école, faire le métier d'accoucheur intellectuel. Le plus illustre de ces accoucheurs d'idées fut Socrate, sacrifié à la haine des prêtres de son pays et lâchement condamné par les Athéniens à boire la ciguë.

Et vogue la chaloupe de Darmanton ! Le ciel est serein, la mer est belle ; l'Itinéraire et le poète font leur promenade sur l'Océan.

La Résidence Impériale est belle à voir, de ce côté de l'édifice qui regarde la mer : la *Villa-Eugénie*, avec son piédestal de rochers, prend un aspect grandiose par le lointain, en face de l'Océan, comme pour rendre honneur à cette majesté de la nature : c'est une idée heureuse de l'architecte, dont on peut lui faire compliment.

A la droite de la *Villa-Eugénie* se trouve le Cap Saint-Martin, surmonté par le Phare. On peut dire que le gardien du Phare est l'homme de la côte qui connaît le mieux l'histoire des

oiseaux de passage. Le grand éclat de la lanterne qui brille, les attire pendant la nuit ; ils viennent frapper la vitre avec force dans leur vol, et tombent dans le filet que le gardien a établi au-dessus de la galerie. Celui qui serait curieux de voir quelques-uns de ces oiseaux rares et exotiques, les trouvera empaillés dans le cabinet de M. Darracq. La lanterne du Phare est une étoile de salut pour les navigateurs qui sont à l'horizon ; c'est un fanal de mort pour les oiseaux de passage, qui viennent y faire naufrage, au beau milieu de leur navigation aérienne. Citons, parmi les victimes de cette lumière qui brille dans la nuit, des alouettes par centaines et des légions de roitelets couronnés.

Le Cap Saint-Martin et le Phare sont l'endroit le plus favorablement placé pour jouir du spectacle de la côte. De cette hauteur, et avec le secours d'une bonne lunette, on aperçoit distinctement, d'un côté les Pyrénées, dont la chaîne, depuis leur plus grande élévation, se déploie et descend jusqu'au cap Finistère ; de l'autre, la vaste étendue des mers et la côte septentrionale, aussi loin que la vue de l'homme peut s'étendre.

A quatre cents mètres de là, sur la gauche, devant la Résidence Impériale, se trouve une roche isolée dans la mer et disposée en mamelon, qu'on appelle la Roche-Ronde, *arroque-*

redoune. Elle n'est jamais fréquentée que par les oiseaux de mer. Comme la mer ne la couvre jamais et qu'elle est abordable en bateau, il ne sera pas peu intéressant de la visiter. Plus loin à gauche, vers la *Côte du Moulin*, est la Roche-Plate, *arroque-plate*. Celle-ci est percée à jour et forme une voûte au-dessous de laquelle la mer roule ses flots avec bruit. Elle n'est pas moins curieuse à visiter que la Roche-Ronde; ce qu'on peut faire dans les basses marées. Les hautes marées des équinoxes la couvrent entièrement.

L'escarpement du Cap Saint-Martin, à la droite du Phare, laisse voir la mer, d'une hauteur qu'on appellerait extraordinaire en langue poétique. Un étroit et périlleux sentier conduit à la pointe du nord. Cette pointe du nord est un lieu de pêche, où Simon de Biarritz, marin intrépide, père infortuné ce jour-là, perdit son fils, jeune homme de vingt ans, en disputant la victime à toute la furie de l'Océan, avec des efforts surhumains et cet héroïsme que l'amour paternel au désespoir peut seul donner. Au retour du père, sa douleur était sublime: les femmes n'osaient s'approcher de lui par respect, les pêcheurs qui l'entouraient n'osaient rompre le silence qu'il garda. Le lendemain il disait: « C'est le pale-tot qui m'a empêché de sauver l'enfant. Ah! si j'avais eu un couteau pour couper cette

étouffe, l'Océan ne me l'aurait point dévoré. »

Près de la pointe du nord sont les rochers qu'habitent les cormorans, les *guilhems*; un peu plus loin, ceux où les goelands, les *maillouns*, font leur nid. Le lecteur est déjà sur la première plage de la *Chambre d'Amour*. Il n'y a plus qu'à longer une haute falaise, pour arriver à la fameuse grotte ou *Chambre d'Amour*, et aux Bains de mer d'Anglet, qui portent le même nom.

De Thore avait visité la *Chambre d'Amour* avec prédilection; il donne la liste des plantes qui croissent en abondance au-dessus de cette grotte: le rosier à feuilles de pimprenelle, l'œillet aminci, l'œillet gaulois, le safran multifide, le lin maritime, l'astragale bayonnais, le muflier à feuilles de thym, le smilas piquant, le siléné à feuilles épaisses, la lauréole odorante, la chrysocome à feuilles de lin; et plus loin vers le sud, sur les revers des côteaux qui regardent la mer: le goubet, le plantain des Alpes, etc.

Des fleurs sur une tombe! Ne plaignez pas les deux victimes de l'amour et de la tempête, lecteur: ils étaient jeunes, ils s'aimaient, ils juraient de s'aimer toute la vie, lorsque l'Océan les surprit ainsi dans la grotte, où on les trouva morts, dans les bras l'un de l'autre. On aurait dit qu'ils n'étaient qu'endormis,

tant l'amante était encore belle, tant le jeune homme avait encore l'air d'être heureux. Les poètes et les romanciers ont changé tout cela; mais l'Itinéraire fait de l'histoire: pour rien au monde il ne voudrait tromper ses lecteurs.

L'intérieur de la *Chambre d'Amour* forme une espèce de demi-cercle de 36 à 40 pas de diamètre; l'ouverture est tournée vers l'ouest. La voûte est formée d'un seul bloc de roc calcaire, où l'on remarque un tout petit nombre de numullites; elle est tapissée d'une espèce de pâte que de Thore regardait comme une matière à stalactites, qui n'a point encore perdu toute son eau. Cette voûte a de cinq à six mètres de hauteur à l'entrée; hauteur qui diminue graduellement jusqu'au fond de la grotte, où la voûte touche le sol. Nous faisons grâce au lecteur, des inscriptions gravées sur le rocher, par les visiteurs dont le cœur est porté à s'attendrir sur toutes les infortunes qui assiègent l'amour dans ce bas monde.

Nous ne citerons que les vers d'Ossian traduits et écrits sur la roche par le spirituel auteur de *Un roman sous l'Empire*.

Jeunes amants, dignes d'un meilleur sort,
Dormez en paix aux sifflements du Nord,
Au bruit des flots tourmentés par l'orage;
Mais dans les airs brûlez de nouveaux feux;
Et quelquefois, à l'heure solitaire
Où les brouillards enveloppent les cieux,
Accompagnés de l'ombre et du mystère,
De vos soupirs attendrissez ces lieux.

La nymphe s'appelait *Ederra* ou la Belle, en euskarien; le berger *Oura*. Mais comme le mot *oura* signifie la même chose que l'eau, en langue basque, ce nom nous semble fort ridicule, à moins qu'on n'ait voulu désigner par là le dieu Neptune métamorphosé en jeune homme d'Anglet, pour faire l'amour à quelque Basquaise.

Pour M. de Jouy, qui raconte le petit roman en quatre pages charmantes, la fiancée était une jeune fille d'Anglet appelée Saubade, et le jeune homme, un pêcheur orphelin, un beau Basque, appelé Laorenz ou Laurent. Le père de Saubade, vieillard riche et orgueilleux, ne voulait point donner sa fille en mariage au pauvre orphelin. L'anecdote remonte à la fin du dix-septième siècle; l'illustre Académicien avait su choisir la version la plus vraie et la seule historique.

Le village d'Anglet porte en euskarien le nom de *Anguelu*: c'est pour cela sans doute que Népomucène Lemercier, dans son élégie insérée dans le *Mercur de France* en 1808, donne au beau Laurent le nom d'Angèle: la bergère devient Psycale. Il ne pouvait en être autrement dans une pièce de vers mythologique de 15 strophes, où la vierge Pyrène raconte l'aventure au poète, à côté des muses qui pleurent avec lui.

Muse, pleure avec moi, etc.

Muse, plains avec moi, etc.

Muse, dis avec moi, etc.

Muse, entends avec moi, etc.

Muse, plains à ces mots, etc.

Muse, redis quels cris, etc.

Muse, pleure sur eux, etc.

Muse, pleure avec moi, par le chant le plus tendre,
 Dans un hymne plaintif et qui dure toujours,
 Cette Héro nouvelle et ce nouveau Léandre,
 Dont la jalouse mer éteignit les amours !

Déjà la chaloupe de Darmanton cinglait au large, loin de la *Chambre d'Amour*, au moment où l'auteur de l'*Itinéraire* récitait ces strophes élégiaques au poète gascon de l'*Ariel*, journal philosophique, etc. : les 587 autres adjectifs français en ique, excepté soporifique et mythologique. L'ami Justin, qui avait eu soin d'apporter du bois dans la chaloupe, pour faire chauffer son café sur les rochers de l'Océan, sans oublier quelques autres liqueurs poétiques, toujours agréables dans une promenade en mer ; Justin écoutait gravement l'élégie, occupé qu'il était à fumer un tabac de contrebande, en attendant le triomphe des idées de l'économiste M. Bastiat, le Cobden bayonnais, célèbre partisan du libre échange.

— Eh bien, poète, que pensez-vous de toutes ces muses de Népomucène Lemer cier.

— Je respecte la mythologie, mais je ne

l'aime pas; je préfère mon tabac de contrebande, et la traduction de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, par le célèbre ministre des finances, M. de Silhouette de Biarritz.

L'Itinéraire rit aux grands éclats: un dauphin élève la tête au-dessus de l'eau, pour voir de quel côté vient ce bruit, et quelle espèce d'hommes Darmanton promène dans sa chaloupe.

— Poète que vous êtes, et rien que poète, ce qui est beaucoup! j'en m'aperçois que vous avez lu avec une foi religieuse le livre de F. Morel, qui met au premier rang des illustrations de Biarritz, « en outre de ses intrépides capitaines de mer, le savant traducteur de Pope, M. Silhouette, appelé plus tard au ministère des finances et qui disparut brusquement de la scène politique. »

— Je ne disconviens pas de cela, et j'avoue que c'est une biographie dont jamais personne n'a pu me donner des nouvelles dans le pays.

— Le biographe n'est pas F. Morel. C'est... J'hésite à le dire.

— Vous hésitez; cela m'étonne.

— Le biographe est un membre de l'Académie française, l'illustre auteur de l'*Hermite en Province*.

— M. de Jouy?

— Lui-même. Voici ce qu'il a écrit dans le chapitre intitulé *La Chambre d'Amour* :

« Il y a des hommes dont la destinée est
» bien bizarre. Dans une mesure de ce vil-
» lage (Biarritz) naît un enfant qui n'entend
» et ne parle jusqu'à douze ans que sa langue
» maternelle; je ne sais quelles circonstances
» l'amènent à Paris : il étudie avec assez de
» succès le français et l'anglais pour traduire,
» mieux qu'il ne l'avait encore été, l'*Essai*
» *sur l'Homme* de Pope. Cette traduction, qui
» le fit connaître, le conduit, je ne sais com-
» ment encore, au ministère des finances ; il
» en sort plus brusquement qu'il n'y est en-
» tré, et depuis lors on n'entend parler de
» lui ni dans les finances, ni dans les lettres,
» ni en France, ni dans le pays basque.

» Voilà toute l'histoire de M. de Silhouette.
» Les uns disent qu'il se cacha pour n'avoir
» pas à rougir de sa chute; les autres, qu'il
» eut peur des hommes, après les avoir vus
» et connus dans ces repaires éclatants de
» toutes les passions humaines. Cette dernière
» explication n'est pas la moins vraisem-
» blable. »

— Fort bien, monsieur l'Itinéraire : voilà une biographie romantique, couronnée d'une belle réflexion philosophique. Mais l'incertitude des détails, et le je ne sais quelles cir-

constances, et le je ne sais comment encore, enfin l'inexplicable et mystérieuse disparition de ce Silhouette dont personne ne peut donner ni vent ni nouvelles dans l'univers, n'inspirent-ils aucun doute à l'illustre Académicien ? Ne soupçonne-t-il pas que le vrai Silhouette n'était point né à Biarritz, et qu'il le faut chercher ailleurs, dans l'histoire de France ? Cela m'étonne.

— Poète, vous vous étonnez toujours ; et cette fois l'Itinéraire n'est pas moins étonné que vous. Vous connaissez le mot SILHOUETTE, profil tracé sur l'ombre d'une figure. L'Académie française ayant écrit *Silouette*, N. Landais traite cette orthographe de barbarisme, sans dire pourquoi ; et le lexicographe a cette fois raison, car le substantif féminin silhouette n'est que le nom d'Étienne de Silhouette, maître des requêtes, contrôleur-général des finances, né à Limoges en 1702, et mort dans sa terre de Bry-sur-Marne, en 1767.

La réputation littéraire de Silhouette, au dix-huitième siècle, était fondée sur les ouvrages suivants qu'il publia. — En 1729. *Idee générale du gouvernement chinois.* — 1730. *Réflexions politiques sur les grands princes*, traduit de l'espagnol, de Bathasar Gracian. — 1741. *Traité mathématique sur le bonheur.* — 1742. *L'Union de la religion et de la politique*, de Warburton. Traduction en prose de

l'Essai de Pope sur l'Homme, in-12. Mélanges de littérature et de philosophie, de Pope, 2 vol. in-12.

La traduction ou version de Pope est fidèle, le style en est concis; mais on y désirerait plus d'élégance et de clarté. Ce jugement est celui des meilleurs critiques. — Silhouette avait déjà une réputation littéraire, et s'était instruit par des voyages. Maître des requêtes au parlement de Metz, appartenant au premier prince du sang, comme son chancelier, commissaire de la Compagnie des Indes, etc., il passait pour un homme de grand talent, intègre, austère; et il avait 50 ans, lorsqu'il fut appelé au ministère en 1752, par Louis XV, comme le sauveur et le restaurateur des finances de la France.

A son arrivée, le contrôleur-général réforma les abus introduits dans les fermes: par une opération qui ne chargeait point le peuple, et qui grevait seulement les énormes richesses, il trouva moyen de grossir en 24 heures le trésor public d'une somme de 74 millions. L'enthousiasme de Paris était à son comble. On fit à Silhouette l'honneur inouï de l'appeler au Conseil d'État quatre mois après sa nomination.

Ici commence le revers de la médaille: la célébrité et la gloire furent l'écueil de Silhouette;

écueil plus redoutable que ceux de l'Océan. L'impuissance qui accompagne toujours l'orgueil, lui inspira des opérations que l'on appela maladroites, tyranniques : l'admiration publique se changea en haine et en mépris. Son nom même devint une injure. Le Parisien, né railleur, imagina de faire des culottes à la Silhouette, des portraits à la Silhouette. Le manque de gousset dans les culottes, les linéaments dans les portraits, tracés sur l'ombre que projette sur les murs un visage, formaient l'épigramme de cette conception caricaturale. Ils indiquaient, dit le biographe, à quel point de détresse le contrôleur-général avait réduit les individus et leur bourse. Silhouette, tombé dans le dernier décri, fut renvoyé (*).

L'histoire littéraire ajoute que Silhouette se retira dans sa terre de Bry-sur-Marne, où il vécut en philosophe, répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Peut-être que l'esprit d'intrigue et de cupidité de ses contemporains, ainsi que l'épuisement des finances de la France, furent la cause forcée et fatale de l'incapacité dont on l'accusa. L'honneur

(*) LES SIÈCLES LITTÉRAIRES DE LA FRANCE, par N.-L.-M.-Desessarts et plusieurs Biographes. Paris, An IX (1801).

d'avoir produit cet homme, connu et célèbre à plus d'un titre, n'appartient point à Biarritz; l'Itinéraire espère que l'erreur d'un illustre Académicien sera réparée dans quelque prochaine édition de *L'Hermite en Province*.

Biarritz a donné naissance à des marins qui acquirent de la réputation au dix-huitième siècle, entre autres d'Albarade, qui servait avec une rare distinction dans la marine française, dès 1767, et Duler, pilotin en 1758, devenu l'un des marins les plus remarquables du second ordre. Ce dernier laissa en mourant un Mémoire manuscrit, dans lequel il développe les moyens de rétablir la pêche de la baleine.

Gaston de Biarritz fut l'un des pêcheurs les plus habiles de la côte française; il n'eut point de rival dans la pêche des grands fonds. Avait-il jeté son grapin sur quelque une des roches sous-marines que lui seul connaissait, à vingt milles au large; il faisait les plus belles prises.

Après lui, Darmanton a su pêcher à la ligne et remorquer avec son embarcation jusqu'au port de Biarritz, l'*Arbanoa*, gros poisson qui n'a pas moins de 40 pieds de longueur. Nous ne donnons ici que le nom euskarien, parce que l'Itinéraire ne connaît pas le nom français de ce poisson. Les pêcheurs de la côte prétendent qu'il ne se trouve que dans

le golfe de Gascogne, et qu'ils ne l'ont vu dans aucune autre mer du globe. La vérité est que l'Itinéraire n'a pas su découvrir l'*Arbanoa* dans Lacépède.

Gaston, au moyen de la matière cornée qui se dépose à la surface de quelques mollusques, était parvenu à se faire un binocle dont il serait difficile de trouver le pareil chez les opticiens du dix-neuvième siècle. Tout l'art de la dioptrique moderne ne fournirait pas un verre objectif et un oculaire comparables aux lentilles de cette lunette merveilleuse, qui semblaient avoir été taillées dans le diamant le plus pur. Elles étaient faites selon la loi d'achromatisme qui sert à corriger la différente réfrangibilité des rayons lumineux, et qui ne laisse point voir les couleurs de l'iris, tout en rendant les images parfaitement nettes. Cette lunette donnait à Gaston l'avantage de sonder du regard les profondeurs de l'Océan à des distances incroyables, tout comme si l'eau de la mer n'eût été que de l'eau distillée, égalant par sa transparence le plus fin cristal. Que de scènes incompréhensibles ne devait pas offrir à son œil observateur le spectacle des régions sous-marines !

Ce n'est pas tout que de voir ; il faut pouvoir entendre. A cette époque, l'étude des mollusques se bornait encore à la connaissance de la coquille qui les enveloppe, et s'ap-

pelait conchyliologie ; la malacologie, qui a découvert jusqu'à ce jour plus de six mille espèces de mollusques, n'était pas encore inventée. Gaston, dans le cours de ses voyages maritimes, s'amusait à ramasser les plus beaux coquillages, dont il faisait cadeau aux demoiselles de Biarritz, pour en orner les cheminées de leurs chambres à coucher. Il trouva sur le bord d'une mer, peu importe laquelle, deux grandes coquilles, moins remarquables par la magnificence et la variété de leurs couleurs, que par la singularité de leur forme et la propriété qu'elles avaient.

En les appliquant à son oreille, Gaston reconnut que le cornet acoustique dont les sourds se servent pour entendre, n'était rien auprès de ces coquillages admirables. Le cornet d'ouïe qui sert aux officiers de ronde, pour écouter par dessus les parapets tout ce qui se passe dans les fossés d'une place, et même au-delà du chemin couvert, ne pouvait être comparé à ces dépouilles d'un testacé devenu rare aujourd'hui : si rare, qu'on n'en trouve plus.

Gaston, armé de ses coquillages, fut émerveillé de reconnaître que, si sa lunette lui permettait de tout voir au fond de l'Océan, à des distances incroyables, son cornet d'ouïe lui donnait le moyen d'entendre de beaucoup plus loin encore tous les bruits qui en ve-

naient, même les plus imperceptibles : cela devenait fabuleux. Mais Gaston n'en fut point étonné. Il savait à quelle distance l'oreille d'un marin peut distinguer le bruit d'une chaîne agitée sous l'eau, et qu'à plus de 5,000 mètres, en écoutant, on peut s'apercevoir qu'un bâtiment jette l'ancre.

Il est certain que l'eau conduit le son beaucoup plus rapidement que l'air : le son parcourt dans l'eau 1,569 mètres par seconde. Le son produit par une cloche de 65 kilogrammes, sous les eaux du lac de Genève, a pu être communiqué à une distance de 13,500 mètres. Il est reconnu qu'à l'aide de circonstances favorables et de moyens énergiques bien combinés, on peut communiquer le son dans l'eau, à la distance de plus de cent mille mètres.

Gaston avait remarqué qu'à Biarritz, comme dans beaucoup d'autres localités, l'intensité du son dans la mer ne décroît que proportionnellement à la simple distance. Mais, en vérité, le vieux pêcheur n'avait nul besoin de s'éclairer des expériences et des calculs de la science moderne ; la lunette et les coquillages lui tenaient lieu de tout. La situation du golfe de Gascogne, et l'horizon de l'Océan, qui n'est borné de ce côté par aucune terre jusqu'à la rive groenlandaise, lui laissaient la faculté de voir et d'entendre tout ce qui se passe dans la

mer, entre Biarritz et les côtes glaciales habitées par les ours blancs.

L'important de l'affaire est en ceci, que le vieux Gaston connaissait à fond la langue des poissons, il la comprenait jusqu'à la dernière syllabe. Il interprétait en outre, savamment, le langage par signes de tous les poissons que le créateur de la nature a rendus muets. C'est d'un manuscrit hiéroglyphique légué par Gaston, que l'auteur de l'Itinéraire a extrait les pages qu'on va lire. — T. G** trouvera que C*, linguiste euskarien, élève de N*, a mal traduit ce texte, écrit avec les hiéroglyphes d'un alphabet qui n'a pas moins de quarante mille signes. C*, en sa qualité d'écrivain des montagnes et d'ex-journaliste de province, pratique la vertu de l'humilité philosophique. Il a pour G** une admiration parfaite et une reconnaissance sans bornes; car c'est à G** seul et à ses chefs-d'œuvre qu'il doit l'avantage de n'être pas le dernier des feuilletonnistes blafards et des romanciers chevelus de l'époque, et le plus ignorant des littérateurs français qui voyagent en Espagne.

En l'année 151,515 de la création, Ère de la Baleine, les éperlans, envoyés en courriers, répandirent sur toute la côte du golfe de Gascogne, la grande nouvelle d'une assemblée de poissons, qui devait avoir lieu pendant le jour, dans la *Vallée des Épines*, chez

les Acanthoptérygiens. Ce groupe est le plus considérable de l'ichthyologie; il a reçu son nom de deux mots grecs qui signifient nageoires épineuses. L'innombrable variété des poissons qui le forment est ainsi appelée, parce que les rayons de leurs nageoires sont raides, élastiques et terminés en pointe. La plupart servent d'aliment à l'homme.

L'éperlan, qui appartient à la classe des Malacoptérygiens ou poissons à nageoires molles, arrivait en courrier inoffensif, avec le zèle naturel aux salmonés de cet ordre, d'où l'homme tire la plus grande partie des poissons dont il fait usage pour sa nourriture. L'éperlan a une parure des plus brillantes, admirable mélange de teintes argentées et d'un vert clair.

Les courriers commencèrent par visiter les lieux que l'éperlan habite de préférence, c'est-à-dire la côte même, où se fait près de terre la pêche de roche.

A peine la nouvelle est-elle répandue, que tous les poissons du rivage se mettent en route pour la *Vallée des Épines*, avec d'autant plus de promptitude qu'ils n'ont pas à faire de paquets pour voyager. La tribu de la louvine ou bars commun ouvre la marche, suivie par le rouget, le barbu, les quinze espèces de

chabot, l'ombrine-verrue, l'aunis, les dorades, le carrelet ou plie franche, l'oblade, le canthère vulgaire, le céphale, la vieille, le véron, la mendole vulgaire, l'anguille commune, la sardine, la finte, la pastenague commune, la raie aigle, la raie blanche ou cendrée, la raie bouclée, le squalo ange, l'anchois et le muge santeur.

Les torpilles sont à l'arrière-garde, pour la protéger. Le *Mathelagorri* ou face rouge des Basques, nage en éclaireur devant les louvines. A peine la vedette arrive-t-elle à quatre milles de Biarritz, à l'endroit où commence la pêche du large par fond de sable, en dehors des rochers, que l'oblade de l'endroit, appelée *Zapataña* ou savetier par les Basques, demande à son ami *Mathelagorri* : — Où diable courez-vous ainsi ?

— Nous allons à la *Vallée des Épines*, où la Baleine, reine et présidente, et le Cachalot, vice-président, vont tenir une séance d'États-Généraux, pour délibérer sur les dangers qui menacent la république aquatique et océanique. Répandez la nouvelle sur cette zone du golfe. Allez, courez, partez avec nous, suivez-nous ; il y a loin à aller, et vous n'avez pas une minute à perdre. »

Aussitôt fait que dit, les poissons du large partent sans différer. La raie oxyrinque, au

bec pointu, fend la première les flots avec une rapidité due à la force de ses pectorales. Elle est suivie et, bientôt, précédée par la grande roussette, la petite roussette ou rochier, le squalé épineux, le squalé milandre, le squalé marteau, la faux ou renard, le grondin rouge, le merlus ordinaire, la sole, la plie, le turbot, le rousseau, la lyre et le pagel commun. La dernière qui s'avance est la baudroie commune, appelée *crapaout de má* par les Gascons, à l'imitation d'un mot euskarien et sanscrit qui signifie crapaud de mer.

Déjà le germon des Basques avait donné le signal au thon commun, au maquereau, à l'espadon, au merlan jaune, et à tous les autres poissons dont la pêche à la traîne se fait au large, dans toute l'étendue du golfe de Gascogne. Les poissons que l'on pêche au large par fond de roche, les sept espèces de rouget commun, le merlan commun, la murene commune, l'hippocampe à museau court, à museau long, le tétrodon, le bleu, le grisét, le loup de mer, l'acarne, le boguervel, le squalé mustèle, la petite girelle, la girelle rouge et le rason ou rasoir de la Méditerranée étaient partis.

Les derniers qui se mirent en chemin furent les poissons de la pêche des grands fonds qui se fait au large, à quinze et vingt milles de

distance de la côte, par le travers de Cap-Breton. Le merou, celui que les pêcheurs de Biarritz ont surnommé grand, l'esturgeon ordinaire, et les poissons estimables qu'ils appellent *gueulbe*, *liche*, *broucut*, *zamparranou*, partirent avec le plus grand empressement.

L'*Arbanoa* des Basques hésitait. Ce dernier alléguait qu'il n'était jamais sorti du golfe de Gascogne, et que son privilège euskarien de noblesse, autant que sa belle taille de quarante pieds de long, lui donnait le droit de ne pas se déranger et de vivre en philosophe, sans assister à une assemblée de mille milliards de poissons de toute couleur, franche canaille. Il se décida néanmoins par esprit de fraternité. Son nom fut inscrit en lettres d'or dans le procès-verbal de la séance rédigé par une tortue savante de l'Océan indien ; l'assemblée lui vota des remerciements pour l'honneur qu'il daignait lui faire. L'*Arbanoa* se montra satisfait.

Il y eut des traînards dans le golfe de Gascogne, comme partout ; des affaires particulières ou leurs plaisirs les retenaient dans les rochers du large. De ce nombre étaient le congre, la langouste, les diverses espèces de crabes, le tourteau ou crabe poupart, les crevettes, et les écrevisses de mer ou homards. Celles-ci arrivèrent les dernières, par le malheur de leur conformation, qui les condamne

à ne pouvoir nager que par le vibration de leur queue, toujours à reculons.

La séance a déjà commencé ; la Baleine a la parole et poursuit son discours.

« Dieu est grand dans les cieux et sur la terre : la Baleine franche est son image dans l'Océan. C'est de lui que j'ai reçu en partage la souveraineté des mers, avec la beauté du corps et la bonté de l'âme. Mais Dieu ne prend point de nourriture. Pour moi, je suis condamnée à manger pour vivre : j'absorbe chaque jour une immense quantité de crabes, brachyures agiles, de mollusques et de zoophytes inoffensifs. La consommation que j'en fais par nécessité, est une loi de la Providence dans tout l'Océan. La religion naturelle de la mer, dans la république aquatique, donne aux gros poissons le droit de manger les plus petits. Poissons à qui je commande, et qui êtes venus par milliards pour m'écouter ! le sort des crabes et des mollusques que je dévore à regret, quoique avec plaisir, ne vous empêche pas d'adorer votre reine. »

Applaudissements frénétiques. Vive la Baleine ! Gloire aux Cachalots !

« Mes bons yeux sont placés auprès de la commissure des lèvres. Lors même que je nage à fleur d'Océan, la tête hors de l'eau pour respirer, ils se trouvent presque toujours

à plusieurs mètres au-dessous du niveau de la mer : les rayons lumineux ne parviennent à mon cristallin qu'en passant au travers de l'eau. Les hommes s'imaginent que je n'y vois pas clair ; vous savez le contraire, et de quelle énorme distance j'aperçois très-distinctement le plus petit d'entre vous. Mon œil a un degré merveilleux de force réfringente ; la lame d'eau qui l'environne comme un verre grossissant, augmente chez moi la puissance et la netteté de la vue. La blancheur de la neige qui couvre les rivages du Nord et le brillant éclat des montagnes de glace ne me donnent point d'éblouissements. Je puis sonder du regard toutes les profondeurs de l'Océan qui est mon empire, et fixer le soleil : j'aperçois, dans les lointains du firmament étoilé, des astres qui sont inconnus aux bimanés de la terre, des planètes énormes qu'ils n'ont pu voir encore au bout de leurs petites lunettes, et qu'ils ne verront jamais !»

Bravo général, suivi d'un long murmure admiratif.

« Ne faites pas attention aux deux petites planètes, qui dansent en rond autour du soleil : ne parlons que ce globe où nous vivons, dans l'Océan que Dieu créa, pour le bonheur des poissons et la gloire des baleines. L'habitant et le tyran des sables, petit bimané orgueilleux, l'homme, n'habite que la plus petite portion de

ce qu'il ose appeler la terre, comme si le globe océanique n'avait été fait que pour lui! Lorsqu'il lui arrive de trouver dans les cavernes des montagnes, ou de déterrer à quelques pieds de profondeur, les ossements et les squelettes, pour lui gigantesques, des hommes qui le précédèrent, dans cet aride séjour où Dieu le condamne à végéter, — il a l'esprit de soupçonner que les individus de l'espèce maudite à laquelle appartient ce mammifère bimanue du premier ordre, avaient, durant les premiers âges de la création, une taille infiniment plus grande que celle des hommes d'aujourd'hui. Poissons qui m'écoutez! il faut être impartial et de bonne foi dans le jugement que l'on porte des choses: l'homme, tout bête qu'il est, a quelquefois du bon sens et d'assez bonnes idées. •

Approbation universelle. Les dactyloptères, le pirahèbe, les arondes de mer et tous les poissons-volants, qui sont les plus hauts placés dans les galeries de l'auditoire, s'élèvent d'enthousiasme à une assez grande hauteur dans les airs, et retombent à leurs places avec un gonflement satisfaction.

• Cette mer, ô Poissons! n'est qu'à 54; 515,000 lieues de distance du soleil. Parmi les planètes qui gravitent derrière nous autour de cet astre, quelques-unes des plus rapprochées sont beaucoup plus grosses que notre

globe océanique. L'homme ne connaît que dix planètes, en comptant la nôtre. Dans quatre siècles d'ici, la planète Uranus sera découverte en Angleterre par Herschell, bimahe-astronome. Elle sera ainsi appelée, du nom d'Uranus, premier roi civilisateur des Atlantes d'Afrique, formé de deux mots euskariens qui expriment la proximité de l'Océan ou de l'Eau-Grande. Uranus n'est qu'à 662,144,000 lieues de distance du soleil. Mais, je vous le dis en vérité, Poissons de toute couleur et de toute espèce, grands et petits, pour qui j'ai un amour de reine et des entrailles de mère ! j'ai observé mille fois, pendant les nuits, plus de cent cinquante planètes beaucoup plus grosses qu'Uranus, Saturne, Jupiter, et gravitant majestueusement, avec une lenteur solennelle, autour du même soleil, à des distances beaucoup plus grandes, dans les plaines du ciel infini. »

Marques générales d'étonnement et d'admiration chez tous les petits poissons.

« Les planètes, sorties incandescentes du soleil, y retomberont, après avoir tracé le cercle de leur longue existence. — *Mercur*e, qui semble aujourd'hui se perdre quelquefois dans la chevelure de ce bel astre, finira par être consumé. Il fut habitable, et il avait sa mer pleine de poissons, à une époque très-reculée. Notre globe océanique, autrefois,

était beaucoup plus éloigné du soleil qu'il ne l'est aujourd'hui ; son diamètre était beaucoup plus grand ; l'Océan alors était immense, et les petits poissons, dont je vois une multitude rassemblée autour de moi en ce moment, étaient d'une grosseur magnifique en ce temps-là. »

Le Requin demande la parole. La Baleine, reine et présidente, lui permet de parler de sa place.

» Poissons que j'aime, et que je dévore par milliers, dit-il, rendez-moi cette justice: aucun d'entre vous tous ne mange autant d'hommes que moi. En cela, je me vante de rendre un signalé service à notre République. Ma force est prodigieuse, mon audace effrayante, ma voracité insatiable. J'ai une peau très-dure que les balles des soldats de marine ne peuvent pas percer ; mes énormes mâchoires, pourvues de plusieurs rangées de dents aiguës et dentelées, ne font bientôt plus qu'une pâte des os les plus durs. Je rends mille grâces à la Providence, de ce qu'elle m'a favorisé entre tous, par une diminution moins forte dans les proportions de ma taille. Je n'ai été réduit qu'à un douzième de ma grandeur primitive. J'ai encore une taille de vingt-cinq pieds de longueur. Les vieilles dents des requins mes ancêtres, qui sont au fond de l'Océan, celles qui ont été trouvées dans le sable aride, et

mesurées par le bimane-naturaliste Lacépède, prouvent que les requins avaient une taille de plus de cent mètres, dans les temps de glorieuse mémoire dont la Baleine notre gracieuse souveraine a parlé. »

La Baleine, en agitant ses deux bras et en faisant vibrer sa large queue :

» Ce n'était point assez du *pou de baleine*, de ce vil insecte de la famille des crustacés, qui me tourmente, en se cramponnant à mes lèvres, et aux endroits les plus sensibles de ma personne, avec tant de force qu'on ne peut l'en arracher sans déchirer ma peau ! Beaucoup d'autres mauvais sujets commettent, en me faisant la guerre, le crime de lèse-majesté. Le dauphin gladiateur, le squalo scie et le squalo requin, se réunissent en troupe pour m'attaquer. Le dauphin est très-avide de ma langue, morceau friand pour lui ; le squalo scie me laboure le dos, avec sa lame longue, osseuse et dentelée ; le requin du nord, cet *ours de mer*, ose enfoncer dans la peau de mon ventre les quintuples rangs de ses dents pointues et dentelées. Cette morsure m'occasionne des douleurs atroces, qui m'arrachent un sourd mugissement. Le Requin me met à la torture. C'est un reproche que je lui fais. »

Silence profond de la part des poissons : le Cachalot pousse un cri terrible. Le vice-président parle à côté de la Baleine.

« Je suis connu par mon extrême tendresse pour les petits macrocéphales que je mets au monde. Sont-ils pris par les pêcheurs; je me précipite sur leur bateau, je le brise dans ma gueule et j'engloutis les hommes qui le montaient(*). Combien de pêcheurs islandais n'ai-je pas dévoré de cette manière ! Le Basque lui-même redoute ma fureur.

• Je fais une rude chasse aux baleinoptères à bec, aux dauphins vulgaires, à tous les requins. Demandez plutôt au bimane Lacépède et à son auteur Otho Fabricius. Les requins, à ma vue, sont saisis d'une frayeur telle, qu'ils se cachent dans le sable ou sous la vase, ils se précipitent au travers des écueils, se jettent et se tuent devant moi contre les rochers; ils n'osent même approcher de mon cadavre après que je suis mort, et que le Dieu de l'Océan m'a fermé les yeux. Cette guerre que je leur fais, n'est que pour venger la magnanime reine des poissons : je le déclare. »

La Baleine sourit gracieusement au Cachalot, et reprend le fil de son discours.

« Je remercie notre cousin le Cachalot de ce dévouement. Le Cachalot est toujours un beau poisson : il a soixante-dix pieds de longueur et quinze mètres de circonférence. Son

(*) Relation du voyage en Islande de MM. Olafsen et Povelsen.

nom de Cachalot lui a été donné, selon le bimane Anderson, sur les rives occidentales de la France méridionale, par les pêcheurs de Biarritz, d'un mot gascon, *cachaou*, qui signifie dent molaire. Le Cachalot a des dents terribles; sa mâchoire supérieure, aussi longue que la tête, est remarquable. J'ai entendu dire à un canotier parisien, que l'on conserve au Muséum d'histoire naturelle de sa fourmilière, une mâchoire de Cachalot, qui a 5 mètres, 92 centimètres de longueur. Nous en voyons ici de bien plus grandes !

Applaudissements universels.

« Félicitons-nous de l'ignorance dans laquelle vit l'habitant des sables de la terre : comme l'a dit le bimane Lacépède, il lui reste encore à découvrir beaucoup de contrées, situées à des distances plus ou moins grandes de la ligne, dans l'un et l'autre hémisphère. Il y a bien des rivages qui lui sont inconnus : l'homme ne connaît ni la durée ni l'étendue du globe océanique. C'est à moi de vous en parler.

» La Baleine est l'image de Dieu dans l'Océan. Ce royal cétacé est le contemporain de tous les déluges et de toutes les révolutions qui ont changé la face du globe. L'homme qui rampe sur les sables, et végète dans un air subtil, mortel pour tout animal raisonnable,

en buvant une eau claire qui n'a ni goût ni saveur ; l'homme a découvert que la baleine vit plus de mille ans : il a fait de notre image le symbole de la puissance éternelle et créatrice de l'univers. Pour moi, votre reine auguste, je compte déjà 1385 années, 7 mois, 2 jours et quelques fractions d'existence, depuis le jour où ma mère me mit au monde et me donna à têter. Il me semble que j'ai quelque droit à l'obéissance et au respect de tous les habitants de l'Océan.»

Acclamations imposantes : quatre trombes formidables s'élèvent sur les divers points où les applaudissements ont éclaté. Cette tempête cause le naufrage d'une flotte de 64 voiles.

« Le bimane Lacépède a calculé que deux baleines franches, l'une mâle et l'autre femelle, peuvent, avant de mourir, voir se réunir autour d'elles soixante-douze mille millions de baleines auxquelles elles auront donné le jour, ou dont elles seront la souche. Le terme de cette multiplication providentielle effraie l'imagination des hommes. Le roi et la reine des poissons ont toujours été le modèle des époux ; la Baleine tenant sous son bras le baleineau qu'elle presse sur son cœur, est le véritable symbole de l'amour maternel dans la création. Elle défend ses petits avec un héroïsme sublime. Mais, hélas ! la dégénérescence du globe et la perversité

croissante de l'homme ont porté le trouble dans le ménage des poissons et de tous les grands cétacés. Ma douleur en est inconsolable ! »

Cris plaintifs, gémissements : tous les poissons versent des larmes amères et salées ; les yeux du Cachalot en deviennent plus rouges. Il est évident que l'indignation et la colère du macrocéphale sont à leur comble.

« Si ma pensée se reporte aux époques géologiques où la taille du squalo roussette était douze fois plus grande qu'aujourd'hui, et celle des autres poissons proportionnellement, si j'interroge quelques débris que le fond de l'Océan a conservés, j'en conclus qu'autrefois les Baleines avaient douze cents mètres ou 3,600 pieds de taille, et qu'elles vivaient, terme moyen, de douze à quatorze mille ans, à une époque où notre misérable planète était douze fois plus grosse qu'aujourd'hui. Depuis les dernières catastrophes du globe océanique, l'on n'a plus vu que des baleines de cent mètres de longueur.

« Aujourd'hui cette taille, déjà si petite, se réduit à une longueur de 90 pieds. La vie des baleines est très-courte. Je n'aurai pas vécu dans l'Océan plus longtemps que la monarchie française dans les Gaules : mon mari, car je suis veuve (les Basques me l'avaient

tué), n'a pas duré plus long-temps que la domination des Visigoths et des Arabes en Espagne ; à peine dix siècles ! C'est bien peu... »

Silence éloquent, consternation générale.

« Encore, si la cruauté de l'homme ne venait pas nous assaillir et abréger notre carrière, en détruisant les grands cétacés, on pourrait se résigner à rester petit et à vivre peu de temps, dans ce petit Océan qui n'est plus qu'un lac, sur un petit globe qui devient globule. L'homme, tout fier d'avoir eu jadis des aïeux de soixante pieds de taille, vrais mirmidons auprès de nos ancêtres les poissons, l'homme n'est plus qu'un crétin, un ciron ; rien n'est plus notoire : et cependant il nous fait un mal horrible !

Les plus audacieux de ces animalcules, petite fourmilière dont la fondation en Espagne ne remonte pas à plus de six mille ans, les Basques, nous font une guerre acharnée. C'est d'eux que tous les autres marins de la terre ont appris à nous harponner. En présence de cette calamité, qui nous menace d'une destruction totale, j'ai voulu convoquer en assemblée générale tous les sujets de mon empire. Il me semble, après tout ce que je vous ai dit, que la République océanique est en grand péril, et que, de cette enceinte de la Vallée des Épines, où nous sommes tous

réunis, il ne peut s'élever qu'un seul cri : Guerre au Bimane ! Guerre à l'Homme ! mais surtout, guerre aux Basques ! Guerre à mort ! »

Les Cachalots poussent des rugissements formidables. Le vice-président a la parole.

« Gracieuse reine, je ne dirai pas grand chose ; je tiens à être clair et positif : mon éloquence de macrocéphale va toujours droit au but. C'est un instinct prophétique, plus encore que la réalité du danger présent, qui vous a inspiré de nous réunir dans la *Vallée des Épinés*.

» Jusqu'ici, depuis le dernier cataclysme qui bouleversa de fond en comble le globe océanique, vous étiez la souveraine paisible de l'Océan : rien ne venait troubler le repos de votre règne, le calme de votre ménage et la douceur de vos amours. Vous n'aviez point à craindre pour vos chers petits, et les Cachalots fréquentaient en foule les côtes du golfe de Vasconie ou de Biscaye, sans qu'aucun pêcheur eût la moindre pensée de nous inquiéter.

» Le génie destructeur de la Création, qui s'est incarné dans le Basque, cet infiniment petit, lui inspira de nous harponner, avec une hardiesse d'intelligence qui me surprend dans cet animalcule, et une audace d'exécution qui m'épouvante, tout macrocéphale et Cachalot que je suis !

» N'en doutez pas , reine sublime ! cet exemple portera ses fruits. L'Amérique ne peut tarder à être découverte par les Basques et les Européens. La guerre que l'on nous fait deviendra bientôt générale sur toutes les mers du globe. Une seule idée et un seul mot seront le signal de notre destruction totale : le harpon !

» Bientôt vous verrez les sauvages des régions polaires , les Esquimaux , manger notre chair fraîche ou salée , boire notre huile , préparer nos intestins pour s'en faire des habits , et de nos tendons se fabriquer des cordages ! Je frémis , rien que d'y penser.

» Les trésors qui sont en nos personnes ont tenté la cupidité de ces vermineux malfaisants. La graisse de chacun de nous peut leur fournir plus de mille litres d'huile. La capacité de votre bouche sacrée , assez grande pour que deux hommes puissent y entrer sans se baisser , ou plutôt , la voûte auguste de votre palais , est garnie de fanons , dont le nombre s'élève quelquefois à quinze cents. Les bimanés taillent dans cette lame cornée des élastiques dont leurs petites femelles se servent pour redresser leurs tailles de guêpe et soutenir des gorges imperceptibles. Cette coquetterie sacrilège serait ridicule , si tout macrocéphale qui a de la religion pouvait s'empêcher d'y voir une impiété !

« La substance précieuse qui se trouve dans le canal intestinal des macrocéphales, à trois pieds de l'anus, fournit aux hommes l'ambre gris, aromate précieux, consacré au luxe qu'ils déploient, adopté par leur sensualité. Nos excréments sont leurs parfums ! Une boule d'ambre, du poids de 65 kilogrammes, est quelquefois achetée par ces animaculès, au prix de 7,500 francs, monnaie de France ! Pourrait-on jamais croire qu'un si petit être puisse avoir des goûts si purs et des passions si vives !

« Que faire aujourd'hui, gracieuse Reine, vous toujours belle et jeune, malgré vos 1385 ans ? Le séjour du golfe de Gascogne, entre les équinoxes de l'automne et du printemps, est indispensable à la santé de Votre Majesté pendant l'hiver. En effet, les glaces polaires ne vous permettent pas d'habiter la mer du nord dans cette saison ; leur croûte épaisse, impénétrable, vous empêcherait d'aller respirer, à la surface de l'Océan, l'air atmosphérique nécessaire à votre vie et à vos poumons sacrés. Le golfe de Gascogne vous offre des dangers qui ne sont pas moins à craindre.

« Lorsque le Créateur plaça une bosse élégante au sommet de la tête de la reine des poissons, avec les deux événements qui s'ouvrent par deux orifices séparés, Dieu destinait cette bosse à faire jaillir au dehors toute la quantité d'eau

que la Baleine absorbe en même temps que sa nourriture, et qu'elle aspire par la bouche avec l'air. Ce magnifique jet d'eau, qui s'élève jusqu'à quarante pieds de haut, pour retomber en colonne ou se disperser en gouttes brillantes, se fait entendre à un quart de lieue à la ronde sur la mer, et remplit d'effroi tous ceux qui entendent ce bruit pour la première fois.

» C'est le moment que les pêcheurs choisissent pour s'approcher de la Baleine, et où le Basque lui lance son harpon. Alors, la fuite de notre Souveraine, blessée à mort, est si rapide, que si la corde qui suit le harpon résistait un instant, la chaloupe, en chavirant, serait coulée à fond; et le frottement de la corde contre le bois de la chaloupe est si fort, que ce bois s'enflammerait, sans la précaution qu'ont les pêcheurs de le mouiller sans cesse.

« L'Anglais, le Hollandais, moins hardis que le Basque, se servent d'une baliste et d'une arme à feu pour lancer le harpon de plus loin, avec moins de danger. Le Basque, inventeur de ce harpon infernal, n'a jamais voulu renoncer à la gloire de le lancer de près, avec la main. J'ai tout dit : il ne reste plus qu'à conclure et à prendre un grand parti. »

1,999,000,000,000 de poissons, tout d'un cri, d'une voix :

— Parlez ! Parlez !

— « Nous sommes ici des Baleines et des Cachalots par centaines : je propose de faire une invasion subite dans le golfe de Gascogne, avec une vitesse de onze mètres par seconde, et une force de 60 boulets de canon de quarante-huit, pour aller exterminer tous les pêcheurs et tous les Basques qui se présenteront. Et pour donner l'exemple en vrai Cachalot, le premier je pars ! Qui m'aime me suive ! Guerre à mort ! »

Ainsi fut fait. L'armée des cétacés fit son invasion dans le golfe de Gascogne avec la rapidité de la foudre : son passage dans l'Océan occasionna dix-sept ouragans et une multitude de naufrages.

L'huître à la limande :

— Pleuronecte mon voisin, que pensez-vous de tout ceci ? »

Le poisson plat, dont les deux yeux sont placés du même côté de la tête, répond flegmatiquement, de la vase où il se tient plongé.

— Ostracé mon ami, je pense que le Cachalot est un orgueilleux féroce, et notre Reine une vieille bête. Les cétacés viennent de faire une sottise, dont ils auront à se repentir. »

L'huître :

— Je suis complètement de votre avis. »

Ceci se passait au commencement du quatorzième siècle. L'arrivée des cétacés dans le golfe de Gascogne fut accueillie avec des cris d'allégresse par tous les pêcheurs, Basques et Landais. En Espagne, en France, les montagnards forgèrent plus de sept cents harpons; plus de quatre mille chaloupes et *trincadoures* se mirent en mer, pleines de rouleaux de cordes qui avaient plus de 580,000 mètres de longueur.

Il faudrait un autre Homère ou quelque d'Ercilla, pour raconter et peindre les combats qui se livrèrent, et tout le sang qui fut répandu. Quelques chiffres diront tout; car les chiffres ont aussi leur poésie.

Le lard des baleines donna 1283 barriques d'huile; on retira de la cavité de leur bouche plus de 450,000 fanons; la masse d'ambre gris que l'on sut extraire des intestins du Cachalot pesait 300 quintaux; messieurs les chanoines du Chapitre de Bayonne mangèrent trente-six langues de baleine qu'on leur offrit, comme font les Esquimaux; enfin les vertèbres et les côtes des vaincus servirent à clôturer 933 jardins, et à fabriquer 523 douzaines de chaises pittoresques aux familles des pêcheurs triomphants.

C'est depuis cet horrible désastre que les baleines ont cessé de fréquenter le golfe de

Gascogne, et que les Basques se virent dans la nécessité d'aller les harponner dans les mers du Nord, ainsi que l'observe judicieusement le célèbre Lacépède.

Pendant que l'auteur de l'Itinéraire achevait de raconter cette grande histoire à ses deux compagnons de la chaloupe, le poète lui demanda pourquoi tous les rochers de la côte de Biarritz semblent, par leur forme, suivre le mouvement d'une marée montante et vouloir donner l'assaut au rivage.

— Ami, le Dieu qui créa les marées et les tempêtes de l'Océan, en disant à celui-ci : Tu n'iras pas plus loin ! donna cette forme au granit primitif. Le rocher ne doit pas avoir l'air de menacer la mer et de la braver, même en lui résistant. Ce respect qu'il lui porte est encore de la prudence, en vertu du proverbe euskarien qui dit à l'homme stoïque : Tourne le dos au mauvais temps !

» A propos de mauvais temps, je m'aperçois, sans être marin, que l'horizon n'est pas rassurant pour nous. Attention, je vous prie, monsieur Darmanton. Il ne faut point laisser se noyer dans la mer un auteur d'Itinéraire terrestre : cela ne vous ferait point honneur.

» Le ciel est bas, la mer moutonne ; les

goelands et les cormorans se réfugient prudemment dans les rochers de la pointe du Nord, et tous les oiseaux océaniques suivent leur exemple à tire d'ailes. Je m'aperçois que nous allons avoir, sans tarder, une tempête.

« Il serait honteux pour un écrivain, que l'on dit être toujours sur ses gardes, de faire naufrage en terminant son livre. N'êtes-vous pas de mon avis, poète ? De grâce, monsieur Darmanton, force de voiles ! Encore un coup de rame, et nous rentrons dans le port des pêcheurs, par ce chenal, en trois minutes, avec la rapidité de l'éclair. »

Une tempête furieuse éclata dans la soirée sur Biarritz...

En sautant de la chaloupe, l'auteur de ce petit livre, heureux d'échapper avec ses deux compagnons au danger qu'ils auraient couru, heureux surtout d'avoir terminé, pour cette fois, tous ses voyages sur mer et sur terre, baisa joyeusement le sable du rivage.

L'Itinéraire était fini.

FIN.

the first of these is the fact that the
second of these is the fact that the
third of these is the fact that the
fourth of these is the fact that the

the first of these is the fact that the
second of these is the fact that the
third of these is the fact that the
fourth of these is the fact that the
fifth of these is the fact that the
sixth of these is the fact that the
seventh of these is the fact that the
eighth of these is the fact that the
ninth of these is the fact that the
tenth of these is the fact that the

the first of these is the fact that the
second of these is the fact that the
third of these is the fact that the
fourth of these is the fact that the
fifth of these is the fact that the
sixth of these is the fact that the
seventh of these is the fact that the
eighth of these is the fact that the
ninth of these is the fact that the
tenth of these is the fact that the

the first of these is the fact that the
second of these is the fact that the
third of these is the fact that the
fourth of these is the fact that the
fifth of these is the fact that the
sixth of these is the fact that the
seventh of these is the fact that the
eighth of these is the fact that the
ninth of these is the fact that the
tenth of these is the fact that the

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 12, ligne 11, lisez l'ancienne.

Id. 254, id. 1, lisez Jean-de-Luz.

Id. 246, id. 19, lisez ce nom.

Id. 258, id. 10, lisez d'irradiation.

Id. 299, id. 32, lisez *maison du Basta*.

Id. 300, id. 5, lisez Bex, *maison Bex*.

Id. id., id. 7, lisez Casaux.

Id. id., id. 11, lisez *Lemoyné*.

Id. id., id. 19, au lieu de *maison Duprat*, lisez
maison Gnagnon.

Id. id., id. 29, lisez Fournau Combes, *maison*
Fournau.

Id. 301, id. 9, lisez Lissalde Cachaou.

Id. id., id. 14, lisez *Courasoun*.

Id. id., id. 24, lisez *Gnaout*.

Id. id., id. 25, lisez *Curio*.

Id. id., id. 30, lisez Dufau, *maison Compagnet*.

Id. 302, id. 4, lisez Dumon, au lieu de Doy-
hambéhère.

Page 302, ligne 32, lisez Darricarrère.

Id. 303, id. 14, lisez Fournau.

Id. id., id. 26, lisez Hausséguy.

Id. 304, id. 13, lisez Dalbarade.

Id. id., id. 27, barrez cette ligne; Bains, etc.

Id. id., id. 30, lisez Darmanton, Alexandre.

Id. id., id. 33, lisez Simon-Etcheverry.

Id. 305, id. 5, lisez Million.

Id. id., id. 6, lisez Simon-Etcheverry.

Id. id., id. 13, lisez Simon-Etcheverry.

Id. id., id. 14, lisez Lahousse.


TOME II.

Page 87, ligne 9, lisez devenir.

Id. 96, id. 20, lisez pánetière.

Id. 240, id. 21, lisez XII.

Id. id., id. 26, lisez discrétion.



ADRESSES. RENSEIGNEMENTS.

Martin Doylamboure, tambour-afficheur.

A son domicile, maison *dou Roux*, sur la *Côte des Basques*. — A la Mairie de Biarritz, de 9 heures du matin à midi ; de 2 à sept heures du soir.

